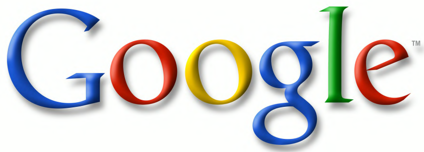



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06730204 6

Neo

Theatre

LE THEATRE ANGLOIS.

...... *Non verbum reddere verbo.*

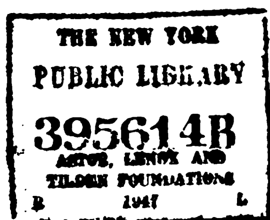
TOME PREMIER.



A PARIS,

M. DCC. XLV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





DISCOURS SUR LE THEATRE ANGLOIS.



L'ACCUEIL aussi favorable, que juste, que le Public a fait au *Théâtre des Grecs* * du P. Brumoy, m'avoit d'abord persuadé que l'espoir d'un pareil succès pourroit engager quelque plume aussi sçavante dans la Langue Angloise, que la sienne l'étoit dans la Grecque, à

* Imprimé en 1730.

nous donner une Traduction du *Théâtre Anglois*.

Ce n'est pas que je crusse, que cet Ouvrage dût être regardé comme aussi utile à la République des Lettres, que l'est celui du P. Brumoy. Mais je pensois que le Public, après avoir lû avec plaisir les Ouvrages presqu'oubliés des créateurs d'un art qui fait aujourd'hui nos délices & notre gloire, seroit sans doute bien aise de voir l'usage que les Anglois, nos voisins, ont fait de ce même art, qu'ils sont censés tenir des Grecs ainsi que nous.

La quantité de bons Ecrits Anglois, que d'habiles Traducteurs ont fait passer avec applaudissement dans notre Langue depuis quelques années, m'autorisoit à croire que cette partie intéressante de la Littérature Angloise cesseroit bientôt d'être négligée. Le goût même que les Fran-

çois lettrés ont pris avec tant de vivacité pour cette Langue, ſembloit annoncer que nous allions voir notre République des Lettres enrichie d'un Ouvrage qui lui manque, & qu'on déſire depuis longtems, ne ſeroit-ce qu'à titre de curioſité.

Cependant, après quinze ans d'attente, il ne paroît pas que perſonne ſe ſoit mis en devoir de tenter ſérieuſement cet ouvrage. On m'a même aſſuré, que quelques-uns de nos Auteurs les plus verſés dans la Langue Angloiſe, après avoir été ſollicités par des perſonnes illuſtres de travailler à cette Traduction, s'en étoient excuſés ſur les difficultés de l'entrepriſe. Cette raiſon auroit dû m'en détourner moi-même, ſi je n'avois cherché à me perſuader que ces difficultés n'étoient pas inſurmontables. L'Ouvrage m'a paru poſſible, parce qu'il flattoit

mon goût, ou peut-être mon amour-propre.

C'est par les Ouvrages de Shakespeare qu'il falloit commencer, pour donner un Théâtre Anglois. Ce Poëte doit être regardé comme l'Inventeur de l'Art Dramatique en Angleterre. C'est lui qui le premier a donné dans son pays une espéce de forme à un spectacle qui n'en avoit presque point avant lui. Il n'eut ni modéles, ni rivaux, les deux sources de l'émulation, les deux principaux aiguillons du génie. Sans aucune connoissance des Ouvrages Dramatiques de l'Antiquité, puisqu'il n'avoit, dit-on, aucune teinture des Lettres Grecques & Latines, & que les Traductions peu communes alors en Langue vulgaire ne l'avoient point éclairé ; sans avoir pû tirer aucun secours des Ouvrages contemporains, des nations voisines de l'Angleterre, puis-

qu'en France, & en Espagne, l'Art Dramatique commençoit à peine à être connu : il puisa dans son génie, ou plutôt dans la nature qu'il eut la hardiesse & le talent d'imiter, la connoissance, & les finesses d'un Art dont le but est si difficile à atteindre : de plaire aux hommes, en les corrigeant !

Les essors des hommes de génie, ne sont pas heureux en tout. S'élevent-ils quelquefois jusqu'à la perfection de l'Art, dont ils sont les Inventeurs, cela suffit pour désigner le grand homme. Ils l'indiquent quelquefois, cette perfection, sans y atteindre ; & ces efforts imparfaits sont encore utiles aux contemporains, & à la postérité. On trouve enfin, dans leurs Ouvrages, dequoi justifier une saine & judicieuse critique. On seroit tenté de ne pas excuser de pareils défauts, si l'on ne sçavoit que l'esprit humain ne peut,

de tous les côtés, franchir les bornes que le ton du siécle, le préjugé, l'usage, opposens à ses efforts. Ces défauts doivent même être regardés comme les défauts du siecle que l'homme de génie entreprend d'éclairer ; ils marquent d'une façon très-claire, le point d'où il est parti pour parcourir des routes inconnuës avant lui. Il n'a peut-être osé risquer davantage ; peut-être s'est-il lassé dans sa course : & ce qui contribue encore à sa gloire, c'est que ces défauts ne sont reconnus pour tels, que par la comparaison que l'on fait avec ses chef-d'œuvres. Ce qu'il a fait d'excellent, éclaire sur ce qu'il a laissé de défectueux.

C'est le portrait de Shakespeare, que je viens de faire ; ou plutôt, c'est le portrait de ses Ouvrages.

Je les ai lûs & médités avec at-

tention ; & j'ai senti, qu'en les faisant connoître, je diminuerois peut-être la réputation de ces Auteur, si l'on ne remarque que ses négligences & ses défauts, sans avoir égard à la différence des tems, des moeurs, & des usages ; si l'on ne veut le juger que d'après la Poëtique d'Aristote ; si le sublime des idées, la grandeur des images, le feu de l'enthousiasme, la singularité des traits nouveaux & hardis, le naturel des sentimens, disparoissent aux yeux des Lecteurs déja fatigués par des Scenes hors d'œuvre, choqués souvent par le manque de vraisemblance, & quelquefois ennuyés par des détails déplacés : si enfin, on croit devoir regarder avec mépris tout ce qui n'est pas frapé au coin de la politesse, & du goût épuré de notre siecle.

Les hommes d'aujourd'hui, plus délicats, ou plus paresseux que

nos ancêtres, rebutent tout ce qui ne leur paroît pas approcher, au moins, de la perfection dont ils se sont formé l'idée. Il en est chez nous des ouvrages d'esprit, comme de la bonne chére, & peut-être la comparaison n'est-elle que trop juste! On veut des Extraits, & des Précis, qui rassemblent en même tems toute la substance des choses, & la finesse de tous les goûts. On veut jouir sans peine; & l'art révolte, ainsi que la nature, si on les montre trop à découvert. Heureux! si ce gout, en fait de littérature, ne nuit pas autant à la force & à la durée de nos ouvrages, que le rafinement de la table altére les principes de la vie & de la santé.

Je m'arrêtai longtems sur ces idées. J'avois à me tenir en garde contre le mépris reproché à la Nation Françoise pour tout ce

qui n'est pas conforme à son goût, & à ses mœurs ; & contre la prévention attribuée aux Traducteurs, en faveur des Ouvrages qu'ils traduisent.

Mais mon opinion particuliere, fondée sur les beautés réelles de Shakespeare, appuyée du témoignage de toute une nation éclairée, prévalut sur les risques que j'envisageois.

Eh, comment se persuader qu'un peuple entier soit la dupe d'un faux mérite ? Le mérite peut être exageré, mais le mérite existe. Depuis 150 ans, la réputation de Shakespeare se soutient. C'est toujours un plaisir nouveau, & réel, à la représentation, & à la lecture des Ouvrages de ce Poëte. Les Comédiens voyent ils leur Théâtre désert, & les Spectateurs insensibles à la représentation des différens ouvrages qu'on leur annonce, ils ont recours à ceux de

Shakeſpeare : on y court en foule.

Les Anglois modernes iroient-ils, de deſſein prémédité, s'ennuyer à ces Piéces, dans la crainte de rougir du fol encens que l'Auteur a reçû de leurs ancêtres, ſi l'admiration & le plaiſir ne les attiroient? Eſt ce une convention tacite, de vanter comme bon, ce qu'ils reconnoîtroient pour mauvais? Eſt-il raiſonnable de le croire? Eſt-il poſſible de l'imaginer?

Le mauvais goût d'un Roi, d'un Miniſtre, d'une femme, d'un favori, peut donner un nom à de certains Auteurs. Mais l'illuſion ne dure pas long-tems. Il en eſt qui doivent être célébres pour leur ſiécle, parce qu'ils effacent ceux qui les ont précédés. La gloire, & les honneurs qui furent prodigués à notre divin Ronſard (à peu près contemporain de Shakeſpeare) ont été enſeve-

ſis avec lui, dans le même tombeau ! Mais on court encore moins de riſque à trop louer ce qui n'eſt pas parfait, qu'à ne pas faire aſſez de cas de ce qui eſt ſupérieur : on loüe trop l'Artiſte, mais c'eſt toujours à l'avantage de l'art ; & ſi les talens médiocres ne paſſent point à la poſtérité, c'eſt qu'ils ſont effacés par ceux de leurs ſucceſſeurs.

Il faut donc convenir, qu'un Poëte dont le nom ſubſiſte encore avec éclat dans ſon pays, doit avoir eu des talens ſupérieurs. Il importe peu qu'il ait travaillé dans un goût différent du nôtre : cette raiſon même ne doit ſervir qu'à redoubler notre curioſité ; & puiſqu'il a plû, & qu'il plaît encore, il eſt intéreſſant de ſçavoir par quelles routes il a marché pour y parvenir. Un pareil examen ne peut que tendre à la perfection de l'Art.

Un Lecteur un peu Philosophe, cherchera dans cette lecture à discerner le goût, & les autres attributs de l'âme de la Nation pour laquelle Shakespeare a écrit. Ces découvertes sont toujours précieuses pour un homme curieux de l'histoire de l'esprit humain, parce qu'elles étendent la sphére de ses idées, & qu'elles lui servent au besoin de piéces de comparaison. Il ne lui suffit pas de connoître à fond l'esprit de son pays: il sçait trop que cette faculté de l'ame contracte (si j'ose m'exprimer ainsi) une espece de goût de terroir, dans un climat différent du nôtre, qui la rend quelquefois, en apparence, aussi étranger à nos idées, que le langage de ceux qui l'habitent est étranger à nos oreilles.

Armé de ces principes, un Lecteur qui ne croira pas que l'esprit François doive être né-

cessairement celui de toutes les nations, sera dispofé à trouver du plaisir dans la lecture de Shakespeare. non seulement, parce qu'il y sentira la différence du génie Anglois, & du génie François, mais parce qu'il y verra des traits de force, des beautés neuves & originales, qui malgré leur air étranger, n'en sont que plus piquantes aux yeux de ceux qui ne s'attendent pas à les voir. Eschyle, Euripide, & Sophocle, ont mérité les éloges des Grecs, & de l'univers; Corneille, Racine, & Moliere, ont mérité les nôtres; Shakespeare, ceux des Anglois; Lopés de Vega, ceux des Espagnols; & Vondel, ceux des Holandois: ce sont donc de grands Hommes, puisqu-ils ont fait les délices de leur nation; & ce titre seul rend leurs ouvrages dignes d'exciter la curiosité de quiconque aime, &

cultive la Littérature.

On doit croire que Shakespeare, comme Philosophe (tout Artiste l'est plus ou moins) & comme Comédien, a étudié le caractére & le génie de sa nation. De la connoissance du caractére & du génie il a passé à celle du goût. Il l'a trouvé, il l'a saisi ce goût : il a travaillé en conséquence.

Car de prétendre que ce soit lui, qui ait donné son goût particulier pour régle invariable à la nation Angloise, ce seroit vouloir accorder à l'illusion, & à la chimére, des charmes plus puissans que ceux de la réalité même. En un mot, si cet Auteur n'avoit pas en effet rencontré la vraie route du cœur Anglois, & que cette découverte ne l'eût pas conduit à celle de leurs sentimens (seuls principes souverains du goût) il est plus que probable

que se préjugé en sa faveur n'auroit subsisté que jusqu'à ce qu'un autre Poëte plus judicieux, plus adroit, ou plus versé dans ce que nous appellons les regles du Dramatique, fût venu déssiller les yeux de la nation.

Si cette conséquence paroît certaine, ce n'est donc point le goût de Shakespeare qu'il faut condamner, puisqu'il regne encore : c'est celui de la nation seule qu'il faut censurer, s'il est mauvais, puisqu'elle a pu corriger ce goût & le rectifier, à nôtre exemple, depuis la mort de Shakespeare. Quant à lui, nous ne pouvons le blâmer, ni comme homme d'esprit, ni encore moins comme Comédien. Dès qu'il est parvenu à plaire, il a atteint le but : il ne mérite que des éloges.

Ce n'est qu'après m'être bien convaincu de la solidité de ces principes, & après avoir longtems

hésité, que j'ai enfin osé hazarder, quoiqu'en tremblant, de faire parler François à Shakespeare. Mais en cédant à ce désir, dont les personnes lettrées & les Amateurs du Théâtre m'auront peut-être quelqu'obligation, je n'ai pas moins senti toute la force des obstacles que j'avois à combatre; tous les écueils que j'avois à éviter; & les critiques bien fondées que j'avois à craindre, tant de la part des Anglois, que de celle des François.

On prétendra sûrement qu'un génie aussi élevé, aussi fécond que l'étoit Shakespeare, auroit pu réussir également, si, avec quelque connoissance des régles il s'étoit attaché à faire des plans plus simples, & plus réguliers. Cette objection m'a frapé vivement moi même, & elle ne s'est affoiblie qu'à mesure que je me suis convaincu que de très-bons

Auteurs, ſucceſſeurs de Shakeſpeare, ont tenté vainement d'amener les Anglois au goût de la Tragédie abſolument réguliere. Les obſtacles qu'ils ont eu à combattre étoient dans le caractere, & dans le génie de la nation : par conſéquent invincibles.

Je faiſois, un jour, des reproches à un Anglois éclairé, de ce qu'il vantoit continuellement le jardin, & les boſquets de Verſailles, tandis que les Thuilleries lui arrachoient à peine quelques louanges.

Je ſçai, me répondit-il, que rien n'eſt plus noble, plus ſimple, plus majeſtueux, plus régulier, que le jardin des Thuilleries ; je ſçai auſſi que celui de Verſailles péche, en plus d'un endroit, contre cette même régularité. Mais, que m'inporte que le ſuperbe jardin de Verſailles ne ſoit pas dans les regles exactes de l'en-

nuyeuse symétrie, dès que mon œil & mon esprit enchantés trouvent à chaque pas de nouvelles sources de surprise, & d'admiration? Ai-je le tems de songer à de legers défauts, dans le moment où je suis ébloui par tant de beautés de différent genre? qu'ai-je à faire d'empoisonner mes plaisirs, en les analysant? dussent-ils naître des défauts mêmes, mon âme veut en jouir; & la jouissance est toujours froide, quand l'esprit d'examen, & de critique s'en mêle. Les Thuilleries ont plus de régularité, j'en conviens: mais le premier coup d'œil m'a tout montré. J'ai tout vû, j'applaudis, & je ne suis plus curieux. Je pense là-dessus, comme sur vos Tragédies Françoises. J'en trouve la Diction belle, la conduite exacte, les sentimens grands, les dénouemens heureux. Mais rien ne me surprend à leur représentation,

rien ne me frappe, parce que la grandeur du sujet avoit préparé mon âme à de plus violentes secousses. Je rends pourtant Justice à l'adresse de vos auteurs. Mais, en admirant l'art avec lequel ils sçavent assujettir leurs fables à la sévérité des regles d'Aristote, je regrette toujours de n'avoir vû qu'en conversation, ou en recit, ce que j'aurois vu en action sur le Théâtre de Londres. Les regles sont respectables, je le sçai : mais, suivant nous, elles ne doivent tendre qu'à augmenter le plaisir. Si leur austérité me prive de la moitié de celui que je croyois devoir goûter ; si japperçois que, sans elles, l'Auteur qui m'ennuye auroit pû m'amuser, je ne puis m'empêcher d'en être fâché. En vain me dira-t-on, qu'elles sont fondées sur la raison ? je préfére la licence qui me réveille, à l'exactitude qui m'endort. C'est

pour être remué, surpris, amusé, attendri, que je vais au Théâtre tragique. Dès que la Piéce excite en moi ces mouvemens, je n'en demande pas davantage : je sors content de l'Auteur ; & sans chercher s'il a observé les régles dans le plaisir qu'il m'a procuré, il me suffit de l'avoir goûté pour y retourner avec encore plus d'ardeur.

Ce n'est pas que nous ne sentions, ainsi que vous, que nos Piéces sont défectueuses. Mais nous sentons, en même tems, que nous ne pourions gagner du côté de l'exactitude, sans perdre beaucoup du côté du plaisir. Ainsi, pour ne pas affadir ce plaisir, dont l'espoir seul nous méne au spectacle, nous nous étourdissons (si vous voulez) sur les attentats que le Poëte pourra commettre contre les regles. Son motif nous justifie les licences qu'il

prend, lorsqu'elles font naître du spectacle, ou des situations intéressantes. Nous agissons, à cet égard, comme vous autres François, lorsque vous allez à la Comédie Italienne, où vous ne portez point un esprit de critique par rapport à la contexture de la Piéce. Dès qu'Arlequin vous fait rire, vous êtes contens; dès que l'Auteur Tragique nous attache, & nous réveille, tous ses défauts sont pardonnés. En vain me direz-vous, que le vrai, & le beau, ne sont qu'un; que l'un & l'autre doit être le même chez toutes les Nations. Je ne contesterai pas le principe général: mais je crois qu'il reçoit des modifications infinies, relativement au génie, aux mœurs, aux usages; au gouvernement même des différens Pays.

Le Théâtre François, après avoir été, jusqu'à Corneille, enco-

re plus imparfait que le nôtre, est peut-être aujourd'hui le seul de l'Europe où les régles soient observées avec une certaine exactitude ; & je ne sçai pas trop si vous n'y perdez pas, du côté de l'amusement, pour avoir poussé le scrupule un peu trop loin ! Au reste, vous ne prétendrez sans doute pas sérieusement que les autres Nations de l'Europe ne s'amusent point, ou ayent tort de s'amuser à la représentation de leurs Tragédies, par la raison qu'elles ne sont pas dans les régles d'Aristote ? Ôtez-leur le Titre de Tragédies, si vous voulez : je suis convaincu que la Nation Angloise y souscrira plûtôt, que de se résoudre à ne voir jouer à l'avenir que des Piéces composées dans les régles... Je crois pourtant (ajouta-t-il) devoir vous avouer, qu'il seroit à souhaiter, suivant moi, que le François fût

un peu moins esclave de l'Art, & l'Angois moins attaché à la nature. Vos Auteurs en seroient plus à l'aise, & le Spectateur y gagneroit. Nos Tragédies seroient moins licencieuses, & plus dignes d'une Nation, dont les progrès, en tout autre genre de littérature sont avoués par ses voisins, quoique rivaux.

Les raisonnemens de cet Anglois, achevérent de m'ouvrir les yeux sur le compte de Shakespeare. J'entrevis, plus nettement qu'auparavant, les motifs de l'extrême indulgence des Anglois pour les fautes de cet Auteur. Mais la Préface, que l'illustre Monsieur Pope a mise à l'édition qu'il a donnée de Shakespeare, en 1728, a achevé de m'éclairer sur bien des doutes qui me restoient encore.

Il avoue, de bonne foi, que jamais écrits n'ouvrirent un champ plus vaste à la critique, pour quiconque ignorant, ou laissant à part tout ce qui peut excuser cet Auteur, ne le voudra juger que sur ses seuls Ouvrages tels qu'ils nous sont parvenus.

Il convient, qu'en ce cas, le nombre de ses défauts égalera celui de ses beautez ; & que si personne n'a mieux écrit que lui, dans un sens, personne aussi n'a peut-être écrit plus mal, dans l'autre. Mais celui qui recherchera, & qui connoîtra d'où procédent la plûpart de ces défectuosités, cessera d'être surpris qu'un génie aussi élevé que celui de Shakespeare ait pû faire de pareilles chutes.

Si l'on convient, dit-il, que de tous les genres de Poësie le Dramatique est celui qui doit être mis le plus à la portée de l'intelligence du peuple, dont l'Auteur

a intérêt de s'acquerir les suffrages, il ne paroîtra plus étonnant que Shakespeare se soit si souvent abaissé pour parvenir à ce but. Il n'étoit pas riche, puisqu'il s'étoit fait Comédien: Le seul point de vûe qu'il eut, en écrivant, étoit d'attirer la foule à son spectacle; & comme son auditoire n'étoit alors composé que de ce qu'on appelle la populace, il faloit pour plaire à de tels spectateurs leur présenter des images proportionnées à la médiocrité de leurs lumiéres. Voilà pourquoi tous les personnages de ses Comédies, & de celles de ses prédécesseurs (aujourd'hui presque inconnus) sont ordinairement pris dans la bourgeoisie, & souvent même dans le plus bas étage.

Dans la Tragédie, les événemens étranges, inattendus, & surnaturels; les pensées outrées, les expressions ampoulées, les rimes

pompeuſes, & la verſification *la* plus tonnante, pouvoient ſeuls exciter la ſurpriſe & les applaudiſſemens d'une pareille aſſemblée. Ajoutez à cela l'ignorance abſolue des régles, non ſeulement dans le commun des ſpectateurs, mais encore dans les perſonnes du plus haut rang : voilà l'état du Théâtre Anglois juſqu'à ce que Ben-Johnſon vint occuper la Scene, où il établit les premiers principes de critique, & d'érudition.

Ainſi, juſques-là les Auteurs Anglois, dépourvûs de la connoiſſance des grands modéles de l'antiquité, tant pour le ſtyle que pour la conduite de leurs Drames, n'ont donné ſous le nom de Tragédies que des hiſtoires en dialogue ; & pour Comédies, que des *nouvelles* Italiennes, ou Eſpagnoles, telles qu'ils les trouvoient dans les Auteurs de ces deux Nations.

Il s'ensuit de là, que celui qui voudroit juger Shakespeare conformément aux régles d'Aristote seroit aussi injuste qu'un Juge, qui ne consulteroit que les loix de sa Province, pour décider le procès d'un Etranger qui auroit contracté ailleurs.

Shakespeare a d'abord travaillé pour le peuple, sans songer à faire sa cour à aucun patron, sans conseils d'aucun sçavant, avec peu d'acquit du côté de l'éducation : en un mot, sans aucune vûe pour acquérir cette réputation que les Poëtes se flattent si aisément de faire passer aux siécles futurs. Shakespeare enfin étoit Comédien : il raisonnoit comme tel ; & les maximes des Comédiens ont toujours été fondées sur d'autres principes que sur ceux d'Aristote.

La multitude des spectateurs les faisoit vivre. Ils ne connoissoient d'autres régles pour les atti-

rer, que celle de flater leur goût. Si cela est, la plûpart des défauts de Shakespeare sont bien moins ceux de l'Auteur, que ceux du Comédien.

Cependant (continuë Monsieur Pope) il faut observer que lorsque ses ouvrages lui eurent acquis la protection de son Souverain, & que les applaudissemens de la Cour se joignirent à ceux de la Ville, on vit tout à coup cet Auteur s'élever au-dessus de lui-même, & donner à ses dernieres Piéces un bien plus haut dégré de perfection que celui qu'il avoit donné aux premieres. La date de ses ouvrages prouve l'accroissement de ses progrès.

C'est alors que, malgré tous ses défauts, on peut le regarder comme le premier, & le plus grand Poëte d'Angleterre. En effet, nul avant, ni depuis lui, n'a mieux mérité le titre d'Origi-

nal dans ſon genre. Jamais Poë-te n'a puiſé plus immédiatement dans le ſein de la nature. Tous les Auteurs ont eu quelques notions de l'art, ſoit par la lecture des Auteurs qui les ont précédés, ſoit par la tradition : Shakeſpeare ſeul ſemble l'avoir reçu par inſpiration, & doit être moins regardé comme l'imitateur, & le peintre de la nature, que comme l'organe des ſentimens, & des mouvemens qui la caractériſent.

Ses caractères ſont toujours vrais, toujours ſoutenus, toujours naturels, jamais reſſemblans les uns aux autres. Un caractere, chez les autres Poëtes, eſt un tableau, dont les différents traits ſe ſont trouvés mille fois ſous nos yeux, ſoit dans les Auteurs qu'ils ont copiés, ſoit dans le commerce du monde.

Chez Shakeſpeare, c'eſt une image que nous voyons pour la

premiere fois, & dont l'air de vérité est si frapant, que nous croyons voir la réalité même. Ajoutez à cela, que tous les caractéres de ses personnages sont si bien frapés, & si singulierement contrastés & soutenus chacun en particulier, que si ses piéces de Théâtre étoient imprimées sans noms d'Acteurs, je crois que le Lecteur (pour peu qu'il fût attentif) n'attribueroit jamais à un personnage ce qui apartient à un autre.

Jamais Poëte n'a commandé aux passions avec plus d'empire; & jamais empire n'a été plus étendu. Cependant, c'est sans effort qu'il les émeut, qu'il les enflame, & qu'il les calme a son gré. C'est même, presque toûjours, sans nous y préparer, & sans nous le faire appercevoir, qu'il nous conduit à son but. Le cœur s'émeut, nous soupirons, nos larmes

coulent & toujours dans le moment où il l'a voulu ! Nous sommes tout à coup ſurpris de nous trouver attendris : mais en réfléchiſſant ſur l'objet qui fait couler nos pleurs, nous nous avouons à nous-mêmes qu'il auroit été encore plus étonnant de n'en avoir point verſé.

Il n'eſt pas moins extraordinaire de voir ce même homme commander à des paſſions directement oppoſées à celle-ci. Les différens ridicules de l'humanité reçoivent de ſon pinceau, des touches auſſi fines, & auſſi riantes, que les vertus & les vices en reçoivent de majeſtueuſes, & d'étonnantes.

Il n'excelle pas moins dans le ſens froid de la réfléxion, & du raiſonnement, que dans la châleur des paſſions. Ses maximes, & ſes ſentimens ne ſont pas ſeulement judicieux, & convenables

aux ſujets qu'il traite: mais, par une fineſſe de diſcernement qui lui eſt particuliére, il frappe toujours le vrai, & l'unique point qui peut éclaircir, ou trancher la difficulté qui ſe préſente. Et ce dernier talent eſt bien plus admirable que les autres dans un homme ſans expérience du monde, ſans connoiſſance diſtincte de ces grandes Scenes de la vie humaine, qui faiſoient pourtant la matiere continuelle de ſes méditations! Il ſemble, en un mot, n'avoir connu ce qu'on appelle le monde, que par une eſpece d'inſpiration. Un coup d'œil lui a dévoilé la nature; & l'on reconnoit, en liſant ſes ouvrages, qu'il n'étoit pas moins grand Philoſophe, que grand Poëte.

M. Pope acheve enfin de définir Shakeſpeare, en diſant, que ſes ouvrages avec tous leurs défauts, & leurs irrégularités, peu-

vent être regardés (en comparaiſon de ceux qui ſont plus finis & plus réguliers) comme un ancien & vaſte Palais d'Architecture gothique, comparé à un joli bâtiment moderne. Le dernier eſt plus élégant, & plaît davantage à l'œil: mais l'autre eſt plus ſolide, & plus majeſtueux: c'eſt une maſſe qui étonne, qui frape, & qui plaît malgré la bizarrerie de ſon aſſemblage; & le Critique le plus ſévere ne peut diſconvenir, qu'il n'y ait aſſez de materiaux dans le premier pour bâtir pluſieurs édifices de l'eſpece du ſecond. Son enceinte, en un mot, renferme plus de variété & plus de grandeur dans ſes appartemens, quoique les corridors, & les paſſages qui y conduiſent, ſoient ſouvent étroits, obſcurs, & tortueux; & malgré les défauts de la diſtribution, nous ſommes toujours frapés d'une eſ-

péce de vénération à l'aspect de l'Ensemble.

Si M.Pope étoit moins connu en France, un témoignage de cette nature seroit peut-être suspect ; & l'amour aveugle de la Patrie, dont les plus grands hommes sont si rarement exempts, pourroit le faire soupçonner de quelque partialité. Mais les ouvrages qu'il juge, sont existans : les François qui les entendent, sont en état de s'inscrire en faux contre sa décision ; & il ne paroîtra jamais probable, aux personnes désintéressées, qu'un Auteur d'un mérite aussi généralement avoüé se soit exposé, de dessein prémédité, aux reproches humilians d'imposture, ou de basse flatterie.

Malgré tous ces éclaircissements & les éloges, que l'on prodigue en Angleterre à Shakespeare, on ne peut s'empêcher dêtre

étonné à la lecture de ſes piéces, quand on voit qu'il s'eſt preſque toujours baigné dans le ſang ; & que ſacrifiant toutes les vraiſemblances, & inſultant en quelque maniere au bon ſens naturel de ſa nation, il s'eſt attaché à multiplier les cataſtrophes, & à les rendre ſi terribles, qu'il eſt telle de ſes Tragédies dont la ſeule lecture eſt capable de faire frémir l'homme le plus ferme. Si Shakeſpeare a dû prendre cette route pour plaire à ſa nation, peut-on ſe diſpenſer de regarder les Anglois comme le peuple le plus féroce, & le plus ſanguinaire de l'Europe ? Et doit-on préſumer de l'humanité dans des cœurs avides de ſpectacles remplis d'horreur & de carnage ?

Cependant l'expérience nous prouve combien ce préjugé ſeroit injuſte. On connoit la politeſſe de la nation Angloiſe ; &

ceux qui l'ont pratiquée ſçavent que ſi l'Anglois eſt fier avec ſes ennemis, il n'eſt ni féroce, ni barbare ; qu'il eſt même généreux, après la victoire ; & qu'il eſt inoui que ceux qui ont porté ſes fers en ayent jamais été accablés.

Cette même nation aime pourtant le ſang ſur le Théâtre ? Il faut des actions attroces pour piquer ſa curioſité, & ſoutenir ſon attention ? Le fer, le poiſon, les tortures, les rouës, les gibets, les enterrements, les ſorciers, les démons mêmes paroiſſent ſur la Scene dans la plûpart de leurs Tragédies ? Ces mêmes Anglois ſont paſſionnés pour les combats de Gladiateurs, ſpectacle affreux, & proſcrit non ſeulement par les nations où régne le Chriſtianiſme, mais par toutes celles de l'univers policé ?

Je crois avoir trouvé la ſolu-

tion de ce Problême, dans un ouvrage du Sieur Riccoboni.* Il prétend, que le fond du caractére des Anglois eſt de ſe plonger dans la rêverie; que c'eſt parce qu'ils ſont continuellement attachés à penſer, que les ſciences les plus relevées ſont traitées par les Ecrivains de cette nation avec beaucoup de profondeur; & que les Arts ne ſont portés chez eux à ce degré de perfection que nous connoiſſons, que parce que leur naturel penſif fournit cette patience, & cette exactitude qui manquent aux autres nations. Il conclud de là, que ſi l'on donnoit ſur le Théâtre Anglois des Tragédies dans le goût des meilleures & des plus exactes, c'eſt-à-dire, de celles qui ſont dénuées de ces horreurs qui ſouillent la Scene par le ſang, les ſpectateurs

* Intitulé, Réflexions Hiſtoriques & Critiques ſur les différens Théâtres de l'Europe. A Paris, chez Jacques Guerin. 1728, in-8.

s'endormiroient peut-être. Il croit enfin, que l'expérience que les premiers Poëtes Dramatiques auront faite de cette vérité, les aura portés à établir ce genre de Tragédie, pour tirer leur auditeurs de leur rêverie par de grands coups capables de les réveiller.

Si en général, le fond du caractére Anglois, est tel qu'on vient de le dépeindre * (& ceux qui connoissent la nation, n'en disconviendront pas) il n'est plus étonnant que les Auteurs se soient attachés à employer les machines les plus violentes pour remuer, & fixer l'ame sur des objets qui n'auroient rien eu de piquant s'ils avoient été présentés avec un appareil moins terrible, & moins frapant.

D'ailleurs, les personnes pensives étant naturellement mélancoliques, sont moins disposées

* Voyez le Chevalier Temple dans ses Essais; & le Spectateur. N° 419.

que d'autres à se prêter à l'illusion du Théâtre. La continuelle étude du vrai, rend souvent le cœur indocile & rebelle au vraisemblable. On réussit difficilement soit à leur déguiser, soit à leur adoucir les faits notoirement connus: ils veulent les voir sur la Scene conformément aux idées qu'ils s'en sont formées par l'histoire, ou par la tradition; & il est probable que les Auteurs ont mieux aimé céder au goût de sa nation, en lui présentant toujours le vrai, que de risquer de voir leur auditoire se réfroidir pendant la durée des Scenes nécessaires, pour préparer le vraisemblable.

Le François au contraire, l'exige absolument. Il ne lui paroît pas moins nécessaire dans une piece de Théâtre, que la simplicité dans l'intrigue qui en forme le nœud: parce que les François

aime à ſuivre un plan, & à en embraſſer toutes les parties. Mais, ſi l'Anglois admire un pareil chef-d'œuvre, il s'endort en l'admirant. Ce n'eſt pas qu'il n'aime le ſimple & le régulier ainſi que nous : il nous en a convaincu dans les autres genres de Littérature que la traduction nous a tranſmis ; mais ce n'eſt pas au ſpectacle. Il n'y va que pour voir du ſurprenant, du grand, du varié ; & la ſimplicité n'en offre guere ſuivant lui.

Les Auteurs Anglois ſont ſi ſûrs du goût de la Nation à cet égard, qu'après avoir traduit pluſieurs de nos meilleures pieces, ils n'ont oſé les hazarder au Théâtre dans leur ſimplicité.

Phédre, Mithridate, Andromaque, l'Avare, le Miſantrope, & pluſieurs autres de nos Piéces tant comiques, que tragiques, n'ont paruës à Londres qu'après

avoir été surchargées d'intrigue, & de spectacle.

De là, les Sorciers, les Spectres, les Massacres, les Batailles, & les autres singularités qu'on trouvera souvent dans Shakespeare, & dans ceux qui l'ont imité. Toutes ces machines qui nous paroissent d'un goût grossier & subalterne, ont paru nécessaires aux Auteurs Anglois pour remuer un peuple, qui vouloit être amusé pour son argent, & qu'il falloit toujours réveiller par la diversité des images dont le sujet de la Tragédie étoit susceptible. De là les fréquens changemens de décoration, qui étonnent un François à la réprésentation, ou à la lecture d'une Piéce Angloise.

Il faut souvent plus de décorations différentes pour jouer certaines Tragédies, à Londres, qu'il n'en faut à Paris pour jouer certains Opéras.

Les Anglois croyent trouver dans ces fréquens changemens de Scenes, deux avantages considérables. Dabord ils les tirent presque malgré eux, de leur rêverie, en leur annonçant *du nouveau*. En second lieu, ils varient le plaisir des yeux, & leur sauvent l'ennui d'un récit, qui quelque beau qu'il pût être, ne serviroit qu'à leur faire regretter d'autant plus de n'avoir pas été témoins de l'action même.

C'est sans doute par le même motif, puisé dans la nécessité de varier toujours le Spectacle destiné à fixer l'attention des Anglois, que nous voyons le style même de leurs piéces, & surtout de leurs Tragédies, changer presque aussi souvent que la décoration : c'est-à-dire, au moins quatre ou cinq fois dans le cours d'un seul Acte.

Qu'on ouvre Shakespeare, &

qu'on tombe ſur une Scene où il ſoit queſtion de quelque grand intérêt d'Etat, de quelque ſituation noble & frappante, de quelque deſcription qui exige des idées grandes & majeſtueuſes: cette Scene ſera écrite en vers de dix ſyllabes,* pleins d'énergie, de métaphores, de ſentences, & de ſentimens qui répondent à ces idées. Dans une autre Scene, où les paſſions ſont moins tumultueuſes, & où l'Auteur doit parler plus de ſens froid, ce ſont auſſi des vers de dix ſyllabes, mais ſouvent entremêlés de petits vers de toutes meſures: ce qui rend le ſtyle moins pompeux, & plus propre à la converſation. Et ſi, dans la page ſuivante, la Scene n'eſt occupée que par des Perſonnages ſubalternes, vous ne les verrez parler qu'en proſe toute ſimple. Ainſi,

* Les Anglois n'employent preſque pas le vers Alexandrin.

dans une tragédie Angloiſe, le ſtyle eſt toujous aſſorti aux choſes, & jamais les choſes au ſtyle : c'eſt-à-dire, que lorſque l'Auteur n'a que des détails néceſſaires, ou des idées communes à exprimer, il n'eſt point aſſujetti à la même meſure de vers dont il s'étoit ſervi un moment auparavant pour peindre ce que les ſentimens ont de plus noble.

Les Anglois croyent trouver un autre avantage encore plus grand dans cette maniére d'écrire leurs Tragédies. Elle leur paroît la plus naturelle : attendu que le langage, ſuivant eux, doit être proportionné à la qualité des interlocuteurs, & conforme à la grandeur, ou à la ſimplicité de ce que l'Auteur veut leur faire dire dans les différentes ſituations où il les fait paroître. Ils penſent encore, qu'elle donne plus d'aiſance aux Auteurs, en leur faci-

litant le moyen de dire bien des choſes communes (mais bonnes, & ſouvent néceſſaires pour la parfaite intelligence de l'intrigue & des caractéres) qu'ils n'auroient peut-être oſé hazarder dans le ſtyle noble, & compaſſé des grandes Sçenes.

Il en réſulte encore, que rien n'eſt moins monotone que leurs Tragédies, & que les caractéres y ſont toujours naturels, diſtincts, & fortement peints. On pouroit, dans ce ſens, comparer les Piéces Angloïſes à des tableaux extrêmement chargés d'ombres, dont l'amas ne ſert qu'a faire mieux ſortir les objets principaux que le Peintre a voulu repréſenter. On pouroit encore, en pouſſant plus loin la comparaiſon, dire que ce même Peintre jette ſouvent des traits de lumiere dans les lointains de ſon tableau, où il s'attache à peindre des épiſodes quelque-

fois peu analogues à son sujet ; mais employés pour égayer, ou pour soulager la vûe des spectateurs, afin qu'elle retombe ensuite avec un nouveau plaisir sur les principaux Personnages.

J'entens parler ici de ces Scenes de bas comique qu'on voit paroître avec surprise dans les pieces les plus tragiques ; de ces Scenes singuliéres, telle que celle des Fossoyeurs dans Hamlet, des Magiciennes dans Macbeth, des Savetiers de Rome dans Jules Cesar, de Malicorne avec le diable dans le Duc de Guise, * & autres.

C'est encore pour répandre plus de variété dans ces mêmes Tragédies qu'on y introduit souvent de la Musique, avec des Chansons tendres, pieuses, & quelquefois bouffonnes : qu'on y

* Les trois premieres Pieces sont de Shakespeare ; l'autre est de Lée.

voit jusqu'à des Conciles, des pompes triomphales, des Mariages, des Baptêmes & des vœux Monastiques. Tous ces écarts tragiques (dont la plûpart ne nous choquent pas nous-mêmes dans nos Operas) sont toujours vûs de bon œil à Londres dans les Tragédies. Pourquoi ? parce qu'ils font tableau, parce que le peuple les aime; parce que les personnes éclairées mêmes les voyent avec une sorte de plaisir, qui ne naît pourtant peut-être que de celui qu'on voit prendre à la multitude : Car il est rare que l'on s'ennuye véritablement à un spectacle qui excite la joye & la satisfaction d'un grand nombre de personnes ! Enfin, le peuple y applaudit, parce que ces images représentent le naturel; & qu'un Anglois ne conçoit pas que le naturel doive jamais choquer les yeux, dès qu'il est exempt

d'indécence. La Tragédie, en un mot, n'étant au fond que l'histoire mise en action, ils croiroient perdre beaucoup si leurs yeux étoient privés du moindre genre de spectacle que le sujet peut faire naître, Il n'est pas douteux, que sans cela, il auroit été fort aisé à Shakespeare, & aux autres Dramatiques Anglois de ne pas tomber dans cette espece de ridicule. Et une bonne preuve que la plûpart de ces Scenes n'ont été glissées dans les Tragédies que par complaisance pour le peuple, c'est qu'elles ne sont presque pas liées à l'action; & qu'il en est peu qu'on ne puisse retrancher de la Piece, sans que le fond de l'intrigue en souffre.

Mais Shakespeare vouloit être applaudi, & gagner de l'argent. Que ne sacrifie-t-on pas, à ces deux grands motifs? Aussi son

exemple a-t-il été ſuivi par ceux qui ont couru la même carriere après lui, quoique la Tragédie réguliere fût déja connuë par les Sçavans qui avoient lû les Grecs, & par les Anglois qui avoient voyagé en France où Corneille, & Racine avoient pouſſé leur art au plus haut dégré de la perfection.

Il eſt vrai cependant que les ſucceſſeurs de Shakeſpeare n'ont pas porté la licence auſſi loin que lui : mais ils ne ſe ſont jamais abſolument ſoumis aux régles d'Ariſtote. Nous voyons même, que la fameuſe Tragédie de Caton de M. Adiſſon (qui paſſe chez eux pour réguliere) après avoir reçû beaucoup d'applaudiſſemens à Londres, n'a ſervi qu'à faire ſiffler la plûpart de ceux, qui ont voulu imiter ce grand Maître.

Leurs piéces aſtraintes aux régles, manquoient de ſpectacle

& de variété ; on les a trouvé froides. Ne pouroit-on pas en conclure que cet excellent ouvrage a dû une partie de son succès à l'adresse que l'Auteur a euë d'y faire paroître les Whigs, & les Toris, * sous des noms Romains ? & de ménager tellement la gloire, & la délicatesse de ces deux partis, qu'ils s'y sont trouvés également flattés ?

Peut être me trompai-je, mais je croi qu'il résulte de ces réfléxions que nous aurions tort de censurer trop vivement le goût de la Nation Angloise, quoique si différent du nôtre, par rapport à la conduite des Piéces de Théâtre. Il en est à peu près du goût général de deux Nations differentes (par rapport au même genre

* Sobriquets donnés à deux Factions qui ont commencé à paroître en Angleterre sous le regne des Rois Charles II. & Jacques I. Les Whigs etoient les ennemis du Roi, & les Torys étoient ses partisans.

d'amusement) comme de celui de deux Particuliers d'un mérite égal, dont l'un ne pourroit se réjouir qu'autant que la raison dirigeroit le plaisir ; tandis que l'autre se contenteroit du plaisir même, pourvû qu'il lui parût piquant. Lequel est le plus sage, ou le plus heureux ? c'est ce que je me garderai bien de décider.

Je croi cependant, que pour rendre justice au goût François, peut-être trop délicat, & au génie âpre & peu reglé des tragiques Anglois, sans accorder trop à l'un & à l'autre, il faut distinguer dans Shakespeare & ceux qui l'ont imité, les beautés & les imperfections réelles, de celles qui ne sont que de convention.

Les premieres sont de tous les tems, & de tous les lieux, parce qu'elles sont fondées sur des principes certains, & sur des vérités indépendantes du consentement

& de la volonté des hommes. Les autres sont quelquefois comme les modes, qui passent, ou qui ne regnent que dans un seul climat; & quelquefois aussi comme ces usages, & ces bienséances qui à force de s'étendre & de se perpétuer deviennent des loix générales, par le concert unanime de tous les âges, & de tous les peuples.

En suivant cette distinction, il faut examiner dans les Tragiques Anglois ce qui est de l'essence du genre qu'ils ont embrassé, & ce qui n'en est que l'accessoire.

On sçait que l'essence du Poëme Dramatique est de présenter de grands objets, & de grandes actions, d'une façon intéressante. Les regles ne tendent, & ne doivent tendre qu'à ce but. Toutes les Nations en conviennent. Mais les Anglois, dont je ne fais ici que transcrire le sentiment sans

adopter leurs préjugés, prétendent qu'il n'est pas bien décidé que toutes les régles que nous connoissons ménent surement à la perfection, ou que toutes soient nécessaires pour y arriver. L'on a vû souvent des Piéces Françoises regardées comme irréguliéres, émouvoir, & attendrir le spectateur; & d'autres faites dans toutes les régles de l'Art manquer leur but, & ne produire que de l'ennui.

La question, disent-ils, seroit de sçavoir, si tout ce qui plaît ou remuë en fait de spectacle, n'est pas suffisamment régulier; & si l'on n'a pas mis au Poëme Dramatique des entraves qui énervent, ou rétrécissent le génie, en voulant le régler.

Mais, sans entrer dans cette discussion épuisée par les grands Maîtres de l'Art; sans examiner, si tout ce qu'on nous a donné

pour régles dans ce genre, est réellement aussi essentiel pour sa perfection, & ne peut pas souffrir des accroissemens, ou des retranchemens qui pousseroient encore plus loin cette perfection : il est certain que toute espéce de production, pour faire impression sur l'esprit humain, doit être asservie à des loix immuables prises de la nature même des choses.

Ne pouroit-on pas dire que toutes ces loix (dans le Poëme Dramatique) se réduisent à la *vérité* dans toutes les parties de l'action & du dialogue ? Non cette vérité de fait & de choses qui a été si souvent négligée, ou altérée avec succès dans les meilleures Piéces : mais cette vérité de sentiment, qui consiste à n faire jamais dire, ou faire, aux Personnages introduits sur la Scene que ce qui doit intéresser, ou émouvoir le spectateur ?

S'il y a des choses vrayes qui

ne sont pas bonnes à représenter, parce qu'elles ne frapperoient pas, ou parce qu'elles révolteroient ; il y en a aussi de vraisemblables, de touchantes, & de nobles, qui ne feroient pas d'effet, parce qu'elles ne seroient pas placées dans le point de vûe où elles doivent être pour intéresser.

Ainsi cette vérité Théâtrale, que j'appelle *Vérité de sentiment*, n'est ni une vérité réelle qui présente les faits & les personnages tels qu'ils ont été, ni même une vraisemblance qui les montre tels qu'ils on pû être : mais un tableau qui les représente tels qu'il faut qu'ils soient, dans le moment où il sont présentés, pour faire impression sur le spectateur dans la situation actuelle où il les voit ; & le fond de ce tableau doit être puisé dans la nature, & autorisé par la raison, ou justifié par les

passions, & le génie. Car ces deux agens principaux du Poëme Dramatique (s'il est permis de s'exprimer ainsi) forment un genre d'idées, qui sans être conformes aux effets & aux principes ordinaires de la nature, & de la raison, peuvent être raisonnablement présentées dans la Tragédie, si elles augmentent l'impression qu'elle doit produire, sans choquer directement la nature ou la raison; parce que l'objet de la Tragédie est d'émouvoir. Et d'un autre côté, tout ce qui est naturel, & raisonnable, ne doit pas être admis dans le Poëme Dramatique, s'il ne convient pas à la dignité & à l'élévation qui lui sont propres; car alors, quoique vrai dans le fond, il n'auroit plus la vérité du genre de ce Poëme, qui ne remplit pas son objet, & notre attente, s'il ne fait qu'émouvoir sans élever l'âme : parce qu'on

s'attend à être attendri, ou intéressé, par de grands objets; & que l'attendrissement & l'intérêt diminuent dès qu'on remarque une dégradation trop sensible dans les couleurs du tableau, C'est ce qui fait que le style même, s'il est lâche, ou commun, les vers foibles ou Prosaïques, diminuent souvent l'intérêt & l'impression, malgré la beauté des choses, & la vérité de la représentation: témoin la différence des deux Déclarations de Phédre, dans Racine, & dans Pradon!

Il faut encore plus éviter, que le spectateur attendri par la situation & les discours des Acteurs, ne découvre que le fonds de son intérêt est foible, ou chimérique, parce qu'il diminuë au moment qu'il s'en apperçoit: comme dans Zaïre, où le péril de cette Princesse, & les fureurs

d'Orosmane ne sont fondées que sur ce qu'elle appelle Nerestan par son nom, au lieu de l'appeller son frere; & dans Inès de Castro, où la Loi qui punit de mort celle qu'un Prince épouse sans l'aveu du Roi, & qui fait tout l'intérêt de la Piéce, paroît chimérique, & de pure invention, dès qu'elle est considérée de sang-froid. C'est le chef-d'œuvre de l'art, & de l'habileté des Auteurs à manier le sentiment, que d'avoir sçû établir, & soutenir l'intérêt dans ces deux Piéces sur des fondements aussi légers. Et l'on peut juger par l'impression qu'elles font toujours sur le spectateur, de celle qu'elles pourroient faire, si le fond de l'intérêt étoit aussi réel & aussi vrai, que dans Mérope, & Héraclius.

Il en est de même, dans la Phedre de Racine, où il est naturel, & mê-

me nécessaire, que Thésée soit instruit de la mort d'Hipolite, & que le récit soit fait par Theraméne. Mais ce récit est trop long, trop pompeux, & trop recherché pour faire l'impression qu'il feroit, s'il étoit plus simple: parce qu'on sent que l'expression du sentiment n'est point entierement vraie dans l'Acteur, & qu'on y découvre trop souvent le Poëte.

On pourroit citer vingt autres exemples pareils; & il faut dire la même chose, en général, de toutes les expositions, & de tous les détails qui n'ont pour objet que d'instruire le spectateur. Car, si les Acteurs qui les font n'ont point d'intérêt personnel, ou de raisons particulieres pour les faire, ou pour les entendre, le spectateur même, à qui ces détails sont nécessaires pour être au fait, en est révolté, ou réfroidi, parce

qu'il voit que c'est l'Auteur qui lui parle, & non les Acteurs ; & que ce que disent ces Acteurs, dans ce moment, n'est pas ce qu'ils doivent dire, penser, ou entendre, dans la situation où ils se trouvent.

En un mot, c'est la vérité, ou la vraisemblance des choses, & des discours, qui doivent constituer la vérité du sentiment, qui seule peut remplir l'objet du Poëme Dramatique. Une vraisemblance de sentiment ne suffiroit pas, parce que nous en découvririons le vuide. Il faut que ce sentiment soit vrai, dans l'Acteur, quand il ne seroit fondé que sur des vraisemblances ; & que ces vraisemblances acquierent assez de réalité, à nos yeux, pour le rendre tel dans notre âme, & effacer l'idée même des illusions sur lesquelles il est fondé, sans que nous puissions en diminuer

l'effet, par la foiblesse du principe.

Il résulte de tout cela, que les régles du Poëme Dramatique ne tendent, & ne doivent tendre, qu'à rassembler tout ce qui peut intéresser, sans choquer la nature, la raison, & les loix générales ou particulieres des bienséances, par rapport aux lieux, aux tems, aux mœurs, au caractére, & à la situation des Acteurs, & des Spectateurs. Que faut-il faire pour cela?

Choisir un fond intéressant; n'en présenter que les circonstances propres à émouvoir, ou à plaire; les rassembler d'une façon qui ne laisse point de vuide, de longueurs, ou d'interruption dans le sentiment; les exposer de la maniere la plus touchante; les terminer par l'événement le plus frappant; & faire dire dans le cours de l'action à chaque In-

terlocuteur, ce qui convient à l'objet, à sa situation, à ses intérêts, à ses passions, & à sa personne.

Or, tout cela n'est que la vérité du sentiment bien saisie dans tous ses points par chaque Acteur; & bien présentée au Spectateur, pour exciter, soutenir son attention, & la captiver par l'intérêt!

Mais indépendamment des loix générales prises de la nature, & de la raison, qui sont de tous les pays, il y a pour plaire, ou toucher, des dégrés & des nuances qui varient suivant les différents caractéres des nations, dont ils sont en partie l'essence.

Les cœurs de tous les peuples, quoique formés par la même main, n'ont pas tous le même *unisson*; & par une conséquence nécessaire, la vérité du sentiment n'est pas absolument la même

pour toutes les nations.

Ce qui suffit pour attendrir l'une, peut quelquefois à peine émouvoir l'autre. C'est aux Auteurs à étudier, & à saisir tous les points qui remplissent cet intervale. Cette connoissance doit être la régle de leurs productions, & la mesure des licences qu'ils prennent, ainsi que des nouveautés qu'ils risquent. Elle est la base du jugement du public, le motif de ses applaudissemens, & la Loi sur laquelle la nation pour laquelle ils écrivent, décide de leurs ouvrages.

Ce sont là les régles primitives, fondées sur la nature, & sur le caractére des peuples de différens pays. Et c'est de là sans doute que naît la différence qu'on apperçoit dans la conduite des Piéces Angloises, & des Piéces Françoises. Les unes & les autres sont faites pour plaire; elles tendent

au même but, mais par des routes différentes.

Si les régles que nous nous sommes imposées atteignent à ce but, elles sont bonnes & suffisantes. Si elles n'y atteignent pas, il faut attendre un tems qui nous en indique de plus parfaites ; & profiter en attendant de celles que nous avons, sans renoncer aux acquisitions & aux essors des génies heureux qui nous découvriront peut-être des routes nouvelles ; & de nouvelles régles plus propres à produire la perfection & le plaisir, que nous avons crû trouver à l'aide des premieres.

Pourquoi aurions-nous la présomption de croire, que nos connoissances sont arrivées au dernier dégré de perfection dans le genre Dramatique ? Ou, la douleur d'imaginer qu'elles ne se perfectionneront pas davantage, quand nous voyons journelle-

ment que l'on fait des découvertes dans une infinité d'autres genres ? Les facultés du cœur & de l'esprit seroient-elles plus bornées que les propriétés de la matiere ? ou leur connoissance plus perfectionnée que celle de la Physique, de la Géométrie, & de l'Anatomie, que l'on sent encore si loin d'être à leur terme & à leur perfection ?

Le monde qui paroît caduc aux uns, & formé aux autres, n'est peut-être que dans son adolescence par rapport aux siecles qui doivent encore suivre le nôtre ; & nous ne sommes pas plus fondés à le regarder comme consommé dans ses connoissances, que les Sages de l'Egypte, les Philosophes de la Gréce, & les génies brillans du siecle d'Auguste n'étoient autorisés à le croire de leur tems.

Les Grecs contemporains de

Sophocle, & d'Euripide, présumoient-ils que le Poëme Dramatique eût atteint le dernier période de la perfection ; & qu'il ne restât aux Nations à naître d'autres ressources pour les plaisirs de ce genre, que celle de les imiter servilement? Ils se trompoient s'ils pensoient ainsi. Ne pourrions-nous pas nous tromper de même? Les bornes du génie nous sont-elles connuës ?

Mais sans approfondir cette question, n'a-t on pas trouvé de nos jours de nouvelles ressources, & de nouvelles routes dans les replis du cœur humain pour créer un nouveau genre de Romans ?

La Critique scrupuleuse dira peut-être que ces ingénieux Novateurs, à force d'analyser le cœur humain, n'ont fait que le décomposer. Mais ce n'est peut-être aussi qu'un premier pas qui méne

à le travailler en grand. Qui sçait si nos neveux ne verront pas éclore, de ce travail, de nouvelles découvertes, de nouvelles propriétés, qui formant pour eux de nouveaux plaisirs, prescriront aux Auteurs de nouvelles régles pour le Dramatique ?

Les François ont déja commencé à sentir que ce n'est pas un défaut d'ensanglanter la Scene, quand on le fait à propos, & avec noblesse.

On a vû, à Paris, le corps de César sans répugnance sur le Théâtre. Et le Parterre, après avoir combattu, entre la force du préjugé, & la voix du sentiment & de la raison, a fini par applaudir au meurtre hazardé pour la premiere fois sous ses yeux, dans la Tragédie d'Edouard. *

Comprenoit-on bien, en effet, pourquoi le Suicide étoit permis

* De M. Gresset.

sur le Théâtre François, aux femmes même, tandis que l'homicide étoit interdit à un Prince opprimé, ou à un ami fidéle qui n'avoient pas d'autre moyen de se défaire d'un tyran, ou d'un scélerat ?

Les Anglois, toujours calculateurs en tout genre, disent que ce premier essai nous ménera peut-être un jour à penser que c'est se priver d'une grande partie de ses plaisirs que de se borner à une seule action, & au court espace de vingt-quatre heures. Car, si plusieurs actions rassemblées sans confusion, font plus d'effet qu'une seule ; si elles augmentent l'attention & l'intérêt dûs à la principale, au lieu de les diminuer ; si le changement de la Scene, & le transport de l'action d'un lieu à un autre présentent de nouveaux Spectacles, ou font naître de nouvelles beautez, & de nou-

veaux mouvemens dans l'âme du spectateur : pourquoi réduire son attention & ses plaisirs dans les bornes d'un seul lieu, d'une seule action, & d'une seule journée ?

Au fond, il n'est ni vrai, ni vraisemblable, qu'un Spectacle de cinq ou six heures puisse représenter des choses qui se sont passées dans le cours de plusieurs années ; ou que le spectateur puisse être supposé passer avec les interlocuteurs, d'Angleterre en France, ou en Ecosse. On en convient.

Mais à suivre cette régle à la lettre, il n'est pas plus possible qu'il voye naître, croître, & finir en vingt-quatre heures, & dans un même lieu, des intrigues qui n'ont jamais pû, dans la réalité, se consommer dans ce court espace, & dans l'enceinte d'un même Palais. Et puisqu'on lui fait voir, en quatre ou cinq heures, ce qui est supposé en avoir duré

vingt-quatre (& ne peut réellement s'être passé qu'en plusieurs mois, en plusieurs années, & en différens lieux) il n'est pas plus difficile de donner aux actions représentées une extension vraie & naturelle ; & de nous faire voir les choses, dans le tems, l'ordre, & le lieu où elles sont arrivées. Cette réprésentation seroit plus vraie, & par conséquent plus frappante que la fiction qu'on y a substituée, par une régle, qu'aucun Auteur tragique n'exécute à la lettre, & qu'il ne peut exécuter que par une illusion qui force plus le vraisemblable que celle que l'on veut qu'il évite.

Quelque spécieux que paroisse cet argument, contre les unités, qui sont le fondement de toutes les régles Dramatiques, je doute fort qu'il puisse les entamer ; & je n'entreprendrai pas même d'y faire les réponses solides que tout

le monde ſçait. Mais il y a, comme on l'a vû, dans les Drames Anglois, d'autres libertés qui méritent peut-être plus de condeſcendance.

Ces libertez, qui feront, dans Shakeſpeare, l'objet de la critique des François, ne paroiſſent pas contraires aux loix de la nature & de la raiſon; ni à cette vérité de ſentiment, qui les raſſemble toutes; ni à ces uſages paſſés en forme de loix par le conſentement de tous les âges & de tous les Peuples, puiſque toutes les autres Nations les ont adoptées.

Gardons-nous donc de condamner ſans retour aujourd'hui ce que nos neveux applaudiront peut-être un jour. L'amour du plaiſir augmente à proportion du rafinement qui s'introduit dans les mœurs extérieures. Ceux qui procurent, ou qui perfectionnent

ces plaisirs sont aujourd'hui l'âme de la societé : faut-il d'autre éguillon pour échauffer leur génie ? & qui peut dire où il s'arrêtera ?

Ne blâmons donc point sur le Théâtre Anglois les meurtres, les combats généraux & particuliers, les enterremens même, & les empoisonnemens, à moins que tout cela ne soit présenté d'une façon peu intéressante, ou peu convenable aux bienséances reçûes généralement, à la dignité, & à la vérité du spectacle. Car enfin il seroit difficile de trouver qu'une Tragédie, qui procure plusieurs plaisirs & plusieurs spectacles frapans, soit moins bonne que celle qui n'en présentera qu'un seul. Et il ne faut pas avoir assez mauvaise opinion de notre postérité, pour croire qu'elle ne puisse trouver les moyens de mettre tous ces spectacles sous les

yeux ſans bleſſer les vraiſemblances ; & de faire concourir différens ſpectacles à former un plus grand intérêt.

Si l'on voit dans l'hiſtoire, des ſcélérats, & des empoiſonneurs, pourquoi ne préſenteroit-on pas ſur le Théâtre des actions capables d'augmenter la terreur & la pitié qu'on cherche à produire, avec l'horreur du crime, & l'amour pour la vertu opprimée ?

On en ſouffre le recit dans les Tragédies Françoiſes ; & s'il eſt froid, ou languiſſant, on s'en prend au Poëte ! N'eſt ce pas une raiſon de penſer que la choſe miſe en action doit plaire, & réuſſir même à nos yeux ?

En un mot, ſi tout cela eſt vrai, ou vraiſemblable, & que la répréſentation en ſoit faite avec la vérité aſſortie aux caractéres, aux circonſtances, & aux perſonnes, ce ſont des tableaux,

dont il ne faut pas se priver.

Si les Anglois n'avoient pris que ces sortes de licences, il seroit peut-être injuste de les leur reprocher. Mais s'ils l'ont fait sans nécessité, ou d'une façon trop dure, trop barbare, & trop peu digne des grands personnages quils introduisent sur la scène ; s'ils y ont mêlé des circonsces révoltantes, ou inutiles ; des scènes choquantes ou par la licence des discours, ou par la bassesse des interlocuteurs, & des propos ; si enfin le dialogue est froid, plat, ou déplacé ; & qu'ils n'ayent point suivi cette vérité de sentiment qui doit toujours servir de régle à toutes sortes de productions : c'est en cela que l'on peut les attaquer ; & c'est sur quoi, malgré mon respect pour Shakespeare & les autres Poëtes Dramatiques Anglois, je n'entreprendrai point de les défendre.

Quand le Duc de Gloceſtre, dans le Richard III de Shakeſpeare, fait poignarder ſur le Théâtre le Duc de Clarence ſon frere par deux aſſaſſins qui diſputent enſemble, en mêlant des plaiſanteries dans leur converſation, & qui finiſſent par plonger ce malheureux Prince dans un tonneau de Malvoiſie après l'avoir tué : ce ſpectacle révolte les Anglois mêmes qui ſont éclairés, parce que la façon de le préſenter eſt ignoble & froide, que les Acteurs qui le préſentent ſont des ſubalternes & des mercénaires qui n'intéreſſent pas, & que l'humanité, ainſi que la bienſéance, s'y trouvent également bleſſées.

Quand ce même Duc de Gloceſtre dit, dans la même piéce, qu'il eſt contrefait & boſſu, & que ne pouvant réuſſir par l'amour, il faut qu'il ſe tourne du

côté de l'ambition; qu'il conclut de là qu'il faut faire périr son frere, & ses neveux, pour arriver au trône; qu'il dévoile aux yeux du Spectateur le caractére le plus horrible; que dans le cours de la piéce on lui reproche grossiérement ses défauts naturels, & que les Reines & les principaux Acteurs se disent des injures atroces dans les termes les moins ménagés : ce sont là des indécences aussi contraires à la raison, & à la dignité des personnages, que peu nécessaires à l'action, & à l'intérêt; par conséquent contraires à la vérité du sentiment dans tous les genres.

Il n'est pas plus décent, ni plus raisonnable de faire demander, dans la même piéce, à l'Evêque d'Ely, s'il a encore de belles fraises à sa campagne, pour le faire sortir d'un Conseil d'Etat où l'on traite les matiéres les plus graves.

Quand Hamlet * occupé des plus grands intérêts, de sa vangeance, de son amour, & de sa vie, vient sur le Théâtre se mêler à la conversation grossiére, plaisante, & déplacée de deux Fossoyeurs, l'on est révolté, & l'on doit l'être, parce que cet Episode choque la vérité du sentiment qui naît de la situation, de la condition, & de l'intérêt actuel des personnages.

Le même Hamlet contrefait l'insensé pendant une grande partie de la piéce, afin de pouvoir découvrir ses sentimens à la Reine, les cacher au Roi, & se défaire de son favori, sans être exposé à la vangeance du tyran dont il médite la perte. Mais soit que ce soit une vérité historique, ou une supposition du Poëte, la même chose pouvoit se faire par des moyens plus nobles, plus sim-

* Autre Tragédie de Shakespeare.

ples, & plus intéressans. Il ne falloit pas du moins que cette démence, qui n'est que feinte dans le Prince, lui fît tenir des propos durs & licentieux à sa mere, & à sa maîtresse, ni qu'il feignît de prendre le premier Ministre caché sous la tapisserie pour un rat, afin d'être autorisé à le tuer, & à le faire impunément. Ce sont là des tableaux, des discours, & des écarts, qui ne peuvent être justifiés dans aucun tems, ni dans aucun pays, parce qu'ils sont contraires à la vérité, à la raison, & aux bienséances générales, qui sont les mêmes par-tout. Il en est de même des conversations froides, des plaisanteries déplacées, & des Interlocuteurs subalternes & inutiles à l'action que l'on trouve souvent dans les piéces de Shakespeare.

Mais tous ces défauts ne sont pas ignorés des Anglois; & s'ils

les pardonnent à cet Auteur, en conſidération des beautés réelles par leſquelles ils ſont rachetés, ils ne les pardonnent pas aux Auteurs modernes qui s'aviſent de vouloir imiter ce grand homme dans ſes foibleſſes.

Quant aux Ombres, aux Sorciers, aux Démons, je ne vois pas de raiſon qui doive les faire abſolument condamner, s'ils ſont d'ailleurs dans la vérité du ſentiment. L'aparition du pere d'Hamlet produit des beautés dans cette piéce: elle en produiroit encore davantage ſi Shakeſpeare vivoit aujourd'hui, & qu'il la traitât de nouveau. Le merveilleux, dans tous les genres, ne paroît pas devoir être exclu du Poëme Dramatique, puiſque nous l'admettons, malgré notre attachement pour les régles, dans les Operas dont le fond eſt tragique. Si l'on peut, en le maniant avec une per-

fection qu'il ne faut pas déses-pérer d'atteindre, l'employer avec succès pour augmenter la terreur, la pitié, ou l'intérêt, sans tomber dans le plat ou le ridicule, c est peut-être une acquísition utile pour tous les Théâtres. La Statuë du festin de Pierre, ainsi que l'Esprit Folet, & Madame Jobin, peuvent nous présager que le tems de ces nouvelles acquisitions n'est peut-être pas éloigné.

Il est vrai que Shakespeare, & quelques autres Tragiques de la nation, ont quelquefois traité ce genre de merveilleux d'une façon plus populaire qu'élevée: au lieu que s'il y avoit un moyen de le rendre propre au spectacle, ce seroit de ne l'introduire que rarement, & avec un appareil, & des circonstances, qui en faisant évanouir le ridicule & le romanesque par le terrible, le rendissent le plus vrai qu'il est possi-

ble aux yeux du ſentiment.

C'eſt donc moins les choſes mêmes que l'on doit attaquer & reprendre dans le Théâtre Anglois, que la forme dont elles ſont revêtues, ſi l'on en excepte les récits, & les converſations peu convenables qui s'y rencontrent, & qui ne peuvent être admis dans aucun cas.

La Scène Tragique a pour objet, par une convention générale, de peindre les grandes actions, ou les grands crimes des hommes : comme l'objet de la Comédie eſt de préſenter le tableau de la vie ordinaire.

Il eſt donc contraire à la raiſon, à la nature, à la vérité des choſes, & du ſentiment, de mêler ces deux objets ; de faire parler des Princes en Bourgeois ; d'introduire avec eux ſur le Théâtre des perſonnages de condition vile ; de leur faire dire des plai-

ſanteries,& des chanſons. Et quoique tout cela puiſſe être arrivé réellement, & arrive même quelquefois dans le commerce de la vie, ce ne ſont point des tableaux à préſenter dans un ſpectacle où l'objet n'eſt pas de connoître la vie particuliére des perſonnes illuſtres qu'on y introduit, mais les grands mouvemens, & les grands intérêts qui les agitent.

Voilà, je croi, ce qu'on peut dire pour & contre le génie du Théâtre Anglois. Mon devoir eſt de l'expoſer; & le droit du Public eſt d'en juger.

J'ajouterai pourtant, que ceux qui voudront abſolument condamner le goût des Anglois pour le frapant, pour l'extraordinaire, & pour la licence du ſpectacle dans leurs Tragédies, ne doivent pas oublier ce que j'ai déja dit de la *vérité du ſentiment* plus ou moins étenduë, ſuivant les diffé-

rens caractéres de chaque peuple, ses mœurs, & son gouvernement.

Ils doivent encore se souvenir, que presque toutes les Nations qui ont connu le Théâtre, ont été plus ou moins du goût des Anglois.

Nos ayeux mêmes n'en ont pas été exempts : on en pourroit citer cent preuves à l'ouverture de nos vieux Tragiques, dont les noms sont presque aussi oubliés que leurs ouvrages. Je me contenterai d'en rapeller deux traits, qui peuvent faire juger des autres.

Garnier Auteur Tragique, contemporain de Shakespeare, fait paroître dans sa Troade un chœur de femmes Troyennes, que la vieille Hécube excite à se foüetter sur le Théâtre en l'honneur de Priam & d'Hector.

Billard de Courgenay, dans

ſa Tragédie de Henry IV. fait jouer un rôle entier à Satan; & fait un chœur du Parlement de Paris.

Le grand Corneille même a pouſſé la licence à l'excès dans ſa Tragédie de Clitandre; & l'on a peine à ſe perſuader que cette piéce monſtrueuſe ait pû ſortir de la plume de l'Auteur *du Cid, de Cinna, & de Rodogune.*

On dira ſans doute que ces exemples, au lieu de juſtifier les Anglois, ſervent encore à les condamner. Car ſi nos Anciens Tragiques ont été licentieux, & ridicules, nous les avons abandonnés, mépriſés, oubliés, dès que les premiers rayons du bon goût ont commencé à luire ſur notre Théâtre. Les Anglois auroient pû en faire de même.

Mais, indépendamment de ce que j'ai déja dit ſur la différence de la vérité du ſentiment, fondée

sur la différence du caractére des peuples, de leurs mœurs, & de leur gouvernement, qui répond à cette objection; il faut encore ajouter, que si nous avons abandonné nos Anciens Tragiques, c'est parce qu'ils étoient non seulement ridicules, mais mauvais à tous égards.

Si à travers leurs tristes & plates extravagances, il s'étoit trouvé de ces traits lumineux, de ces tirades de force & de génie qui sont du goût de tous les tems nous les lirions du moins encore avec plaisir. Mais à peine en pouvons-nous citer de supportables jusqu'au Siécle de Corneille.

Ainsi nos ayeux, en passant du mauvais goût au bon, n'ont pas fait un grand sacrifice. Ils n'avoient rien à regretter!

Si Shakespeare n'avoit pas été plus élevé, plus fécond, plus Poëte enfin que tous ces foibles

fondateurs de notre Théâtre, les Anglois pourroient être blamables d'être restés dans l'aveuglement. Mais quelle prodigieuse différence ! Je m'en rapporte à tous ceux qui ont lû ou vû jouer Shakespeare, & qui l'entendent.

Eh, si les beautés effectives de ses piéces n'étoient pas dans le fond si éminemment supérieures à ses défauts, qu'elles les font oublier au Spectateur, ou au Lecteur le plus délicat; n'auroient-elles pas été éclipsées par les Poëmes plus reguliers des Rowe, des Lée, des Otway, des Dryden, & des Adisson ?

Cessons donc de nous étonner de voir les Anglois si fidélement attachés à leur Shakespeare. On se dégoûte difficilement de ce qui a toujours de nouveaux charmes pour nos oreilles, & pour nos yeux ! C'est sans doute dans ce sens que M. de Voltaire a dit,

que le mérite de cet Auteur a perdu le Théatre Anglois. Il raiſonne là conformément à nos idées ſur ce qui conſtitue la bonne Tragédie ; & perſonne, dans ce cas, n'eſt plus en droit d'en parler que lui. Mais l'expérience prouve que les Anglois penſent différemment. Le ſentiment d'un François (quelque dégré d'eſtime qu'il ait acquis chez eux) n'affoiblira jamais dans l'eſprit du gros de la nation le reſpect & la reconnoiſſance qu'elle croit devoir à Shakeſpeare ; & je croi qu'elle eſt plus de ſon avis quand il dit, dans une autre endroit, *que les défauts mêmes de cet Auteur ſont reſpectables.*

Mais je vais plus loin, fondé ſur un préjugé qui naît encore de la différence du caractére particulier des deux nations. Tout eſt ſujet à la mode en France : le goût même en fait d'ouvrages

d'esprit est souvent soumis à ses caprices. C'est assez ordinairement la Cour qui donne le ton à la Capitale, & la Capitale au reste du Royaume. Il n'en est pas de même en Angleterre. La liberté Angloise ne respecte, ne suit, ne goûte que ce qui lui plaît.

S'il prenoit envie au Roi de faire jouer des piéces simples & réguliéres au Théâtre de *K'sinfield*, il pourroit courir risque d'y assister seul avec quelques Courtisans, tandis que tout Londres iroit en foule voir joüer des piéces de Shakespeare (ou dans le goût de cet Auteur) au Théâtre de *Drury-Lane*.

Les François seront peut-être étonnés de voir que cet Auteur ait fait si peu d'usage de l'amour dans ses Tragédies, tandis que cette passion joüe ordinairement un si grand rolle sur notre Théâtre.

Il est vrai que Shakespeare, & ses Successeurs, ne l'ont employée que rarement. Ils ne s'attachoient guére qu'au terrible ; & les Spectateurs accoutumés à ce genre de Spectacle, ne se doutoient peut-être pas que l'amour pût figurer décemment parmi des passions infiniment plus nobles, & plus frappantes.

Les défenseurs du Théâtre Ancien des Anglois, prétendent que si l'amour n'y joüe pas un rôle intéressant, c'est parce que cette passion n'est point par elle-même du genre de celles qui forment le vrai tragique, & le vrai comique ; quoiqu'elle puisse par ses effets, & par ses suites, produire l'un & l'autre dans certains cas. Les Grecs, & les Romains ne l'ont employée que rarement ; & quand ils l'ont fait ils ne s'en sont servie que pour donner dans la Tragédie plus de

jeu aux passions véritablement Théâtrales, qui sont la terreur & la pitié, ou pour rendre plus naturellement dans la Comédie le tableau de la vie humaine, & parvenir plus sûrement à la correction des mœurs, en peignant plûtôt les désordres de l'amour qui doivent en éloigner les hommes, que les sentimens qui pourroient les séduire.

Ils l'ont employée aussi quelquefois pour attendrir les Spectateurs par la pitié, comme dans l'Andrienne;& plus souvent pour l'amuser & l'instruire, par le contraste de la sévérité & de l'avarice des peres, avec la subtilité des valets, & l'inconsidération des enfans.

Les Anglois modernes qui ont travaillé pour le Théâtre depuis 1660, instruits, ou témoins des succès de l'amour dans nos piéces, ont essayé de l'employer

dans les leurs. Mais ils l'ont saisi dans une autre point de vûë. Pour en faire une peinture plus instructive, ou plus vive dans leurs Comédies, ils l'ont présenté plûtôt comme désordre & comme débauche, que comme passion; ils l'ont traité froidement, ou licentieusement dans les Tragédies, & quelquefois même historiquement, (si l'on peut parler ainsi.) Aussi prétendent-ils que l'amour entre naturellement dans les Poëmes Comiques, comme le reste des passions, des goûts, & des intrigues qui concourent à la correction des mœurs, par la peinture de la vie ordinaire & des vices ou des défauts des hommes. Dans la Tragédie, dont l'objet est différent & bien plus relevé, ils pensent que l'amour ne doit y entrer que par occasion, & quand il se trouve lié aux grands événemens qui en sont les véritables ressorts.

Les Anglois comptent donc en ce point, avoir suivi la simplicité noble, & la vérité Originale du Théâtre des Anciens. Si l'on en croit même plusieurs de leurs Apologistes, Corneille, & Moliére n'ont introduit l'amour sur la Scéne, que pour se prêter au goût du tems; & loin que ce sentiment fasse le fond de leurs piéces, & en augmente le mérite, il n'est presque jamais qu'épisodique, & réfroidit plus souvent le Spectateur, & l'intérêt, qu'il n'attendrit l'un, & n'accroît l'autre.

Dans l'Avare, le Tartuffe, le Misantrope, & les Femmes Sçavantes; dans Cinna, Rodogune, Héraclius, Sertorius, Oedipe, les Horaces, & presque dans toutes les bonnes piéces de ces deux grands hommes, ce n'est pas l'amour qui y jouë le plus grand rôle, ni qui y produit les plus grands mouvemens, puisque dans

la plûpart il réfroidit l'action, ou y est au moins inutile. Si dans Polieucte, & dans le Cid, il fait plus d'effet, ce n'est que par le jeu qu'il donne aux autres passions qui forment le véritable intérêt. Racine même, selon eux, a échoué lorsqu'il a voulu faire de l'amour la baze unique de l'action & de l'intérêt, dans Bérénice. Et si ce sentiment paroît intéresser dans ses autres piéces, c'est moins par lui-même, que par l'art du Poëte, qui a sçû s'en servir habilement pour exciter les autres passions, & former l'intérêt que l'on attribue faussement à l'amour, quoiqu'il ne fasse que l'ocasionner, ou l'augmenter.

Ce n'est donc pas, suivant les Anglois, l'amour de Pyrrhus, d'Oreste, & d'Hermione, qui fait naître les grands mouvemens que la piéce d'Andromaque excite dans le Spectateur. C'est la jalou-

ſie, la fureur, le déſeſpoir, le combat de paſſions & d'intérêts, qui réſulte des différentes ſituations où l'amour, la vangeance, & l'ambition, mettent ſucceſſivement les principaux perſonnages; & plus que tout cela encore, les ſentimens de pitié, ou d'intérêt, que produiſent Andromaque & ſon fils, tantôt victimes, & tantôt victorieux des mouvemens & des paſſions des autres Acteurs.

Ce n'eſt point l'amour de Xipharès & de Monime, qui intéreſſe dans ſa Tragédie de Mithridate; ni même la jalouſie de ce Monarque, qu'un Auteur célébre de notre tems a réduit, peut-être ſans le vouloir, à un mouvement fort ordinaire & fort peu tragique (en la dépouillant des graces & des preſtiges de la Poëſie) pour montrer ſa reſſemblance avec la jalouſie comique de l'Avare de Moliére.

Mais ce qui intéreſſe véritablement dans Mithridate, c'eſt la ſituation où ſe trouve ce grand Prince, entre la crainte & l'eſpéspérance dont il eſt perpétuellement agité, les Romains dont il eſt ménacé, & ſes enfans dont il ſe défie. Si leur amour pour Monime forme quelque intérêt dans la piéce, il n'eſt que fort ſubalterne à celui qu'excite d'un côté leur rivalité pour la couronne, & de l'autre les mouvemens qu'ils ſe donnent, l'un pour trahir, l'autre pour défèndre Mithridate.

On peut dire la même choſe de Britannicus, dont l'intrigue feroit peu d'effet ſi elle n'étoit ſoutenue que par l'amour de ce Prince, & de Junie; & l'on doit ſentir, par la foible impreſſion que fait cette paſſion, & par les plaiſirs vifs que donnent les caractéres & les intrigues d'Agripine, de Néron, de Narciſſe, & de Burrhus, quelle

différence il faut faire sur le Théâtre entre le simple amour, & les passions véritablement théâtrales, telles que celles qui agitent ces quatre personnages!

Ce n'est pas non plus à l'amour d'Inès qu'il faut attribuer le succès continu de cette Tragédie. C'est à l'agitation que cause dans le cœur d'Alphonse l'embarras de concilier les intérêts du Thrône, de la justice, & de la nation, avec l'amour paternel. C'est à la sensibilité qu'excitent en lui la rébellion de son fils, & la vûë des enfans de ce fils rébelle.

Si cette piéce a réussi, malgré les objections raisonnables que l'on y a faites, & le ridicule que le hazard a jetté sur la réprésentation, c'est la voix de la nature & du sentiment qui l'ont emporté; & non l'amour, qui à le bien considérer, choque les loix, la bienséance, & la raison dans Don Pedre,

Pedre, & même dans Inès.

On dira peut-être pour justifier cette Piéce, & toutes celles où l'amour est du même genre, que ce sentiment doit être excessif pour faire impression sur le Théâtre? Mais si l'on en croit les Anglois, ce n'est qu'une raison de plus pour prouver que cette passion n'est pas Théâtrale, puisqu'il faut presque le dénaturer, en la tirant de son caractére simple & naïf, pour qu'elle y fasse quelque effet.

On croit, par exemple, que Phédre est le triomphe & le siége de l'amour dans les Piéces tragiques; & les Anglois prétendent que c'est une erreur, ou un préjugé de notre nation. Car l'amour simple & honnête d'Hypolite & d'Aricie n'est pas ce qui touche, malgré la vivacité de leurs sentimens & les beautés de la déclaration d'Hypolite, & des réponses

fines & délicates d'Aricie. C'est la passion effrénée de Phédre, ce sont ses fureurs, sa jalousie, les suites & la punition de son crime, & le malheur du vertueux Hypolite, qui en excitant tour à tour la terreur & la pitié, causent les grandes secousses que l'on demande dans le Poëme Dramatique pour intéresser : parce que l'on s'attend à les y voir ; & que la convention de tous les hommes a fait de ces grands mouvemens l'essence de ce Poëme.

Si Phédre n'étoit que tendre, ou passionée, sa passion ne feroit pas plus d'effet que celle d'Aricie de Junie dans Britannicus, ou de l'Infante dans le Cid. Mais son amour est criminel & forcé par la fatalité de sa destinée : ce crime qui combat & surmonte tous les principes & toutes les loix de la vertu & de la société, cause les plus grands désordres dans son

cœur, & met les autres personnages dans l'état le plus violent.

C'est donc le crime de Phédre, c'est le caractère singulier de ce crime, ce sont les effets singuliers qu'il produit, & non l'amour qui ont fait le succès de cette Piéce. D'où les Anglois concluent, que l'amour ne devient propre au Poëme Dramatique, que quand il est lié aux grandes passions, qui en font l'essence, ou qu'il les met en jeu.

En effet, on prend peu de part aux traverses & aux succès d'une intrigue amoureuse entre de grands Princes, si l'on n'y voit que cela: soit que l'on trouve cet objet peu digne d'eux, soit qu'on s'intéresse peu soi-même à une tendresse qu'on ne ressent pas.

Pour que leur amour fasse impression, il faut qu'il se passe en action, & mette le spectateur en mouvement, ou en inquiétude, par le

désespoir, la fureur ou le danger des Acteurs. Il n'en est pas de même des autres sentimens propres aux Poëmes Dramatiques. L'exposition simple du mouvement de la nature, de l'amour paternel, ou conjugal, & de celui de la patrie; la peinture vive & vraie des grandes actions, & des grands crimes, le malheur ou le danger d'un Prince, ou d'un Héros persecuté; la générosité de deux amis, ou de deux freres prêts à se sacrifier l'un pour l'autre; les intrigues bien dévelopées d'un usurpateur, ou d'un conjuré; les altercations nobles & animées de deux héros ennemis & poussés par de grands motifs: tout cela nous conduit à l'intérêt, par l'admiration, la surprise, la crainte, ou l'horreur, quand tous ces objets sont présentés avec cette vérité qui constitue le vrai beau.

Les simples conversations poli-

tiques, ou élevées, telles que celles de Sertorius & de Pompée, d'Auguste & de Cinna, de Rodogune & de Cléopatre, d'Achille & d'Agamemnon, de Mithridate avec ses enfans, de Phocas & de Leontine, de Rhadamiste & Pharasmane, de César au Senat, & à Brutus, attachent & remuent le Spectateur le plus désintéressé, par l'élévation seule des sentimens, ou par l'importance des intérêts, sans mêlange d'action, ou de passion : tandis qu'il est presque réfroidi, ou du moins peu affecté, par le dialogue le plus tendre de deux Amans héroïques. C'est que l'amour, qui est peut-être la plus vive des passions pour ceux qui la ressentent, est presque toujours la plus froide pour ceux qui n'en sont que les témoins.

Ce n'est pas que ce sentiment ne soit aussi général dans le cœur

de tous les hommes que ceux de la nature, & de l'ambition : mais il est moins pur, moins noble, souvent moins honoré dans la société, & moins avoüé dans ceux qui la composent.

S'il est envisagé de sens-froid, on ne le voit que comme une foiblesse, & un besoin de la nature, ou un égarement du cœur, & un désordre dans la vie civile. On auroit honte de donner son attention, ou son admiration, à ce sentiment si pueril & si commun, si l'on ne prenoit soin de le revêtir de tout ce qui peut le décorer.

C'est pour cela qu'il faut tant d'art pour l'anoblir, & le dépouiller des idées qui nous feroient rougir de notre sensibilité, si le Poëte ne cherchoit à la justifier à nos propres yeux par les grands sentimens, & par les passions vraiment Théâtrales, dont

il a l'habileté ou l'envie de le décorer.

S'il manque cette illuſion, la Piéce tombe ; parce qu'elle n'eſt ſoutenuë que ſur le fondement ruineux de l'amour. S'il réuſſit, c'eſt aux paſſions Théâtrales q'uil a ſçû faire entrer dans ſa Piéce qu'il faut en attribuer le ſuccès : parce que les unes développent les impreſſions gravées par la nature dans tous les cœurs, & que les autres étonnent ou élevent l'eſprit, ſans que l'on puiſſe trouver dans aucune d'elles dequoi diminuer l'impreſſion, par la foibleſſe ou le ridicule de leur objet.

Ces différentes réflexions répondent peut-être ſuffiſamment à l'objection de ceux qui diſent qu'il faut abſolument de l'amour pour plaire on pour toucher dans un ſpectacle rempli d'hommes & de femmes aimables.

C'est faire injure à la Nation Françoise que de ne la coire susceptible de sensibilité que pour cette passion, quand on connoît son goût pour les choses nobles & élevées.

Et quand il seroit vrai que les femmes galantes qui donnent le ton pour tout ce qui est du ressort de l'amusement, voulussent absolument de l'amour pour être amusées ou intéressées, ce ne seroit pas en représentation & en tierce personne.

Les Anglois prétendent même que quelques Auteurs de leur nation ont fait injustice à la nôtre, quand ils ont avancé que c'étoit pour se prêter à son goût que l'on avoit fait joüer un si grand Rôle à l'Amour sur notre Théâtre. Racine, disent-ils, a moins suivi sur cela que séduit le goût de ses compatriotes; & le succès de ces Piéces a fait illusion

aux Auteurs François mêmes, en leur persuadant que l'amour étoit la seule & vraie route qui nous conduisît à l'attendrissement & à l'intérêt. Ils en appellent contre nous-mêmes à l'effet qu'ont presque toujours produit les reconnoissances sur notre Théâtre depuis Corneille & Racine; & aux succès d'Atrée, de Rhadamiste, d'Electre, & d'Andronic bien moins dûs à l'amour, qu'aux sentimens de la nature, de la terreur, & de la pitié.

C'est donc par ces différentes raisons, & sur le fondement de ces exemples, que les Anglois prétendent, qu'à l'exception de certains cas extraordinaires, comme dans Phédre où l'amour est d'un genre unique, il affoiblit l'intérêt dans la Tragédie; & ne peut guere produire qu'un intérêt de curiosité dans la Comédie. Parce que s'il fait l'objet principal des

Piéces Dramatiques, le fond est trop stérile ou trop foible pour faire une grande impression; s'il n'y est qu'accessoire, il nuit au véritable intérêt que produisent les passions vraiment Théâtrales, à moins qu'il ne soit manié de façon à augmenter leur effet ou à s'approprier, pour ainsi dire, celui qu'elles pourroient faire naître naturellement sans son secours.

Cette conclusion paroîtra sans doute bien tranchante, & peut-être est-elle outrée de la part des Partisans de l'ancien Théâtre Anglois. Mais si l'amour, quand il est seul, ne touche que foiblement; si l'intérêt des Piéces où il se trouve est moins fondé sur les sentimens propres de cette passion que sur les effets qu'elle produit: s'il naît souvent de causes qui lui sont absolument étrangéres; si enfin il réfroidit l'intérêt & l'action,

comme cela arrive dans plusieurs Piéces ; & s'il s'en trouve d'autres dans les anciens, & dans les modernes qui fassent la plus grande impression, sans que l'amour y entre pour rien : ne pourroit-on pas dire que cette passion n'est ni essentielle, ni absolument nécessaire dans le Poëme Tragique ?

Je n'ai garde cependant de décider cette grande question. Il falloit au moins la traiter, ainsi que celle des régles (tant contestées, & si peu observées par les Anglois) puisque leur sentiment est si différent du nôtre sur ces deux articles. Mais après avoir rempli sur cela mes engagemens avec les deux nations, en exposant l'état de la contestation, je me contenterai sur cet article, comme sur tous les autres, de souhaiter pour l'accroissement de nos connoissances & de nos plaisirs,

que l'amour intéresse toujours dans des Piéces lorsqu'il s'y rencontrera, & que l'on en puisse faire d'intéressantes sans son secours.

N'est-on pas en droit d'esperer l'un & l'autre, après les succès brillans d'Athalie, de Zaïre, & de Mérope, du Philosophe marié, du Glorieux, & de Melanide, & les beautés réelles de la mort de César?

Il ne me reste plus qu'à rendre compte des précautions que j'ai prises pour ne pas me rendre coupable d'imprudence, d'infidélité, ou de négligence aux yeux des deux Nations, l'Angloise, & la Françoise.

Il est certain que je mériterois ces reproches de la part des Anglois, en donnant une traduction litérale & complete des cinq Piéces de Shakespeare qui composeront ces deux premiers volumes. J'avouë même qu'il m'a paru im-

poſſible de les traduire littéralement. La différence du génie de la langue Angloiſe, & de la langue Françoiſe, étoit un obſtacle moins difficile à ſurmonter, que la différence du goût des deux Nation. Ce qui ne paroît que noble, ſimple, naturel aux Anglois, ſera aux yeux des François dur, plat, indécent. En me permettant plus de licence, je m'expoſe à des reproches d'un autre genre.

Si je veux ſauver certains traits trop révoltans pour nous, les Anglois diront que j'aurai forcé, détourné, ou rendu foiblement le ſens de l'Auteur. Si je les rens fidélement, l'Auteur y perdra parmi nous; & les deux Nations me rendront également reſponſable de ce qui ne flattera pas le goût de l'une, & l'amour-propre de l'autre.

D'ailleurs, les réfléxions que j'ai faites ſur les Scenes que Sha-

kespeare s'est crû obligé de jetter de tems en tems dans ses Tragédies (pour égayer ou pour fraper les yeux de la populace, par du spectacle, & par des singularités souvent peu analogues au sujet) me rendroient justement condamnable aux yeux des Anglois, si j'allois m'appesantir scrupuleusement sur ces mêmes Scênes, qui ne peuvent avoir rien d'intéressant pour nous.

La complaisance seule m'a engagé à en traduire quelques-unes, qu'on a voulu absolument connoître. Mais je sens, & j'avoue sans peine combien je me trouve au dessous de l'Original!

J'ai donc cru que l'unique moien de me mettre à l'abri des reproches des deux Nations, & de donner à Shakespeare tout ce qu'il est possible qu'il puisse attendre d'un Traducteur François (du moins quant à la forme) étoit de

crayonner par Analyſe tout ce qui ne tend pas directement à l'action & à l'intérêt dans ſes Tragédies; de m'arrêter ſur toutes les Scènes, & ſur toutes les ſituations ſuſceptibles d'une traduction tolérable pour ceux qui ne ſont pas à portée de connoître par eux-mêmes les vrayes beautés de l'original.

Cette méthode m'a paru la plus aiſée, & la plus raiſonnable. Plus aiſée, en ce qu'elle me ſauve un travail infini & au deſſus de mes forces; plus raiſonnable, en ce qu'elle me permet de reſſerrer Shakeſpeare ſans pourtant lui rien faire perdre de toutes les beautés de détail, & des ſingularités dignes de nous être tranſmiſes, qui peuvent ſe rencontrer dans les Scènes que je ne donne que par extrait.

Par ce moyen, la *marche* des Pieces ne ſera pas moins marquée

Scene par Scene ; les longueurs, & les autres défauts de stile de son siécle, seront moins sensibles; l'intérêt en sera plus vif ; & le raprochement des morceaux brillans de cet Auteur, les fera lire avec plus de plaisir par les François.

Si Shakespeare perd considérablement dans ma traduction sur les morceaux sublimes ausquels je ne pourrai atteindre, n'est-il pas juste que je cherche à l'indemniser autant qu'il m'est possible, en lui épargnant la critique de mes compatriotes sur les endroits qu'il pourroient regarder comme foibles, ridicules ou déplacés ?

C'est aux personnes versées dans la connoissance des deux langues à décider si je me suis trompé daus le choix de mon plan. Elles seules connoissent les difficultez du langage de Shakespeare, souvent inintelligible aux

Anglois mêmes dans plusieurs passages de ses Piéces. Elles seules sont capables de sentir le ridicule qu'une traduction purement littérale pouroit jetter sur les ouvrages de cet Auteur.

Au reste, le Public lui-même sera en état d'en juger à peu près, par la lecture de Richard III. que j'avois d'abord essayé de traduire littéralement, & qu'on m'a engagé à laisser dans l'état où il est, pour servir de Piéce de comparaison vis-à-vis des autres Piéces.

Mais je déclare encore un coup, que malgré mes efforts pour rendre en François le sublime, le naïf, l'entousiasme, & le naturel qui contrastent alternativement l'un avec l'autre dans l'Original, je suis toujours demeuré infiniment au-dessous de lui.

Je finis, en rendant raison du style dont je me suis servi dans la

traduction de ces cinq premiéres Piéces.

On sera sans doute surpris du grand nombre de vers qui se trouvent répandus dans ma prose. Je sçai que cette affectation est regardée comme un défaut dans le style par les maîtres de l'éloquence ; & j'avoue que cet ornement est aussi frivole que déplacé, dans une harangue, dans une histoire, dans un plaidoyer, ou dans tout autre genre de littérature sérieuse. Mais dans la traduction d'un Poëte, & sur-tout d'un Poëte-Tragique, je crois que les vers peuvent être mêlés à la prose, & que la même raison qui les bannit du style serieux, dont ils paroissent blesser la majesté, doit les rendre aussi nécessaires qu'agréables dans les ouvrages de pur amusement ; & surtout dans un ouvrage tel que celui-ci, où il s'agit de rendre en

[illegible]

François [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

S[illegible]
[illegible]
[illegible]
origina[illegible]
pinceau [illegible]
pourquoi [illegible]
commandement [illegible]
[illegible]
Amour [illegible]
s'il [illegible]
fuye :

Leur [illegible] avantage
d'une Poésie [illegible]
[illegible] maîtresse [illegible]
demeure [illegible]
s'être naturellement [illegible]

C'est [illegible]
de rang [illegible]

Motte se mocquoit de cette fausse délicatesse qui proscrivoit les vers en pareil cas ; & M. l'Abbé Desfontaines (malgré ses anciens démêlés avec cet Auteur) a démontré solidement, dans un discours sur la Traduction des Poëtes, * que M. de la Motte avoit raison. J'ai du regret de n'avoir pas connu plutôt cet ouvrage : ma traduction ne pouvoit qu'y gagner beaucoup.

Quand Shakespeare rime (ce qui lui arrive assez rarement dans les Piéces que je donne aujourd'hui) je tâche de rimer avec lui. Mais quand il n'écrit, qu'en ce que les Anglois appellent *Vers blancs*, je crois ne pouvoir mieux en rendre la force, & l'harmonie, que par une prose mesurée, & parsemeé de Vers.

Il est vrai que j'ai rimé quel-

* Il est à la tête de sa Traduction des Oeuvres de Virgile.

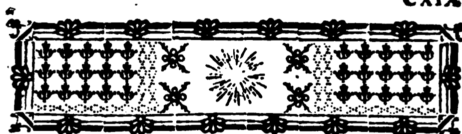
sur le Théatre Anglois. Quelques Scenes qui ne se sont pas chez lui, telles que celle du dernier Acte du More de Venise, de Marguerite d'Anjou avec son époux dans le premier Acte de Henry VI. du Fantôme dans Hamlet, & plusieurs autres dans Macbeth. Mais, je donne plutôt ces belles Scenes comme de nobles imitations, que comme des traductions exactes. Je lui donne celle d'Othello, & celle de Malcolme avec Macduff dans Macbeth, où j'ai pris de grandes libertés, que j'ai cru necessaires pour mettre les beautés de mon original dans tout leur jour : ce qui m'auroit été impossible si je m'étois assujetti à la lettre du texte. Ceux qui sçavent la langue Angloise ne me démentiront pas.

En attendant, je dirai pourtant avec M. de Voltaire, *qu'il est bien aisé de rapporter en prose les surprises d'un Poëte, mais très-difficile*

de traduire ses beaux Vers ; qu'on doit faire grace à la copie en faveur de l'original (qu'elle nous fait du moins connoitre foiblement ;) & qu'il faut toujours se souvenir, en voyant une traduction de ce genre, qu'on ne voit qu'une foible estampe d'un bon tableau.

Ces réflexions, dont je suis aujourd'hui plus à portée qu'un autre de sentir la solidité, m'ont engagé à ne point toucher au beau monologue d'Hamlet, déja si bien traduit en Vers par M. de Voltaire. Je l'ai rendu en prose toute simple, & c'est sans doute ce que je pouvois faire de moins mal.

J'attendrai le sentiment du Public, tant sur la forme, que sur le fond de ces deux premiers volumes du Théâtre Anglois ; & je profiterai des critiques pour me corriger.



VIE DE SHAKESPEARE.

MOnſieur Rowe, Auteur de la Tragédie de Tamerlan, & de pluſieurs autres Piéces eſtimées du Théâtre Anglois, obſerve, à propos de la vie de Shakeſpeare qu'il a écrite, que le Public eſt toujours curieux des moindres circonſtances de la vie des grands hommes. On s'imagine, dit-il, que ces petites découvertes ſerviront de lumiéres pour dévoiler les cauſes & la ſource des actions qui les ont immortaliſés. Et en effet, quelque frivoles que puiſſent paroître ces recherches aux yeux de bien des gens, il faut convenir que du moins pour

ce qui touche ceux qui ont excellé dans la littérature, ou dans les autres Sciences, les détails de leur vie privée peuvent souvent conduire à une plus parfaite intelligence de leurs Ouvrages.

Par exemple, ajoute-t-il, si quelqu'un s'étoit donné la peine de rassembler toutes les particularités de la vie privée de Shakespeare, on y trouveroit peut-être de quoi faire un commentaire capable d'éclaircir tout ce que nous trouvons aujourd'hui d'obscur, & d'inexpliquable dans ses écrits. Nous avons admiré l'homme dans ses ouvrages: nous sommes charmés d'admirer les ouvrages dans l'homme; & ce que nous apprenons de son éducation, de ses emplois, de ses mœurs, de sa fortune, ne sert qu'à graver plus profondément dans notre esprit l'idée de son génie, & de son mérite.

Guillaume Shakespeare est né en 1564. au mois d'Avril. Son pere étoit, dit-on, un gros Marchand de laine, qui se voyant chargé de dix enfans, dont notre Auteur étoit l'aîné, ne lui donna d'autre éducation que celle qu'il crut suffisante pour mettre son fils en état de suivre le même commerce.

On ne sçait pas au juste combien le pere vécut. Mais on trouve, qu'en l'année 1599. M. Jean Shakespeare, pour faire honneur à son fils, tira du grand Hérault d'Armes d'Angleterre un extrait des Titres de Noblesse de sa famille, par lequel on voit, qu'il a été premier Magistrat, ou Baillif de Stratford dans le Comté de Warwick, où il jouissoit de quelques Fiefs qui avoient jadis été donnés à son Trisayeul par le Roi Henry VII. pour récompense de ses fidéles services.

Quoiqu'il en ſoit, il paroît que notre Shakeſpeare a été élevé pendant quelque tems dans l'école publique de Stratford, où l'on prétend qu'il apprit tout ce qu'il a jamais ſçu de Latin : Son pere ayant été obligé de le retirer trop tôt pour qu'il pût y avoir fait de grands progrès.

L'on ignore abſolument le tems qu'il peut avoir paſſé chez ſon pere, en l'aidant dans ſon commerce, ou en travaillant pour ſon compte particulier. On n'eſt pas mieux inſtruit de l'âge auquel il a quitté ſa Ville natale, ni du tems précis auquel il eſt venu à Londres pour s'attacher au Théâtre.

M. Rowe nous apprend que Shakeſpeare s'eſt marié fort jeune; que ce fait eſt conſtaté par un monument élévé dans l'Egliſe de Stratford à la mémoire d'une de ſes filles, & dont la datte prouve

que son pere avoit à peine 16 ans lorsqu'il se maria.

Si ce fut l'amour, ou l'intérêt, qui engagerent Shakespeare à se marier sitôt, c'est encore ce qu'on n'a pû découvrir. Il est pourtant probable que ce fut le dernier, attendu que sa femme avoit au moins huit ans plus que lui. Elle étoit fille d'un riche Paysan, nommé *Hataway*, qui faisoit valoir son propre bien dans le voisinage de Stratford.

On n'a pas plus de certitude sur la durée de son établissement dans cette Ville après son mariage. Mais s'il est vrai qu'il se soit associé avec une bande de jeunes libertins, pour dérober les bêtes fauves d'un Parc appartenant à *Sir Thomas Lucy*, & que ce soient les suites de cette avanture qui l'ayent obligé d'abandonner son établissement, on peut con-

jecturer qu'il étoit encore bien jeune.

Ce qui fortifie encore cette opinion, c'est qu'après avoir donné trente-six Piéces au Théâtre, il s'en est retiré peu âgé, pour aller jouir du reste de sa vie dans sa Ville de Stratford; & que l'intervalle de tems nécessaire pour composer tant d'ouvrages, démontre qu'il devoit en être sorti de bonne heure pour venir courir cette carriére à Londres.

C'est cette avanture de jeunesse, ou du moins la tradition vraye ou fausse qui en est restée, qui a fait dire à plus d'un Auteur, que Shakespeare après avoir dissipé son bien, avoit pris le métier de voleur; & qu'il n'avoit cru pouvoir éviter le châtiment qu'il méritoit, qu'en se faisant Comédien.

Mais indépendament du peu de vraisemblance de cette fable,

l'estime que nous concevons naturellement pour un homme de génie, tel que Shakespeare, ne doit-elle pas nous tenir en garde contre de pareilles anecdotes, qui n'ont ordinairement d'autre fondement que celui que la malice, ou l'envie de quelque rivaux de gloire leur ont donné? Aussi M. Rowe, sincere admirateur de Shakespeare (quoique Poëte Tragique comme lui) a-t'il cherché à le justifier de cette accusation odieuse; & c'est dans une Comédie de Shakespeare même,* qu'il a trouvé dequoi la combattre.

On y voit, en effet, que Shakespeare, plus de vingt ans après *l'espiéglerie* du vol des fauves de Sir Thomas Lucy, traduit ce colérique Gentilhomme sur le Théâtre,** où il lui fait jouer un rolle

* The merry Wives of Windsor.
** Sous le nom de Justice Shallow.

aussi ridicule qu'un Poëte irrité puisse l'inventer pour se vanger d'un homme qui l'a persécuté mal à propos.

On dit, qu'après s'être retiré du Théâtre, il a vécu encore quelques années à Stratford, estimé des Grands, chéri de ses amis, & jouissant de sa fortune.

On ne peut fixer sûrement l'époque de sa retraite. Ceux qui la posent avant l'an 1600. se trompent, parce qu'on voit encore le nom de Shakespeare parmi ceux des Comédiens qui jouerent le *Séjan*, Tragédie de Ben-Johnson, en 1603. Il n'est pas probable non plus qu'il en eût déja conçu l'idée alors, puisqu'il obtint cette même année du Roi Jacques Premier un privilége, par lequel ce Prince lui permit, ainsi qu'a Fletcher, & autres de la même troupe, de jouer des Comédies & des Tragédies, sur

leur Théâtre de Londres, & dans le reste du Royaume, jusqu'à ce qu'il plût à Sa Majesté d'en ordonner autrement. Cette Piéce est conservée dans les *Actes de Rymer.*

Mr Theolbald observe encore (dans sa préface de l'édition qu'il a donnée de Shakespeare en 1740) que cet Auteur n'avoit probablement pas encore quitté le Théâtre en 1610 : puisque dans sa Piéce, intitulée *la Tempête*, il fait mention des Isles Bermudes, qui n'ont été connuës par les Anglois, qu'en 1609, lorsque Sir John Summers en fit la découverte, dans son voyage de l'Amerique Septentrionale.

Shakespeare mourut, en 1616, dans sa cinquante-cinquiéme année, & fut enterré dans l'Eglise de Stratford, au nord de l'Autel, où on lui érigea un monument assez honorable pour le tems.

Il eſt repreſenté aſſis, ſous une arcade, avec un couſſin devant lui, tenant une plume de la main droite, & de l'autre un rouleau de papier. On a gravé ce diſtique ſur le couſſin.

Ingenio *Pylium*, genio *Socratem*, arte *Maronem*.
Terra tegit, populus mœret, olympus habet!

Et ſur une plaque de cuivre au-deſſous, on lit ſix vers Anglois, dont je vais rendre à peu près le ſens.

Jette les yeux ſur cette ſepulture;
Et connois ceux qu'elle tient enfermés!
Shakeſpeare, & la vive nature,
En même jour y furent inhumés.
Son nom, bien plus qu'une vaine ſculpture;
D'un riche éclat fait briller ce tombeau;
Et ſes écrits, à la race future,
D'un art divin tranſmetront le tableau.

On voit encore quatre vers ſur la tòmbe, qui eſt au-deſſous

du mausolée, & dont la simplicité peut être renduë par ceux-ci :

Cher Fossoyeur, respecte cette cendre,
Au nom des Cieux, ou puissent-ils m'entendre!
Béni soit qui l'épargnera ;
Maudit soit qui la troublera !

Shakespeare a laissé deux filles, qui ont été mariées, l'une à un Gentilhomme, & l'autre à un Médecin : mais leur postérité ne subsiste plus:

Voilà à peu près tout ce que M. Rowe a pû recueillir, de ce qui touche personnellement Shakespeare, & sa famille. Quant à l'ame, dit-il, & à la façon de penser de cet Auteur, c'est dans ses écrits qu'on peut en prendre la plus juste idée.

A l'égard des talens du Comédien, il ne paroît pas qu'ils ayent été aussi extraordinaires dans Shakespeare que ceux de l'Auteur. On trouve son nom

imprimé, ſuivant l'uſage de ce tems-là, à la tête de quelques Piéces anciennes, parmi ceux des autres Acteurs : mais ſans déſignation particuliere des rolles qu'il avoit coutume de jouer ; & quelques recherches qu'on ait pû faire ſur ce ſujet, on n'a pu rien découvrir, ſinon que le rolle où il brilloit le plus, étoit celui du Spectre, dans ſa Tragédie d'Hamlet.

Ce qu'on ſçait poſitivement, c'eſt que le reſpect que les Comédiens avoient pour lui étoit ſi grand, que tout ce qu'il leur préſentoit pour être joué étoit toujours reçu & applaudi à la premiere lecture, ſans qu'on exigeât jamais de lui la moindre correction. Et c'eſt ſans doute un des plus grands malheurs qui pût arriver à Shakeſpeare. *Peſſimum genus inimicorum, laudantes !* ...

Les Comédiens ſe vantoient

même, de ce que leur compagnon écrivoit avec tant de facilité, qu'il n'avoit jamais effacé une ligne de ses ouvrages. A quoi, Ben-Jhonson ayant un jour répondu, *qu'il seroit à souhaiter que* Shakespeare *en eût effacé mille :* on le regarda comme un Auteur secretement jaloux de la gloire de son rival.

Cet extrême empire de Shakespeare sur les Comédiens, a pourtant quelque chose de moins étonnant, quand on réfléchit sur les circonstances qui ont pû le lui faire acquerir

La Populace Angloise étoit alors passionnée pour le Théâtre. C'étoit pour la premiere fois qu'on voyoit a Londres des Piéces aussi frappantes, ou aussi amusantes. Ainsi l'on étoit plus disposé à admirer qu'à critiquer l'heureux génie dont la veine féconde produisoit tous les jours

de nouveaux plaiſirs ; & les Comédiens n'avoient garde de jamais rien trouver à redire aux ouvrages d'un Poëte qui les enrichiſſoit.

D'ailleurs Shakeſpeare joignant à ſes talens, un caractére extrêmement doux & aimable, n'avoit pas tardé à acquérir l'eſtime de tout ce qu'il y avoit de grand à la Cour. La Reine Elizabeth même lui avoit donné plus d'une marque de ſa protection : Elle voyoit jouer ſes Piéces avec plaiſir. Tout contribuoit donc à le rendre reſpectable, non ſeulement aux yeux de ſes confreres, mais encore à ceux de la nation même.

M. Rowe cite, à ce ſujet, un trait qui peut faire juger & de la fortune que Shakeſpeare a dû faire, & de la conſidération qu'on avoit pour lui.

Mylord Southampton, fameux

dans l'histoire à cause de son amitié pour l'infortuné Comte d'Essex, ayant apris qu'il manquoit quelqu'argent à Shakespeare pour subvenir aux frais d'une entreprise qu'il avoit faite, lui envoya sur le champ un sac de mille Guinées.* Un trait de libéralité si rare dans tous les tems (s'écrie M. Rowe) ne peut presque être comparé qu'à la profusion avec laquelle les Seigneurs Anglois d'aujourd'hui enrichissent les danseurs François, & les chanteurs Italiens. Il cite encore, comme un trait digne de remarque par rapport au caractere de Shakespeare, la maniere dont son amitié pour Ben-Johnson à commencée.

Ben-Johnson, étoit un Poëte ignoré. Il avoit présenté une Piéce aux Comédiens ; & il leur faisoit régulierement sa Cour depuis

* La Guinée vaut, à peu près, notre Louis.

g-tems, pour obtenir qu'ils la
réfentaffent. Fatiguée de fa
fence, la troupe alloit enfin
congédier avec un refus dédai-
ieux, lorfque Shakefpeare s'a-
fa de demander à voir la Piéce,
qui trainoit depuis long-tems dans
l'oubli. Il en fut fi fatisfait, qu'il
la fit jouer; & en fit fi bien l'é-
loge au Public, qu'elle fût applau-
die. Ben-Johnfon pénétré de re-
connoiffance, s'attacha pour tou-
jours à Shakefpeare.

On a fouvent fait des compa-
raifons du mérite particulier de
ces deux Auteurs. Le fentiment
de M. Rowe, eft, que Ben-
Johnfon, quoique fçavant, étoit
beaucoup moins riche des acqui-
fitions de l'étude, que Shakef-
peare des dons de la nature.

Il y avoit (dit-il) un jour, une
grande difpute fur cette queftion,
entre plufieurs admirateurs de
ces deux Poëtes. M. Hales, grand

partisan de Shakespeare, après avoir écouté tout ce qui s'étoit dit de part & d'autre, termina ainsi le différend : *si Shakespeare n'a pas connu les anciens, il a du moins la gloire de ne les avoir pas volés : je ne l'en estime que davantage. Mais, je vais plus loin ; & je défie aucun de vous de me citer un beau morceau de ces mêmes anciens, sans que je sois en état de vous montrer quelque chose d'aussi bon, & sur le même sujet dans Shakespeare.*

Quelque hardie que dût paroître cette gageure, il est certain qu'on a peine à trouver quelques traces des anciens dans Shakespeare, qui puissent le faire soupçonner de les avoir imités. Il n'est pas moins certain non plus, que si son génie toujours tendu vers le grand, avoit pu goûter les charmes de cette étude, quelques-unes de ces belles images

de l'antiquité se seroient naturellement insinuées dans ses écrits. D'où l'on peut inférer, qu'il ne les a jamais lûs. De là naît une autre question parmi les Anglois ; sçavoir, si l'ignorance des écrits de l'antiquité a été désavantageuse, ou non, à Shakespeare ?

Ceux qui aiment la régularité prétendent, qu'il auroit formé son goût par cette lecture ; qu'elle auroit fait plier son génie aux régles ; & que ses productions eussent été infiniment plus parfaites.

Les autres soutiennent, au contraire, que l'esclavage de la correction auroit rallenti l'ardeur de ce feu, de cette impétuosité, de ce délire enfin auquel on est redevable des traits pompeux, & des écarts brillans qu'on admire dans ses ouvrages, même en les critiquant. Ils lui sçavent enfin plus

de gré des pensées neuves & singuliéres que son imagination fertile a puisées dans son propre fond, que s'il leur avoit transmis, dans un langage équivalent, tout l'esprit d'Athénes, & de Rome.

M. Pope ne peut pourtant se persuader que Shakespeare ait été réellement dépourvû de toute littérature. Il prétend que cet Auteur a du moins beaucoup lû; & il le prouve, par ses Piéces de Théâtre même. On y voit (dit-il) évidemment, que la Philosophie naturelle, la Méchanique ancienne & moderne, l'Histoire, & la Mytologie, ne lui étoient pas étrangeres. On le trouve instruit des mœurs & des coûtumes de l'Antiquité.

Dans sa Tragédie de Coriolan, & dans celle de Jules-César, on apperçoit non seulement l'esprit, mais encore les usages particuliers

des Romains, exactement dessinés. On remarque même une distinction délicate & judicieuse, entre les mœurs Romaines du tems de Coriolan, & celles du tems de César. Il n'a pas rendu moins sensiblement celles des Egyptiens, des Vénitiens, des François, des Danois &c. Quand il parle de quelque genre de Science, c'est toujours avec connoissance de cause, & en termes convenables si ce n'est avec profondeur. Ses descriptions sont exactes, ses Métaphores justes quoique brillantes, & tirées de la nature ainsi que des qualités inhérentes à son sujet. Dans la morale, & dans la politique, ses raisonnemens sont aussi clairs que conséquens; & l'on admire autant la justesse de ses distinctions, que l'étendue de son intelligence.

On apperçoit même, dans

une de ses Comédies, qu'il a connu Plaute ; dans une de ses Tragédies, qu'il a lû Darès Phrigius ; & qu'il les a suivi tous deux. Et qu'importe (dit M. Pope, après toutes ses remarques) en quel langage on s'instruise, ; on n'est point sans littérature, quand on a beaucoup lû avec choix & discernement.

Il pense enfin, que le préjugé qui a toujours fait regarder Shakespeare comme un homme sans littérature, est absolument outré ; & après en avoir cherché l'origine, il croit l'avoir trouvée dans le zéle indiscret des partisans de Shakespeare, & de Ben-Johnson.

L'esprit de parti, dit-il, est toujours extrême ; il ne connoît point de milieu. Ben-Johnson passoit pour sçavant parmi ses admirateurs : donc Shakespeare étoit un ignorant. Shakespeare, d'un au-

tre côté, avoit plus d'esprit, & d'imagination: donc Ben-Johnson manquoit & de l'un, & de l'autre. L'un, disoit on, n'empruntoit rien d'autrui: l'autre étoit regardé comme en empruntant tout. Enfin, Ben-Johnson polissoit ses ouvrages: on lui reprochoit d'être un an entier sur une Piece. Shakespeare concevoit, & écrivoit à la fois; & l'on faisoit sonner bien haut, qu'il ne raturoit jamais! En un mot, l'esprit de cabale ne fut jamais poussé si loin. Tout ce que l'un des deux partis objectoit à l'autre étoit adopté, & tourné en louange: en sorte que chacun chantoit victoire en même tems.

Ce qui peut encore avoir fortifié le préjugé contre l'érudition de Shakespeare, c'est sant doute l'état déplorable dans lequel ses écrits sont parvenus jusqu'à nous. M. Pope nous apprend, que jamais cet Auteur n'a fait imprimer

ſes ouvrages. Que la premiere édition complette qui en ait été faite (en 1623.) a été donnée par deux Comédiens, ſept ans après la mort de Shakeſpeare : Edition plus mauvaiſe encore que celles qui avoient été faites furtivement de quelques Piéces du même Auteur, de ſon vivant, & à ſon inſçû.

La raiſon de cela, c'eſt que les ſeuls manuſcrits du Soufleur de la Comédie, & les Rôles des Acteurs, ont ſervi à cette édition ; c'eſt, que les Comédiens d'alors étoient maîtres d'accourcir, ou d'allonger le Poëme au gré de leur caprice ; d'ajouter aux Scènes qui faiſoient rire le peuple ; & de retrancher ce qui leur paroiſſoit trop long dans les Scènes ſérieuſes. Joignez à ceci les fautes, les abſurdités, * les contreſens, & le

* L'ignorance éclate tellement dans ces premieres Editions, que chaque page en fournit des exemples. Il eſt aſſez ordinaire d'y voir *Actus tertia ; Exit omnes ; Enter threé Witches Salus &c.*

Phœbus qui ſe trouvoient dans de pareilles copies ; & qu'on juge du mérite des ouvrages de Shakeſpeare ſur l'édition de 1723 !

Celles de quelques unes de ſes Piéces, qui avoient été faites précédemment par des Imprimeurs auſſi avides qu'ignorans, ne mériteroient aucune conſidération ſi l'on n'y trouvoit pas quantité de beaux traits, qui ont été ſuprimés dans *l'In-folio* de 1623, & qui prouvent combien cet Auteur a été mutilé.

Cependant ce ſont ces éditions, & ſur-tout celle de 1623, qui ont ſervi de baze & de guide à toutes celles qui ont été faites depuis, juſqu'a ce que Mrs Rowe, & Pope, ſe ſoient déterminés à tenter d'en donner de plus correctes.

Mais le dernier avoue, que ſon zéle, & ſes ſoins, ont ſouvent été infructueux, à cauſe du long intervalle de tems qui s'étoit écoulé

puis la mort de Shakespeare, & la rareté des matériaux nécessres tant pour rétablir la gloire cet Auteur dans tout son lustre, e pour la vanger des injures qui ont été faites. Si l'on faisoit joute-t'il) l'énumération des ıtes grossieres que ces ancienss éditions renferment, j'ose dire ıe si les ouvrages d'Aristote, & Ciceron, avoient eu le même sort, nous les regarderions ut-être comme plus vuides de ıs, & plus ridicules encore que ux de Shakespeare.



LE THEA

LE

THEATRE ANGLOIS.

TOME PREMIER.

OTHELLO

OU LE

MORE DE VENISE,

TRAGEDIE

DE SHAKESPEARE.

p. 5.13



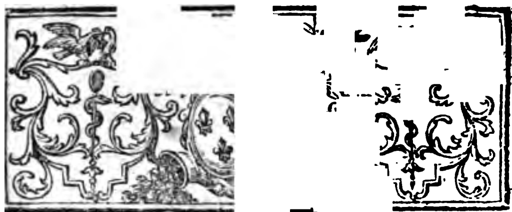
PERSONNAGES.

LE DUC DE VENISE.
BRABANTIO, noble Venitien.
GRATIANO, Frere de Brabantio.
LUDOVICO, Cousin de Brabantio, & de Gratiano.
OTHELLO, MORE, Général au service des Venitiens dans l'Isle de Chypre.
CASSIO, Lieutenant d'OTHELLO.
JAGO, porte-Etendart d'OTHELLO.
RODERIGO, amoureux de Desdemona.
MONTANO, Prédécesseur du More, au Gouvernement de l'Isle de Chypre.
UN DOMESTIQUE DU MORE.
UN HERAULT.
DESDEMONA, Fille de Brabantio, & Femme d'OTHELLO.
EMILIE, Femme de Jago.
BIANCA, COURTISANE, Maîtresse de Cassio.

OFFICIERS, GENTILS-HOMMES, MUSICIENS, MATELOTS, &c.

La Scène est au premier Acte, à Venise; le reste de la Piéce se passe dans l'Isle de Chypre.

Le sujet de cette Tragédie est tiré de la septiéme Nouvelle de la troisiéme Decade, de M. Jean-Baptiste Giraldy Cynthien, dont nous avons une traduction Françoise, par Gabriel Chappuis, imprimée en 1584.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une Rue de Veniſe.

RODERIGO, JAGO.

RODERIGO.



NE m'en parlez plus, Jago. Je trouve fort mauvais, que diſpoſant de ma bourſe à votre volonté, vous puiſſiez me laiſſer ignorer ce qui ſe paſſe.

JAGO.

Vous ne voulez donc pas m'enten-

dre ? .... Si j'en ai eu la moindre noiſſance ! ....

RODERIGO.

Ne m'avez-vous pas dit, que haïſſiez Othello ?

JAGO.

Déteſtez-moi, vous-dis-je, ſi je ments. Sçachez, que trois des pr paux de la République ſe ſont en intéreſſés pour obtenir de lui q fuſſe ſon Lieutenant ; & certes pouvoit mieux choiſir. Mais, jours jaloux de ſon pouvoir, & fe ment attaché à ſes propres idée trouva le moyen d'éluder leur de de, en les payant d'excuſes aſſa nées de grands termes militaires o Meſſieurs n'entendoient rien. Bre s'en défit en leur repréſentant qu choix étoit déja fait. Et qui m'a il préferé, grands Dieux ? Un ca teur, un homme à ſyſtême, un A *Caſſio*, enfin ! ..... Moi ; j'éto vant lui, « un pauvre nigaud Fl » tin, trop eſclave d'une épouſe » ble, ſçachant la guerre par thé » mais auſſi incapable qu'un é » de la mettre en pratique : Je n'

» en un mot, pas plus expérimenté
» qu'un Sénateur Venitien, dont l'a-
» vis n'eſt fondé dans un Conſeil de
» guerre que ſur l'autorité des Au-
» teurs, qu'il a lûs .... Que vous dirai-
je ? Caſſio l'emporta ! Et moi, dont la valeur & l'expérience, s'étoient ſignalées ſous les yeux d'Othello, à Rhodes, en Chypre, chez les Chrétiens, & chez les Payens, j'ai vû Caſſio cet indigne compétiteur devenir le Lieutenant d'Othello ; & il ne m'eſt reſté d'autre titre, que celui de premier domeſtique de ſa noire-Seigneurie !

RODERIGO.

J'euſſe mieux aimé celui de ſon boureau.

JAGO.

J'en conviens : mais quel remede ? C'eſt le cours du ſervice ! Les grandes protections, ou la prédilection du Chef, font ſouvent accorder à un troiſiéme ce que le ſecond devoit hériter du premier .... Jugez après cela, Seigneur, s'il eſt poſſible que je puiſſe aimer encore Othello !

RODERIGO.

Dans ta place, je l'abandonnerois...

JAGO.

Ne vous y trompez pas ; *Seigneur* : je ne le ſers que par néceſſité. Nous ne pouvons tous être maîtres ; mais auſſi tous les maîtres ne peuvent ſe flatter d'être ſervis fidélement : les Grands ont deux ſortes de ſerviteurs. Les uns baſſement attachés à leur devoir, vieilliſſent en rempliſſant ſervilement les fonctions auſquelles ils ſont bornés .... Mais, quelle eſt la récompenſe de ces ames lâches ? Celle d'un vieux animal hors d'état de ſervir. Les autres, plus fins, n'ont que les dehors d'un attachement ſans bornes pour leurs maîtres : le zéle éclate dans leurs yeux ; l'envie de parvenir eſt dans leur cœur ; & comme l'apparence réuſſit toujours auprès des Grands, la fortune eſt d'ordinaire pour le domeſtique qui flatte ſon maître. Je ſuis de ces derniers, mon cher Roderigo : en ſervant le More, c'eſt moi-même que je ſers. Dieu ſeul connoît les cœurs : mais mon extérieur n'eſt jamais composé que pour la fin à laquelle je tends. Tâchez donc de me mieux connoître.

RODERIGO.

Dieux ! que ton More eſt heureux, s'il peut parvenir à enlever Deſdemona, comme tu me le dis.

JAGO.

Je ne vois qu'un moyen pour l'en empêcher. Avertiſſez le Pere de Deſdemona : Qu'il s'éveille ; & qu'il frémiſſe d'un pareil complot. Répandez-en par tout le bruit ; que ſes parens en ſoient inſtruits & allarmés, c'eſt l'unique ſecret de faire manquer l'enlevement projetté par le More.

RODERIGO.

Voici la maiſon du Pere. Je vais crier....

JAGO.

Fort bien. Mais compoſez votre voix de maniere que les ſons en ſoient plaintifs & entrecoupés, comme ſi le feu étoit aux quatre coins de la ville.

RODERIGO.

O Ciel ! hola, hola, Seigneur Brabantio ?....

JAGO.

Eveillez-vous, Seigneur Brabantio ? au voleur, au voleur !....

SCENE II.

RODERIGO. JAGO. BRABANTIO, *à la fenêtre.*

BRABANTIO.

DE quoi s'agit-il, mes amis? A quoi tendent ces cris ?

RODERIGO.

Ah, Seigneur ! .... ne manque-t'il personne chez vous ?

JAGO.

Vos portes sont-elles bien fermées ?

BRABANTIO.

A quel propos me faites-vous ces questions ?

JAGO.

Seigneur, vous êtes volé, vous êtes deshonoré ; & vîte debout, si vous voulez sauver la moitié de vous-même ! le loup est dans la bergerie. Et vîte habillez-vous ; faites sonner le tocsin ; éveillez le peuple, ou tout est perdu !

BRABANTIO.

Qu'entens-je ?.... je crois que vous extravaguez tous deux.

RODERIGO.

Seigneur, ne reconnoissez-vous point ma voix ?

BRABANTIO.

Non: qui es-tu ?

RODERIGO.

Je m'appelle Roderigo.

BRABANTIO.

Le réveil qu'il me donne est digne de lui ! Ne vous avois-je pas prié de ne jamais regarder ma porte, lorsque je vous déclarai positivement que ma fille n'étoit point pour vous? C'est sans doute par un sentiment de vangeance, qu'après un long souper vous venez exhaler vos fumées bacchiques à ma porte ? Mais soyez sûr que je suis assez puissant pour vous faire repentir d'une pareille extravagance.

RODERIGO.

Seigneur, vous avez tort de vous emporter. Je ne fais que mon devoir, en vous avertissant....

JAGO.

Oh, laissez-le se fâcher, Seigneur

Roderigo .... Quoi, tandis que nous lui rendons ſervice, il nous traite comme des miſérables? A la bonne heure! Et que nous importe, que ſa fille ſoit la proie d'un Négre, & d'un Barbare? tant pis pour lui, puiſque cela lui plaît.....

BRABANTIO.

Que dit ce malheureux?

JAGO.

Je dis, Seigneur, que vous êtes trahi, & que le More eſt actuellement poſſeſſeur des charmes de votre fille.

BRABANTIO.

Je vous connois, Roderigo! vous me répondrez de ceci......

RODERIGO.

Seigneur, je ne répondrai *de rien*. Mais je vous prie, de ne pas trouver mauvais que je vous apprenne, que Deſdemona, votre fille, eſt ſortie de chez vous cette nuit, ſous la conduite d'un miſérable gondolier, pour aller trouver Othello ſon indigne amant.

Si cette démarche s'eſt faite de votre aveu, nous avons tort d'avoir troublé votre repos. Mais ſi vous l'ignoriez, vous récompenſez mal l'avis que nous vous donnons. Ce n'eſt pas à un hom-

me de votre rang que je m'adresserois, pour jouer une piéce de cette espéce. Votre fille, en un mot, sacrifie son devoir, sa beauté, & sa fortune, à un More odieux; à un vagabond, plus méprisable encore par sa naissance que par sa figure. Vous pouvez vous en convaincre par vos yeux; & si vous la trouvez dans son appartement, ou dans l'hôtel, je me soumets, comme calomniateur, à toute la rigueur des loix.

BRABANTIO.

Hola, quelqu'un?.... vîte, qu'on m'apporte de la lumiere; qu'on éveille tous mes gens!.....

Cette fatale nouvelle me rappelle le rêve que je viens de faire, & la crainte de le voir confirmé me fait trembler!..... Hola, ho, de la lumiere!....(*Il sort.*)

JAGO, *à Roderigo.*

Adieu, Seigneur. Je suis forcé de vous quitter. Le personnage d'accusateur vis-à-vis le More, ne me convient pas. Je connois le Sénat: Le crime d'Othello mérite punition, mais l'Etat a besoin de lui, pour la guerre

de Chypre, ou l'on croit que lui ſeul peut ſervir utilement la République. Le More en ſera quitte pour une réprimande, & je ſerois perdu. Permettez donc, que j'aille le retrouver; & que malgré la haine mortelle que je lui porte, il ſoit toujours perſuadé de mon attachement. Si vous voulez le voir, il loge à l'hôtel du *Sagittaire*, où je vais le rejoindre. Adieu.

SCENE III.

RODERIGO, BRABANTIO, *Pluſieurs Domeſtiques avec des flambeaux.*

BRABANTIO.

MOn malheur n'eſt que trop véritable! Elle eſt partie; & je n'entrevois pour moi qu'un avenir affreux après un pareil affront! .... Ah, mon cher Roderigo! où l'avez vous vûe? Où eſt-elle, cette malheureuſe fille? Avec le More, m'avez-vous dit? Grands Dieux, pourquoi ſuis-je

Pere !.... Mais, comment avez-vous ſçû que c'étoit elle ? Hélas, comme elle m'a trompé !... Que vous a-t'elle dit, l'infâme ? Qu'on apporte encore des flambeaux..... Qu'on éveille toute ma famille.... Mais, cher ami, croyez-vous qu'ils ſoient mariés ?

RODERIGO.

En vérité, je le crois.

BRABANTIO.

O Ciel !.... Mais comment eſt-elle ſortie de chez moi ?... Oh trahiſon de mon ſang ! Peres infortunés, après un pareil trait, ayez encor quelque confiance en la vertu de vos filles ! Ah, il eſt ſans doute un art magique pour ſéduire & corrompre ainſi de jeunes perſonnes ?.... Qu'on appelle mon frere.... Hélas, voudriez-vous maintenant l'avoir euë pour femme ?... Sçavez-vous, enfin, où je pourrai la ſurprendre, & l'arrêter avec le More ?

RODERIGO.

Je crois que nous pourons les découvrir, ſi vous voulez prendre main-forte, & me ſuivre.

BRABANTIO.

Allons, ami, marchons ! Je crie-

rai, je la reclamerai de porte en porte.... j'ai du pouvoir dans la ville.... qu'on s'arme au plûtôt, & qu'on fasse lever les principaux Officiers de la Police..... Marchons, Roderigo, & comptez sur ma reconnoissance !

SCENE IV.

Le Théâtre change, & représente une autre Rue, où l'on voit l'Hôtel du Sagittaire.

OTHELLO & JAGO, *paroissent, avec des Domestiques portant des flambeaux.*

JAGO.

Quoique plus d'un ennemi soit tombé sous mes coups, pendant la guerre, je sens pourtant de la répugnance à me prêter à l'homicide. Je manque de force en pareil cas, quoique mon intérêt l'exige.... J'avois pensé, que vous vous seriez contenté

de l'étriller ici de bonne grace.

OTHELLO.

J'aime mieux faire ce que j'ai prémédité.

JAGO.

Cependant, il a parlé de vous avec tant d'acharnement, & d'indécence, que j'ai eu peine à me contenir.... Mais, avouez-le-moi, êtes-vous effectivement marié? car le pere de Desdemona est puissant, & sa voix n'a pas moins de crédit dans le Sénat que celle du Duc. De deux choses, l'une : il fera casser le mariage, ou il fera parler les loix si haut, qu'il vous accablera!

OTHELLO.

Laissons-lui jetter son feu : les services que j'ai rendus à la République étoufferont ses plaintes. Apprens même que je travaille actuellement à prouver un fait (que je n'aurois jamais crû nécessaire pour établir ce qu'on doit de considération à un grand homme) c'est-à-dire, que je descends d'une famille illustre & même Royale. J'avois pensé, qu'indépendamment de cette prérogative, qu'on ne

doit qu'au hazard, mes actions m'égaloient à ces orgueilleux Sénateurs ausquels on me reprochera peut-être d'avoir osé m'allier. Quoiqu'il en soit, crois pourtant, mon cher Jago, que malgré toute ma tendresse pour l'aimable Desdemona, je renoncerois plûtôt au lustre que je puis tirer de ma naissance, qu'à celui que je tiens de mes victoires. Mais regarde!... Qu'est-ce que ces flambeaux, qui viennent à nous?

SCENE V.

OTHELLO, JAGO, CASSIO, *suivi de Domestiques portant des des flambeaux.*

JAGO, *à Othello.*

JE crois que c'est Brabantio, suivi de ses amis. Vous feriez mieux, Seigneur, de rentrer chez vous.

OTHELLO.

Non, je dois paroître. Mon nom, ce que je suis, & la droiture de mes

intentions, l'exigent.... Est-ce ce que tu penses, Jago...

JAGO.

Non; je crois que je me trompe...

OTHELLO.

Oh! Ce sont les domestiques du Duc, qui accompagnent mon Lieutenant. Bon soir, mes amis. De quoi est-il question?

CASSIO.

Le Duc vous demande, mon Général. Il vous prie de vous rendre au plûtôt chez lui.

OTHELLO.

De quoi crois-tu qu'il s'agisse, Cassio?

CASSIO.

De Chypre, à ce que j'imagine; & le Duc paroît fort inquiet. Il est arrivé cette nuit, plusieurs Messagers, dépêchés par l'Amiral; & une partie des Sénateurs sont déja rassemblés au Palais Ducal. On vous a cherché de tous [illegible]; & je suis charmé de vous avoir enfin rencontré.

OTHELLO.

Je suis bien aise que vous m'ayez trouvé. Je n'ai qu'un mot à dire chez moi, & je vous suis.

SCENE VI.

CASSIO, JAGO.

CASSIO.

Que faisoit-il, dans la rue, à l'heure qu'il est, Jago ?

JAGO.

Il a été en course cette nuit ; & si sa prise lui est adjugée, il la gardera long-tems.

CASSIO.

Je n'entends pas ce que tu veux me dire.

JAGO.

Il vient de se marier.

CASSIO.

Et avec qui ?

JAGO.

A .... Allons, Seigneur, partons-nous ?



SCENE VII.

OTHELLO. JAGO. CASSIO, BRABANTIO, RODERIGO. *Plusieurs Officiers, & Domestiques.*

OTHELLO.

ALlons, marchons.

CASSIO.

Je crois, mon Général, que voici encor de nouveaux ordres de la part du Sénat.

JAGO.

Non : c'est Brabantio. Tenez-vous sur vos gardes. * Ses intentions ne me paroissent pas bonnes.

OTHELLO.

Holà ! Arrêtez ?....

RODERIGO, *à Brabantio.*

Seigneur, c'est le More.

BRABANTIO.

Qu'il périsse l'infâme ! .... **

* A Othello.

**Les deux troupes mettent l'épée à la main.

OTHELLO.

Eh, Meſſieurs, remettez vos épées, le ſerain pourroit les enrouiller !.... Seigneur, * le reſpect qu'on doit à votre âge aura ici plus de pouvoir que vos armes.

BRABANTIO.

Ah, ſcélérat, qu'as-tu fait de ma fille ? Tu l'as enchantée, ſans doute, par ton art diabolique. Sans quoi, ſeroit-il poſſible qu'une jeune perſonne auſſi noble, auſſi aimable, auſſi innocente, ſe fût expoſée au ridicule d'aimer un moinſtre tel que toi ?... Tombez ſur lui, mes amis : qu'on l'arrête.

OTHELLO.

Tout beau ! ... Qu'on ſe tienne tranquille de part & d'autre. S'il étoit ici queſtion de combattre, le ſang auroit déja coulé ..... Seigneur, ** qu'exigez-vous de moi ? Où ſouhaitez-vous que je me rende, pour répondre à vos accuſations ?

BRABANTIO.

En priſon, perfide, juſqu'à ce qu'il

* A Brabantio.

** A Brabantio.

plaiſe au Juge de t'interroger, & d'ordonner ton ſupplice !

OTHELLO.

J'y conſens. Mais que dira le Duc, dont vous voyez les Officiers, qui m'attendent pour me conduire au Sénat, où le beſoin de l'Etat rend ma préſence néceſſaire ?

UN OFFICIER. *à Brabantio.*

Cela eſt vrai, Seigneur. Le Duc eſt au Conſeil, & je ſuis perſuadé que vous y êtes auſſi attendu.

BRABANTIO.

Qu'entens-je ? Le Duc eſt au Conſeil, à préſent ? Dans la nuit !.'. Qu'on amene le More avec moi : Ma cauſe eſt celle de tous les Sénateurs. Si de tels attentats reſtoient ſans châtimens, les ſcélérats, & les vagabonds de cette eſpéce ſeroient bientôt à la tête de la République.



SCENE VIII.

Le Théâtre change, & repréſente la Salle où le Sénat eſt aſſemblé. Le Duc & les Sénateurs ſont autour d'une table éclairée de flambeaux.

LE DUC.

ON ne peut aſſeoir aucun jugement ſolide ſur des avis ſi peu conformes les uns aux autres.

I. SENATEUR.

En vérité ils ne cadrent guéres. Mes lettres font mention de cent ſept voiles.

LE DUC.

Les miennes, de cent quarante.

II. SENATEUR.

Et les miennes de deux cent. Cependant, quoique la terreur des habitans en ait pû groſſir le nombre, il demeure toujours pour conſtant qu'une flotte Ottomane menace l'Iſle de Chypre.

LE

LE DUC.

Il nous suffit qu'un mal puisse arriver, pour songer aux moyens d'y apporter remede.

SCENE IX.

Les mêmes Acteurs. Plusieurs Matelots, qui entrent en criant.

UN OFFICIER.

Seigneurs, ce sont des Matelots dépêchés de la Flotte.

LE DUC.

A présent !.... Eh bien, quelles nouvelles ?

MATELOT.

Seigneur, je suis chargé de vous apprendre que la Flotte Ottomane, qui paroissoit en vouloir à l'Isle de Chypre, tourne maintenant vers Rhodes.

LE DUC.

Quelles preuves avez-vous de ce changement ?

I. SENATEUR.

Il n'en a sûrement aucune. C'est un

Traître gagé pour nous faire prendre le change. Il ne s'agit que de penser combien il importe au Turc de s'assurer de Chypre, avant que de songer à attaquer Rhodes, pour n'ajouter aucune foi à de pareils avis. En effet, Chypre est bien moins fortifiée que Rhodes, & il faudroit que les Turcs fussent bien ignorans dans l'art de la guerre, pour commencer par le plus difficile; pour sacrifier enfin une conquête certaine, à l'espérance frivole d'une conquête infiniment plus hasardeuse, & moins utile.

LE DUC.

Je pense de même, Seigneur.

L'OFFICIER.

Voici encor d'autres nouvelles.

SCENE X.

Les mêmes Acteurs. Un autre Envoyé de la Flotte.

L'ENVOYE'.

SEigneurs, les Ottomans, cinglant vers Rhodes, ont détaché trente

vaisseaux de leur flotte, qui paroissent menacer l'Isle de Chypre. Le Seigneur Montano, qui y commande pour vous, m'a dépêché pour vous en avertir.

LE DUC.

Il suffit... Seigneurs, il est donc question de songer sérieusement à secourir l'Isle de Chypre. *Marcus Luccicos* est-il en ville ?

I. SENATEUR.

Il est parti pour Florence.

LE DUC.

Qu'on lui écrive de notre part, & qu'il vienne au plûtôt....

I. SENATEUR.

Voici le Sénateur Brabantio, avec notre redoutable More.

SCENE XI.

Les mêmes Acteurs. BRABANTIO, OTHELLO, CASSIO, JAGO, RODERIGO. *Officiers.*

LE DUC.

VAillant Othello, nous avons besoin de votre bras contre le Turc.

Soyez le bien venu, Seigneur Brabantio. Je ne vous avois pas vû d'abord : vos conſeils nous ſeront fort utiles cette nuit.

BRABANTIO.

Les vôtres ne me ſeront pas moins néceſſaires, Seigneur. Daignez me le pardonner : ce n'eſt ni le devoir de ma Charge, ni le bruit des nouvelles que vous avez reçuës, qui m'ont tiré de mon lit pour paroître au Sénat. C'eſt ma douleur, c'eſt mon opprobre, c'eſt mon intérêt particulier qui m'y guident ! & le motif en eſt ſi intéreſſant, qu'il étouffe en moi le ſentiment de toute autre douleur, pour occuper mon ame toute entiere.

LE DUC.

Quoi donc ! Que vous eſt-il arrivé ?

BRABANTIO.

Ah, ma fille ! ma fille !

I. SENATEUR.

Seroit-elle morte, Seigneur ?

BRABANTIO.

Oui, pour moi. On me l'a ravie ; elle eſt déshonorée ; elle eſt perduë ! L'enfer s'en eſt mêlé ſans doute : la

nature eſt trop ſage, trop éclairée, pour avoir permis ſans contrainte de pareils horreurs !

LE DUC.

Quel que ſoit le témeraire dont l'audace excite vos plaintes, je jure que vous ſeul ſerez l'arbitre de ſon ſort ! Prenez, ouvrez le livre ſanglant des loix, & que le criminel, ſeroit-ce mon fils même,

Entende ſon arrêt ſortir de votre bouche.

BRABANTIO.

Mille graces, Seigneur, vous me rendez la vie ! Le coupable eſt devant vos yeux ; c'eſt le More ; le voilà.

TOUS LES SENATEURS.

Lui ? Nous en ſommes au déſeſpoir !

OTHELLO.

Très-puiſſans & réverés Sénateurs, & pour tout dire enfin mes dignes Maîtres ! Brabantio m'accuſe de lui avoir enlevé ſa fille ? Le fait eſt vrai. Il eſt encor vrai, qu'elle eſt ma femme. Voilà mon crime dans toute ſon étendue ; ſi ç'en eſt un, je n'en connois point d'autre. J'ignore l'art de me défendre par l'éloquence ; depuis l'âge de

raison, j'ai fait plus d'usage de mon bras que de ma langue : j'en ai vos yeux & l'univers pour témoins. Je ne hazarderai donc pas une apologie en forme ; la rudesse de mes expressions rendroit ma cause plus mauvaise en apparence, qu'elle ne l'est en effet. Cependant, si vous avez la patience d'entendre un discours naturel & destitué de tous frivoles ornemens de l'art, vous connoîtrez de quels charmes magiques je me suis servi pour gagner le cœur de mon épouse.

BRABANTIO.

Eh ! comment persuaderas-tu, malheureux, qu'une fille aussi jeune, aussi sage, aussi timide enfin, ait renoncé tout-à-coup à ce qu'elle se devoit à elle-même, à son pere, à sa patrie, pour voler dans les bras d'un homme dont l'aspect seul étoit capable de lui inspirer un juste effroi ? La nature même, & les préjugés qu'elle inspire à une jeune personne contre les monstres de ton espece, feront toujours penser à tout homme sensé qu'un tel prodige n'a pû se faire que par des voies surnaturelles.

LE DUC.

Tout ce qu'on met en fait, n'est pas toujours prouvé, Seigneur. Mais, parlez Othello ? Est-il vrai que vous ayez employé de pareils moyens pour surprendre la tendresse de Desdemona ?

OTHELLO.

Je n'ai rien à répondre, Seigneur: qu'on l'entende elle-même. Qu'on la fasse parler en présence de son pere; & si, par son recit, vous me croyez coupable, je ne demande d'autre grace que celle d'être puni comme je le mérite.

LE DUC.

Qu'on aille chercher Desdemona.

OTHELLO.

Allez avec eux Jago; vous sçavez ma demeure mieux qu'un autre... & comme la vérité doit toujours paroître claire comme le jour aux yeux des Juges, je vais, Seigneur, en attendant l'arrivée de mon épouse, vous raconter de quelle maniere je suis parvenu à m'en faire aimer.

LE DUC.

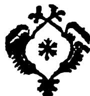
Nous vous en prions, Othello.

OTHELLO.

J'étois parvenu à me faire estimer de son pere. Je mangeois souvent chez lui, & il se plaisoit à me faire raconter les diverses avantures qui me sont arrivées depuis mon enfance : les batailles, les sieges où je me suis trouvé, les périls que j'ai courus, les blessures que j'ai essuyées, les fers que j'ai portés, & la maniere dont j'ai recouvré ma liberté. Nous passions ensuite à l'histoire de mes voyages ; & sa curiosité piquée par ce qu'ils ont d'intéressant, ne se lassoit point du détail de mes naufrages sur mer, & de mes travaux sur terre... Desdemona prêtoit toujours une oreille attentive à mes recits ; & lorsque les affaires de la maison la forcoient de sortir pour quelques momens, je lisois dans ses yeux la peine qu'elle en ressentoit. Desdemona est belle ; j'avois un cœur : il éprouva bientôt des mouvemens qu'il n'avoit pas encor senti ! J'étudiai ceux de Desdemona ; & l'ayant un jour rencontrée seule, je fis ensorte qu'elle me priât de lui raconter de suite ce qu'elle n'avoit jamais pû enten-

dre que par parties ſouvent interrompuës. L'amour qui m'inſpiroit me rendit éloquent & patétique ; je vis ſouvent, avec tranſports, les beaux yeux de Deſdemona baignés de larmes, au récit des maux que j'avois ſoufferts. Mon hiſtoire n'étoit même pas encor finie, qu'un torrent de ſoupirs & de ſanglots exprimoient tendrement toute la part qu'elle prenoit à mes infortunes paſſées, & la joie qu'elle avoit de ma gloire préſente..... Que vous dirai-je, Seigneurs ? L'admiration & la pitié frayerent à l'amour le chemin de ſon cœur ; & la ſenſibilité de cette aimable fille lui attacha pour jamais le mien !

Voilà, Seigneurs, tout l'art, & tous les charmes dont je me ſuis ſervi pour me faire aimer de Deſdemona ! Mais, je la vois paroître : ſi j'en impoſe, elle peut me démentir.



SCENE XII.

Les mêmes Acteurs. DESDEMONA entre, avec JAGO.

LE DUC.

CE récit m'a touché. Comment n'auroit-il pas attendri une fille?... Seigneur Brabantio, si vous voulez m'en croire, oubliez votre colere. Le mal est fait ; ne cherchez point à l'augmenter.

BRABANTIO.

Seigneur, daignez entendre ma fille. Si elle avouë d'avoir été volontairement de moitié dans cette intrigue, malheur à moi ! ... Approchez, Mademoiselle, appercevez-vous quelqu'un dans cette noble assemblée qui ait des droits sur votre obéissance ?

DESDEMONA.

Seigneur, je vois que deux espéces de devoirs ont ici droit de partager mon ame. Je vous dois la vie, & l'éducation : par conséquent du respect,

& de la reconnoiſſance. L'un & l'autre vous ſont acquis, ou je ne ſuis plus digne d'être votre fille . . . . Mais d'un autre côté, voilà mon époux, à qui je proteſte publiquement qu'il trouvera toujours en moi le même reſpect & le même dévoument à ſes volontés que vous trouvâtes dans ma mere, lorſqu'elle quitta ſon pere pour vous !

BRABANTIO.

Je n'en veux pas entendre davantage : tout eſt dit. Seigneur *, nous parlerons d'affaires d'Etat quand vous voudrez : je n'ai plus de fille ; & j'aimerois mieux adopter l'enfant d'autrui, que d'en avoir de cette eſpéce... Et toi, More ! approche. Je t'abandonne tous les droits que j'avois ſur ma fille ; & j'y renonce d'autant plus aiſément qu'ils ſont déja en ta poſſeſſion... Quant à toi**, ton exemple me fait bénir le Ciel de n'avoir pas d'autres enfans : ce qui m'arrive aujourd'hui me rendroit leur tyran. Adieu !

* Au Duc.

** A Deſdemona.

je n'ai plus rien à dire, Seigneur. *

LE DUC.

Telle est donc votre sentence, Seigneur Brabantio ? permettez à mon tour que je prononce la mienne. Puisse-t-elle changer la disposition de votre cœur en faveur de ces tendres Amans !

» Seigneur, quand le remede est pire que
» le mal,
» L'espoir de l'avenir est toujours moins fatal.
» Qui nourrit un chagrin de l'espéce du vôtre,
» Veut encor à ses maux en ajouter un autre.
» Offrir aux coups du sort un courage in-
» dompté,
» C'est se vanger de lui, c'est l'avoir surmonté;
» Et c'est vaincre à son tour l'ennemi qui nous
» brave,
» Que de porter ses fers, sans être son esclave !

BRABANTIO.

» Ainsi, vainqueurs du sort, au sein de la vertu,
» Laissant Chypre au Sultan, nous n'aurions
» rien perdu ?

* Au Duc.

» Ah, Seigneur, excusez un Pere déplo-
» rable !
» Vous voyez, mais je sens, le malheur qui
» m'accable !
» On juge toujours mal des maux qu'on ne
» sent pas ;
» La raison parle haut, le cœur gémit tout
» bas,
» Et ce que l'art oppose au tourment qu'il
» endure,
» Bien loin de la fermer, déchire sa blessure !..

Mais, Seigneur, n'en parlons plus, & revenons aux affaires qui intéressent plus vivement la République.

LE DUC.

Nous sommes donc convaincus que l'Isle de Chypre est menacée par les Turcs, & qu'une flotte formidable est en route pour l'attaquer ? Personne ne connoît mieux que vous la force de la place, Seigneur Othello. Et quoique celui qui y commande, dans votre absence, soit regardé comme un brave Officier, cependant tous les yeux & les suffrages du peuple tombent aujourd'hui sur vous. Allez donc, par vos exploits, ajouter un nouveau lustre à votre gloire. Plus l'entreprise est diffi-

cile, plus elle eſt digne de vous, & mieux nous augurons du ſuccès.

OTHELLO.

Seigneurs, vous ſçavez que les dangers & les fatigues de la guerre n'ont rien de pénible pour moi : j'oſe même dire, que les difficultés d'une expédition animent mon courage, & me la rendent plus agréable. Ainſi c'eſt avec joie que je me charge de la défenſe de Chypre contre les Ottomans. Mais en me trouvant ſi ſinguliérement honoré par cette preuve de votre confiance, qui m'attache plus étroitement à vous, oſerai-je vous repréſenter que je laiſſe ici une épouſe chérie, & qu'elle n'y peut reſter qu'avec un établiſſement & des prérogatives dignes du poſte que ſon époux occupe, & conformes à ſa naiſſance ?

LE DUC.

Seigneur, cela regarde ſon pere.

BRABANTIO.

Moi ? je ne l'entens pas ainſi.

OTHELLO.

Ni moi non plus, Seigneur.

DESDEMONA.

Hélas, je vois trop que ma pré-

fence ne sert qu'à aigrir le couroux de mon Pere ! Seigneur, * daignez prêter une oreille favorable à ma priere, & ne point opposer un front sévére à l'innocence de mes vœux !

LE DUC.

Parlez, Desdemona : que demandez-vous ?

DESDEMONA.

Seigneur, je n'ai épousé Othello, que parce que je l'aimois ; je veux donc suivre son destin. Le bruit d'un tel amour dût-il étonner l'univers, tout mon cœur est à lui ; c'est sa conquête, il en est maître, & j'en fais gloire. Qu'on sçache donc

» Que c'est lui seul que j'aime ; & que j'ai
l'avantage
» De trouver dans son cœur les traits d'un
» beau visage ;
» D'être liée au sort d'un héros vertueux ;
» Et de lui consacrer ma fortune, & mes
» vœux !

Ainsi, Seigneur, si vous ne me permettez pas de le suivre, ma plus chére espérance est trahie ; & je ne réponds

* Au Duc.

pas de survivre à la douleur que me causera son absence.

OTHELLO.

Seigneurs, je joins ma priere aux vœux de Desdemona. Ne craignez pas que l'amour que j'ai pour elle, puisse me distraire de l'attention que je dois à votre service.... J'aime Desdemona, mais j'aime encor plus la gloire; & je crains d'autant moins de l'avouer en sa présence, que c'est par ce sentiment seul que je me crois digne d'être son époux.

LE DUC.

Je vous laisse maîtres d'en agir comme vous le déterminerez entre vous deux. Nos affaires pressent, Othello: il faut partir dès cette nuit.

DESDEMONA.

Dès cette nuit, Seigneur?

LE DUC.

Oui, Madame, absolument.

OTHELLO.

Seigneur, me voilà prêt.

LE DUC.

Seigneurs, * il faut nous rassembler ici à neuf heures du matin. Vous,

* Aux Sénateurs.

Othello, laissez ici quelqu'un de vos Officiers pour vous porter nos ordres dès qu'ils seront expediés. Partez, & comptez sur la reconnoissance de la République tant pour ce qui touche votre fortune, que pour les titres honorables qu'elle vous doit.

OTHELLO.

Daignez agréer, Seigneur, que Jago soit l'homme de confiance à qui je laisserai le soin d'escorter mon épouse, & de m'apporter tout ce que vous jugerez nécessaire de m'envoyer en Chypre.

LE DUC.

J'y consens volontiers. Bon soir Messieurs ..... & vous Brabantio, *sçachez que la vertu peut plaire sans beauté*, & que les grandes qualités de votre gendre effacent, ou font oublier la noirceur de son visage.

LES SENATEURS.

Adieu, brave More! nous vous recommandons Desdemona.

BRABANTIO.

Veille sur elle, More! une épouse si chere,
Peut tromper un époux, ayant trompé son Pere.
Adieu! ...

OTHELLO.

Je confie à sa foi, ma vie,& mon honne

SCENE XIII.

OTHELLO, DESDEMON
JAGO, RODERIGO.

OTHELLO.

CHer Jago, il faut que je te lai ma chere Desdemona! prens-soin, je t'en prie! sur-tout, engage femme à ne la point quitter; & amen moi mon épouse, le plûtôt, & le pl sûrement que tu pouras. Allons, De demona: je ne puis disposer que d'u heure avant mon départ; je la don à l'amour!

SCENE XIV.

RODERIGO, JAGO.

RODERIGO.

JAgo?....

JAGO.

Eh bien, Seigneur ?

RODERIGO.

Que me reste-t'il à faire maintenant ?

JAGO.

De vous aller coucher.

RODERIGO.

Non ; je vais me noyer.

JAGO.

Fort bien ! en ce cas, je suis quitte de l'amitié que j'avois pour vous.

RODERIGO.

Quand la vie est un suplice, pourquoi la conserver ? N'avons-nous pas acquis le droit de mourir quand la mort est le seul remede à nos maux ?

JAGO.

Quelle extravagance ! en vérité depuis vingt-huit ans que je jette les yeux sur ce bas monde, je n'ai jamais trouvé un homme qui sçût connoître la véritable maniere de s'aimer soi-même ! ... Quoi je me noyerois moi ? & pour qui ? pour une femme ! Je renoncerois au plaisir de vivre, je détruirois enfin mon *humanité*, parce que j'aurois pour rival

un vieux More à combattre ?... Eh, Seigneur, à quoi penſez-vous ?

RODERIGO.

Hélas, que veux-tu ? je rougis moi-même d'être ſi paſſionné, & ſi foible ! Mais....

JAGO.

Il dépend de nous d'être ce que nous voulons être. Je regarde notre corps comme un parterre, dont notre volonté eſt le Jardinier. Elle y plante toutes les eſpeces de fleurs qui lui plaiſent, & elle en arrache à ſon gré toutes celles qui ne lui plaiſent plus. Je compare encor notre vie à une balance. D'un côté, ſont nos vœux, nos déſirs, nos paſſions ; de l'autre, eſt la raiſon murie par le ſecours de l'expérience. Si ce dernier côté n'eſt pas d'un poids ſuffiſant pour tenir l'autre au moins en équilibre, adieu l'homme, il eſt perdu !... Reglez votre amour là-deſſus, ou je le regarde comme une extravagance.

RODERIGO.

Ah, tu te trompes, Jago. Tu ne connois pas l'amour.

JAGO.

L'amour n'eſt autre choſe qu'une chaleur du ſang, qui ne s'allume & s'irrite qu'avec le concours de notre volonté.... Mais je ſuis votre ami, j'ai pitié de vous, il faut bien vous aider ! l'occaſion n'en a jamais été plus favorable : empliſſez bien votre bourſe ; ſuivez-nous en Chypre. Il n'eſt pas poſſible que Deſdemona puiſſe aimer longtems le More ; il n'eſt pas fait pour elle. Plus ſon amour aura été violent d'abord, plûtôt il s'éteindra.

Croyez-moi, garniſſez bien votre bourſe.... les Mores ſont naturellement legers, & inconſtans. L'aliment qui lui paroît aujourd'hui ſi doux, & ſi friand, lui paroîtra demain plus amer que coloquinte. Ses premiers feux épuiſés, ſa femme connoîtra l'erreur de ſon choix; elle changera, elle tournera vers un autre objet : ainſi ſongez à garnir votre bourſe. Si vous avez abſolument réſolu de vous damner, choiſiſſez du moins un chemin plus agréable que celui de la riviere. Croyez, enfin, que ſi le nœud ridicule qui unit une aimable & ſuperbe Vénitienne à un vieux More

vagabond peut être rompu par r rufes, & au befoin par celles des fers, vous n'êtes pas encore dans le de vous défefpérer. Mais, fongez cor un coup à ne pas manquer d gent!

RODERIGO.

Tu me rends l'efpoir, mon c Jago! je ne compte que fur toi.

JAGO.

Vous pouvez y compter. Allez v faire de l'argent... je vous ai dit, redit, que je hais le More? En trava lant pour vous, je travaille à ma va geance. Son deshonneur peut feul fa vos plaifirs, & les miens... adieu. No en dirons davantage demain.

RODERIGO.

Où nous rencontrerons-nous?

JAGO.

Chez moi.

RODERIGO.

Je m'y rendrai. Adieu, je vais ve dre mes terres.



SCENE XV.

JAGO, *seul.*

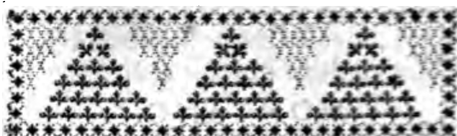
VA travailler à bien remplir ta bourse; tu la vuideras bientôt dans la mienne.... Ne serois-je pas un grand sot de servir un pareil fat, si ce n'étoit pour mon profit? ..... D'ailleurs, cet instrument est propre à servir ma haine contre le More, que je soupçonne de m'avoir prêté sourdement ce que je veux lui rendre. Il est vrai que je n'en suis pas convaincu; mais le soupçon suffit en pareil cas: Si le mal n'est pas fait, du moins il le prévient..... Voyons pourtant à concerter les moyens d'y réussir.... Il me semble que Cassio est plus propre que Roderigo à conduire cette intrigue à mon but.... Oui sans doute, c'est bien pensé: je gagnerai sa place; & d'un seul coup, je me vangerai du Général, & du Lieutenant.... Cette idée est bonne! je m'y arrête. Le More est soupçonneux, il

n'a jamais bien jugé des femmes : je l
rendrai aisément jaloux deCassio.D'ail
leurs,il croit volontiers ce qu'on lui dit
pour peu que le délateur ait acquis s
confiance, par de beaux dehors. Il n
m'en faut pas davantage : mon plan es
fait.

La haine l'engendra dans le sein de la nuit ;
Et si l'enfer m'entend, j'en cueillerai le frui

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente la Capitale de Chypre.

MONTANO. *Plusieurs Officiers.*

MONTANO.

NE voit-on pas des Vaisseaux à la rade ?

I. OFFICIER.

Non, Seigneur, la Mer est si grosse & si agitée qu'elle n'offre rien à la vuë que des montagnes d'eau.

II. OFFICIER.

La Flotte Turque s'en sentira : vous la verrez tout au moins dispersée. Les flots pressés l'un par l'autre sont

poussés vers le Ciel avec tant de violence, que du rivage même on craint d'être englouti par leur chûte.

MONTANO.

En ce cas, si les Turcs n'ont pas eu le tems de chercher quelque Rade, ou quelque Baye pour se mettre à couvert, ils sont perdus.

III. OFFICIER.

Bonnes nouvelles, Seigneur, la guerre est finie! La Flotte Ottomane est si maltraitée par la tempête que nous n'en devons plus rien craindre. Un Vaisseau Venitien, qui arrive, en a rencontré les restes qui luttent encore à peine contre les vents.

MONTANO.

O Ciel! Est-il possible?....

III. OFFICIER.

Le Vaisseau est dans le Port, avec Michel Cassio, Lieutenant du brave Othello. Il dit, que le More lui-même est en Mer, pour venir commander ici, de la part de la République.

MONTANO.

J'en suis ravi. C'est le meilleur Gouverneur qu'on pût choisir.

III. OFFICIER.

Cependant, malgré les bonnes nouvelles que Caſſio nous apporte, il paroît fort inquiet de la deſtinée du More qui eſt parti de Veniſe en pleine tempête.

MONTANO.

Plaiſe à Dieu qu'il arrive à bon port !... J'ai ſervi autrefois ſous lui ; c'eſt un grand Général... Courons au rivage, & puiſſe-t'il bientôt s'offrir à nos regards !

SCENE II.

CASSIO, MONTANO, OFFICIERS.

CASSIO.

Mille graces, Seigneur, de la part que vous prenez à ce qui touche le vaillant Othello. Que le Ciel le défende contre les Elemens ! Je l'ai laiſſé dans un grand péril.

MONTANO.

Son Navire eſt-il bon ?

CASSIO.

Oui, Seigneur, & le Pilote ex lent. Cependant je crains fort....

MONTANO.

Quel bruit ſe fait entendre ?

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. UN OFI CIER.

L'OFFICIER.

TOute la côte eſt bordée de p ple. On apperçoit un Vaiſſea

CASSIO.

Ah, que n'eſt-ce celui du Gou neur ! ... Allez, je vous prie, ſçav ce qui en eſt.

MONTANO.

Peut-on vous demander, Seigne * ſi Othello eſt marié.

CASSIO.

Oui, Seigneur; & très-avantag

* A Caſſio.

ſement. Son épouſe eſt une femme accomplie, & le portrait que je tenterois d'en faire ne vous peindroit que foiblement une partie de ſon mérite & de ſes attraits.

SCENE IV.

L'OFFICIER, *revient*.

CASSIO.

EH bien, eſt-ce Othello ?

L'OFFICIER.

Non, Seigneur, c'eſt Jago, porte-Etendart du Général.

CASSIO.

Sa Traverſée a été heureuſe. Mais Deſdemona étoit digne d'être reſpectée par la tempête même !

MONTANO.

Quelle eſt donc cette Deſdemona ?

CASSIO.

C'eſt l'épouſe du Général, qu'il avoit confiée aux ſoins du courageux Jago.... Grand Dieu, ſauve Othello !

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. DESDEMONA, JAGO, EMILIE, OFFICIERS.

CASSIO.

LA voici. Admirez, Seigneur, le précieux dépôt qui étoit confié à la Mer !..... Peuples de Chypre, tombez aux pieds de votre Déesse !

DESDEMONA.

Eh bien, cher Cassio, avez-vous des nouvelles de mon mari ?

CASSIO.

Il n'est pas encore arrivé, Madame ; mais j'espere que vous le verrez bientôt.

DESDEMONA.

Hélas que je crains pour sa vie !... Eh, comment en futes-vous séparé ?

CASSIO.

Par la violence des vents..... Mais

ces cris du peuple nous annoncent, ſans doute, l'arrivée d'Othello..... * Qu'on aille vîte ſçavoir ce qui en eſt ?

NOTA, *qu'en attendant l'arrivée d'Othello, Jago débite beaucoup de frivolités, tant en proſe qu'en vers. J'ai cru qu'il étoit d'autant moins néceſſaire de les traduire en françois, qu'elles ſont preſque toutes étrangeres à l'action.*

JAGO.

C'eſt Othello, Madame: Je reconnois le ſon de ſes trompettes.

DESDEMONA.

Courons à ſa rencontre !...

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. OTHELLO.

OTHELLO.

JE vous revois, mon aimable Amazone !

DESDEMONA.

O mon cher Othello !

* A un Officier.

OTHELLO.

Mon admiration égale ma joie, de vous trouver arrivée en Chypre. Si les tempêtes que j'ai encore à essuyer doivent être suivies d'un calme aussi doux, je consens que les vents soufflent assez haut pour éveiller la mort même!.... Ah, si j'avois à mourir maintenant, de quel sort plus heureux pourrois-je me flatter?....... Il n'en est point, sans doute: mon ame est trop enyvrée de son bonheur présent, pour en concevoir quelqu'autre qui puisse l'égaler dans un avenir inconnu!

DESDEMONA.

Vivez, vivez, mon cher Othello! Tout ce que je demande au Ciel, c'est que notre bonheur, & votre joie acquierent tous les jours de nouveaux charmes pendant la durée de notre vie.

OTHELLO.

Que les Dieux vous entendent..... Mais mon cœur est trop plein de ce qu'il sent pour laisser à ma langue la faculté de l'exprimer...... Tiens mon

ame * ! Tiens encore une fois, voilà les marques les plus foibles que tu recevras jamais de ma tendresse !

JAGO, *à part.*

Cette musique est assez gaye. J'en rendrai bientôt les tons plus tristes, ou je ne pourai !

OTHELLO.

Allons au Château, mes amis ; la guerre est terminée ; la Flotte Ottomane est perduë : voyons mes anciennes connoissances de cette Isle. Vous y serez bien accueillie, ma chere Desdemona ; j'ai trouvé jadis chez eux beaucoup d'amitié pour moi.

SCENE VII.

JAGO, RODERIGO.

JAgo fait entendre à Roderigo, que Desdemona, & Cassio sont en intrigue ensemble. Il excite Roderigo à chercher querelle à son Rival. » Il doit, dit-il, être de garde » cette nuit ; votre combat fera du bruit, &

* Il l'embrasse.

» causera une allarme dans la Ville : je me
» servirai de l'occasion pour faire mutiner le
» peuple, & pour perdre Cassio dans l'esprit
» du Général. Allez m'attendre à la Cita-
» delle, tandis que je vais au Port exécuter
» les ordres de mon maître.

SCÈNE VIII.

JAGO, *seul.*

CE Monologue contient à peu près ce qu'on a déja vû, dans celui du même personnage, à la fin du premier Acte. Il soupçonne que Cassio aime Desdemona; il ignore si elle aime Cassio: mais peu lui importe, dès qu'il peut parvenir à rendre Othello jaloux, & perdre Cassio, dont il envie la place.

SCENE IX.

UN Herault vient annoncer au peuple, de la part d'Othello, que ce jour est consacré à la joie, tant à cause de la dispersion de la Flotte Ottomane, que par rapport à la célébration de ses nôces avec Desdemo-

na. Il ordonne des fêtes, & des feux de joie, depuis cinq heures du soir, jusqu'à onze.

SCENE X.

Le Théâtre représente le Château, ou la Citadelle.

OTHELLO, DESDEMONA, CASSIO, OFFICIERS.

OTHELLO, *à Cassio.*

C'Est à vous, mon cher Michel, d'être de garde cette nuit. Montrons, par notre exemple, que le service doit être exact & régulier.

CASSIO.

Jago a déja reçu les ordres nécessaires: Cependant je veillerai moi-même à ce que tout se passe dans la plus grande exactitude.

OTHELLO.

Jago est bon Officier: Bon soir Michel. Demain matin j'aurai à vous parler, & je vous attendrai. Allons, ma chere Desdemona,

Dans le sein de l'amour, ainsi que du repos,
Allons goûter enfin le fruit de nos travaux !

SCENE XI.

JAGO, CASSIO.

Cassio dit à Jago, qu'ils sont de garde ensemble, & qu'il est temps d'y songer. Jago répond qu'il n'est pas encore dix heures. Le Général, dit-il, nous a congédiés, parce qu'il brûle d'être en particulier avec Desdemona, [ce qui ne lui est pas encore arrivé depuis leur mariage.] Jago part de là, pour exalter la beauté de cette Dame, qu'il peint à Cassio comme une conquête aisée. Son intention est de pénétrer ce que Cassio ressent pour elle ; mais il n'en peut tirer que des sentimens de respect & d'admiration.... Jago change de batterie. Il propose une partie bacchique à Cassio, [en attendant l'heure de la garde] avec deux de ses amis, qui sont dans un appartement voisin. Cassio répond qu'il a déja bû à souper, & que le vin l'incommode plus qu'un autre. Jago insiste, & parvient à le faire passer dans l'appartement où Cassio est attendu.

SCENE XII.

JAGO, *seul.*

IL s'applaudit d'avoir fait tomber Cassio dans le piége. » Le vin le rend, dit-il, » ordinairement querelleur, & lui fera com» mettre quelque extravagance, dont je sçau» rai profiter pour le perdre. Mais les voici » déja... Tout succede à mes vœux !

SCENE XIII.

CASSIO, MONTANO, JAGO. *Plusieurs Officiers.*

CEtte Scene représente, au naturel, le tableau d'une Taverne où regne la débauche. Ce spectacle a pû plaire jadis à la populace Angloise, que *Shakespeare* a toujours eu la complaisance d'égayer dans ses piéces, même les plus sérieuses. Mais comme je suis persuadé que de pareilles licences, surtout dans une Tragédie, ne sont plus du goût des Anglois modernes, je me garderai bien de les offrir aujourd'hui, dans une Traduction, aux yeux délicats de nos François.

Il suffit de sçavoir, que Cassio ne tarde pas à perdre le reste de sa raison; & qu'après avoir dit beaucoup d'impertinences, il sort pour voir si la garde est en bon état.

SCENE XIV.

JAGO, MONTANO.

JAgo, après avoir fait l'éloge de la bravoure, & de l'expérience de Cassio dans le métier de la guerre, affecte de le plaindre d'être assujetti à une foiblesse aussi honteuse que celle de se livrer ainsi au vin. Il fait entendre à Montano, que c'est un mal d'habitude, dont Cassio ne peut se défaire, & qui le perdroit dans l'esprit du Général, s'il en étoit instruit; mais que Cassio à la prudence de ne jamais paroître dans cet état aux yeux d'Othello.... » Au reste, dit-il, je ne vous » en parle point pour lui faire tort, mais » par la crainte que j'ai des malheurs qui » menacent l'Isle de Chypre, si l'Ennemi » profitoit un jour du moment où le Lieu» tenant du Général se trouve en pareille » situation, &c.

Montano blâme Jago, de n'en avoir pas averti le Général. Il croit que l'intérêt de la République exige qu'on ne hazarde pas le commandement dans les mains d'un tel homme. Il exhorte enfin Jago à parler... Ja-

go s'en défend, & dit qu'il préfere l'amitié qu'il a pour Caſſio au ſalut de l'Iſle.

SCENE XV.

Les mêmes Acteurs. CASSIO l'épée à la main pourſuivant RODERIGO.

MOntano arrête Caſſio, & lui demande le ſujet de ſon emportement. Caſſio lui dit, en bégayant, qu'il a été inſulté par Roderigo, qui s'eſt ingeré de lui donner des avis concernant le ſervice Militaire. Montano veut calmer le couroux de Caſſio, & l'empêcher de ſe battre contre Roderigo: mais il s'attire lui-même une affaire avec Caſſio, qui lui fait mettre l'épée à la main.

Tandis qu'ils ſe battent, Jago dit à Roderigo de s'eſquiver, & de faire ſonner l'allarme. Il feint enſuite de vouloir ſéparer les combattans... La cloche ſonne: toute la Ville eſt en rumeur; & Othello paroît.



SCENE XVI.

Les mêmes Acteurs. OTHELLO. Plusieurs Officiers.

OTHELLO.

QUe vois-je, mes amis ! De quoi donc eſt-il queſtion ?

MONTANO, *continuant de combattre.*

Ah ! Je me ſens bleſſé... Mon ſang coule... Mais je ne ſuis pas mort.

OTHELLO.

Arrête, ſous peine de la vie !..... Quel eſt donc le ſujet de cette querelle ? Le Ciel nous délivre des Turcs, & mes Officiers s'égorgent l'un l'autre !.... Avez-vous oublié que vous êtes Chrétiens ?..... Qu'on ceſſe de ſonner cette cloche fatale, qui jette la terreur dans l'ame des Habitans.... Voyons maintenant de quoi il s'agit. Parlez, vous, brave Jago, dont la contenance triſte m'annonce combien votre ame eſt pénétrée d'un accident

ſi ſcandaleux. Quel eſt l'auteur du trouble ? Parlez, encore un coup : je vous l'ordonne.

JAGO.

Je l'ignore, Seigneur ! ... Hélas, ils ſont tous deux mes amis, puis-je les accuſer ? ... Non, je ne puis vous faire un récit auſſi odieux. Et plût au Ciel, que je n'euſſe pas eu le malheur d'en être le témoin !

OTHELLO.

Et vous, Caſſio, comment eſt-il poſſible que vous vous ſoyez oublié à ce point ?

CASSIO.

Seigneur.... Pardonnez-moi... Mais je ne puis parler.

OTHELLO.

Et vous, ſage Montano, vous qui dès la jeuneſſe avez acquis la réputation d'un homme auſſi prudent que brave, dites-moi donc, quel motif aſſez puiſſant a pû vous forcer à démentir ainſi ce que la renommée publioit de vous ?

MONTANO.

Seigneur, je ſuis dangereuſement bleſſé... Jago peut vous inſtruire de

tout. Je ne crains pas pourtant, que ce qui vient de ſe paſſer, puiſſe altérer en rien ma gloire, à moins que la charité ne ſoit déſormais regardée comme un vice, ou à moins qu'on ne me faſſe un crime d'avoir défendu ma vie contre un ennemi qui l'attaquoit.

OTHELLO.

Oh, pour le coup, mon ſang s'échauffe, & ma colere s'allume !... Parlez-moi plus clairement, tous tant que vous êtes, ou craignez les effets de ma juſte indignation. Je prétens, en un mot, connoître l'auteur de la querelle, & l'en punir !... Quoi, dans une Place de Guerre ! dans une Ville encor toute allarmée des approches de l'Ennemi, riſquer à émouvoir de nouveau la populace par un combat nocturne ! Et dans quels lieux encore ? Dans un Corps de garde ! dans un lieu conſacré à la ſûreté publique !... Le fait eſt inouï, & demande un exemple capable d'effrayer tout Officier aſſez téméraire pour tomber en pareille faute.... Parlez, vous Jago, je vous l'ordonne : lequel des deux eſt l'agreſſeur ?

MONTANO, *à Jago.*

Si les liens du ſang, ou de l'amitié, te font farder la vérité, tu es indigne d'être Soldat !

JAGO.

Tu me prens par mon *foible* ; mais duſſai-je périr, ne t'attends pas que je ſois homme à nuire à Caſſio. Le Général veut ſçavoir le vrai de la querelle : il le ſçaura, mais ſans que mon rapport puiſſe préjudicier à mon ami.

Apprenez donc, Seigneur, * qu'étant ce ſoir en converſation avec Montano, nous avons vû tout-à-coup paroître un homme qui, en fuyant, demandoit du ſecours contre Caſſio, qui le pourſuivoit l'épée à la main. Montano arrête Caſſio, dont il tâche d'appaiſer le couroux.... Pendant ce tems, je ſuis les pas du fuyard, afin de le raſſurer, & faire ceſſer ces cris capables d'allarmer les Habitans. A mon retour, j'entens la voix de Caſſio exprimer des ſentimens de fureur que je ne lui avois pas encore connus.... Je précipite mes pas ; & je les trouve tous deux

* A Othello.

l'épée haute, & dans le même état où vous venez de les trouver vous-même. Je n'en sçais pas davantage, Seigneur, mais quoiqu'il en soit, daignez vous souvenir qu'ils sont hommes, & que le plus parfait n'est pas exempt de fautes! Il est vrai que Montano est blessé: mais Cassio est d'autant moins criminel, qu'il est probable que le fuyard inconnu l'avoit insulté de maniere à faire perdre patience à tout homme de cœur.

OTHELLO.

Je vois bien, Jago, que ton amitié t'engage à pallierla faute de Cassio. Mais j'en sçais assez, pour porter un jugement certain.... Cassio, je vous aime; vous le sçavez: mais ç'en est fait, vous ne servirez jamais sous moi... Pour vous, Montano, je vais dire qu'on ait soin de votre blessure. Vous, Jago, faites une ronde exacte dans la Ville, & calmez l'émotion que cette allarme a pû y causer.



SCENE XVII.

JAGO, CASSIO.

CAſſio, dont le couroux du Général a rappellé la raiſon, déplore ſon malheur, & s'abandonne à ſon déſeſpoir. Jago affecte en vain de le conſoler ; Caſſio ſent que ſa faute eſt mortelle pour ſa réputation ; & que, dût il être aſſez heureux pour obtenir ſa grace d'Othello, il ne doit jamais eſperer de regagner ſa confiance.

Jago, qui n'abandonne jamais ſon projet de vûe, ranime le courage de Caſſio. Il l'exhorte à faire ſa cour à la femme du Général, » Elle a, dit-il, tout pouvoir ſur l'eſ» prit de ſon mari : il faut la cultiver ſoigneu» ſement, & faire en ſorte de l'intéreſſer » en votre faveur. Je vous donnerai les » moyens d'avoir un accés facile auprès » d'elle ; & la bonté de ſon cœur m'aſſure » que vous réuſſirez. Caſſio goûte ce conſeil ; il en remercie Jago, qui lui donne rendez-vous au lendemain matin.



SCENE XVIII.

JAGO, *seul.*

QUi me croiroit un scélerat, (dit-il) en me voyant donner un conseil aussi salutaire à mon Ennemi ? Est-il, en effet, de voie plus prompte, & plus sûre, pour obtenir la remission d'un crime, que celle de faire plaider la cause du coupable par une femme que le Juge aime ?... Divinités infer- » nales ! en suggerant de pareilles idées, est-il » quelque mortel qui ne vous prît pour des » anges !... Mais nous verrons bientôt ce que » produiront les assiduités de Cassio auprès » de Desdemona, ainsi que les instances de » cette femme auprès de son mari pour » obtenir le pardon de Cassio. C'est où je les » attends ! Ah que veut Roderigo ?

SCENE XIX.

JAGO, RODERIGO.

ROderigo se plaint amérement du sot personnage qu'il apperçoit que Jago lui fait jouer. » J'ai (dit-il) dépensé presque » tout mon argent ; j'ai été bien battu cette

» nuit ; & je crois que la conclusion du Ro-
» man sera d'avoir acquis à mes dépens un
» peu d'expérience, & de retourner à Venise
» sans un sol !

Jago lui répond, qu'il a d'autant plus de tort de se plaindre, que tout va au mieux, & qu'il ne s'agit plus que d'un peu de patience » Il est vrai (dit-il) que vous avez
» été battu par Cassio : mais n'en êtes-vous pas
» bien vangé, puisqu'il a perdu son emploi,
» & qu'il est dans la disgrace du Général ?....
» laissez moi faire, le reste éclora bientôt,
» & vous serez heureux... Allez-vous-en,
» bien vîte : retirez-vous, vous dis-je ! Vous
» en sçaurez demain davantage ... Adieu.

SCENE XX.

JAGO, *seul.*

» IL ne me reste (dit-il) maintenant, que
» deux choses à faire. D'abord, il faut
» engager ma femme, à disposer l'esprit de
» Desdemona en faveur de Cassio. En second
» lieu, il faut que je travaille à jetter des
» soupçons dans l'ame du More, en lui fai-
» sant adroitement remarquer les assiduités
» de Cassio auprès de Desdemona. Tout cela
» est aisé ; & de pareils projets réussissent
» toujours lorsque leur exécution ne languit
» point.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Palais du Gouverneur.

CASSIO. *Troupe de Musiciens.*

CAssio donne une serenade à Othello, & à sa femme. Un Domestique vient interrompre la symphonie, & il congédie les Musiciens, aprés leur avoir fait quelques libéralités de la part du Général. Cassio prie le Domestique de lui procurer un moment de conversation avec Emilie (femme de Jago) au cas qu'elle soit levée. Le Domestique sort, en le lui promettant.

SCENE II.

JAGO, CASSIO.

JAgo fait des reproches à Cassio de ne s'être pas retiré. L'autre lui répond, qu'il étoit

étoit presque jour quand ils se sont quittés, & qu'il avoit cru n'avoir rien de plus pressé que de parler à Emilie, pour qu'elle lui procurât quelqu'accès auprès de la femme du Général. Jago lui dit, qu'il se charge de la lui envoyer, & qu'il fera en sorte d'éloigner Othello, afin que leur conversation ne soit point troublée.

SCENE III.

EMILIE, CASSIO.

EMilie prend part à l'infortune du Lieutenant. Elle l'assure qu'elle va travailler pour lui de tout son pouvoir. » On parle » (dit-elle) actuellement de votre affaire dans » le Palais, & Desdemona vous défend avec » beaucoup de zéle. Le More insiste, sur ce » que la personne que vous avez blessée a » beaucoup de parens & de crédit dans l'Isle: » sans quoi vous n'auriez besoin d'autre in» tercesseur auprès de lui que l'amitié » qu'il a pour vous. Cassio la remercie, & la supplie de l'introduire dans l'appartement de Desdemona, pour qu'il puisse lui parler en particulier. Emilie y consent, & l'emmene avec elle.

SCENE IV.

OTHELLO, JAGO.

Plusieurs Officiers.

OTHELLO.

IL ordonne à Jago de porter une lettre à un Capitaine de navire, qui part pour Venise ; & de venir le rejoindre dès qu'il se sera acquitté de cette commission.

SCENE V.

Le Théâtre change, & représente l'intérieur du Palais.

DESDEMONA, CASSIO, EMILIE.

DEsdemona promet sa protection à Cassio. » Je sçai, (dit-elle) que vous êtes » un bon Officier, que vous aimez mon mari, » & qu'il y a long-temps que vous êtes à son » service. Je vais agir pour vous de façon que » votre disgrace apparente ne durera qu'au- » tant que le Général la croira nécessaire pour » ne pas indisposer le Public, s'il vous

» rétabliſſoit trop tôt dans votre emploi.

Caſſio eſt pénétré des bontés de Deſdemona. Il lui jure une reconnoiſſance & un attachement éternels. Elle lui repete, que la cauſe de Caſſio ſera déſormais la ſienne propre, & qu'elle n'aura aucun pouvoir ſur l'eſprit de ſon mari ſi elle ne parvient pas bientôt à faire rappeller Caſſio.

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. OTHELLO, *&* JAGO *paroiſſent dans le fond du Théâtre.*

EMILIE.

MAdame, voilà le Général.

CASSIO.

Permettez, Madame, que je prenne congé de vous.

DESDEMONA.

Pourquoi? Non, demeurez, & ſoyez témoin de la maniere dont je vais parler à mon mari.

CASSIO.

Non, de grace, Madame! je ſuis trop confus, & trop repentant de ma

faute pour ſoutenir les regards de votre illuſtre époux.

DESDEMONA.

En ce cas, faites ce que vous jugez à propos.

SCENE VII.

DESDEMONA, EMILIE.

OTHELLO, & JAGO toujours dans l'éloignement.

JAGO.

OH voilà qui me déplaît!....

OTHELLO.

Que dis-tu là, Jago?

JAGO.

Rien, Seigneur... Mais ſi ... je ne ſçais ce que je penſe.

OTHELLO.

N'eſt-ce pas Caſſio que je viens de voir ſortir?...

JAGO.

Caſſio, Seigneur? je n'en crois rien. Pourquoi auroit-il pris la fuite ſi pré-

cipitament en vous voyant paroître ?

OTHELLO.

Je crois pourtant que c'est lui-même.... Approchons.

DESDEMONA, *à Othellò.*

Je viens, Seigneur, d'avoir un entretien avec un homme qui gémit d'être assez malheureux, pour vous avoir déplû.

OTHELLO.

Qui, Madame ?

DESDEMONA.

C'est Cassio, votre Lieutenant.... Ah, Seigneur, si j'ai acquis quelque droit sur vos bontés, daignez vous adoucir en sa faveur !... Vous connoissez son extrême attachement à votre personne. S'il a péché, c'est par foiblesse, & non pas par méchanceté. De grace, en ma faveur, pardonnez-lui sa faute !

OTHELLO.

C'est donc lui qui sort d'auprès de vous ?....

DESDEMONA.

Lui-même : mais si triste, si pénétré du sentiment de sa douleur, qu'elle a passé jusques dans mon ame, & que

je souffre presque autant que lui. Seigneur, au nom de notre amour, soyez sensible à ma priere !

OTHELLO.

Cela ne se peut maintenant, ma chere Desdemona. Mais, nous verrons...

DESDEMONA.

Faudra-t'il long-tems attendre, Seigneur ?

OTHELLO.

Le moins qu'il sera possible, puisque vous vous y intéressez.

DESDEMONA.

Ah, Seigneur, fixez du moins un terme, & qu'il ne soit pas long ! Cassio n'est déja que trop puni, par son repentir ; & si votre couroux duroit encore plus de trois jours, je ne réponds pas de sa vie ... Vous me direz peut-être, que de pareilles fautes sont d'un dangereux exemple dans le service militaire ? Eh, sans cela, celle de Cassio seroit-elle digne de votre attention ? N'en auroit-il pas été quitte pour une légere réprimande ?... Dites-moi donc, Seigneur, combien de tems il a encore à souffrir ? Hélas, je rougirois de vous refuser quelque cho-

ſe qu'il fût en mon pouvoir d'exécuter au premier mouvement de vos yeux !... Vous vous taiſez cependant ? vous oubliez que ce même Caſſio, autrefois confident de votre tendreſſe pour moi, n'a rien épargné pour me diſpoſer en votre faveur ? Que ſon zele, & ſon amitié pour vous, ont vaincu tous les obſtacles qui s'oppoſoient à notre bonheur ?

OTHELLO.

Ah, ç'en eſt trop Deſdemona; je ſuis vaincu : je lui pardonne; tout eſt oublié ! . . . Othello n'eſt point fait, pour vous rien refuſer.

DESDEMONA.

Seigneur, c'eſt pour vous-même que je demandois cette grace avec tant de chaleur : c'eſt un brave Officier, c'eſt un ami que je vous rends. Ne craignez pas que j'abuſe jamais de votre tendreſſe pour en exiger rien qui ne doive tourner à votre avantage.

OTHELLO.

Ne craignez pas non plus d'être jamais refuſée . . .

Allez, ma chere Deſdemona, j'ai beſoin d'être ſeul un inſtant. Je vous rejoindrai bientôt.

DESDEMONA.

Venez, Emilie. Adieu, Seigneur : vos volontés seront toujours la regle de mes démarches, & de mes vœux.

SCENE VIII.

OTHELLO, JAGO.

OTHELLO.

Quel aimable caractére ! quelle femme !...

Non, ce n'est qu'en l'aimant que je puis être heureux.

JAGO.

Seigneur...

OTHELLO.

Que veux-tu, Jago ?

JAGO.

Oserai-je vous faire une question ?... Lorsque vous devintes amoureux de Desdemona, Cassio en eut-il quelque connoissance ?

OTHELLO.

Oui : il a été le confident de ma tendresse depuis son origine jusqu'à

mon mariage.... Mais à quel propos me demandes-tu cela?

JAGO.

Seigneur.... C'est uniquement sur une idée qui m'est venuë tout-à-coup.

OTHELLO.

Quelle est donc cette idée, Jago? Ne peut-on la sçavoir?

JAGO.

Seigneur, je ne croyois pas que Cassio connût Desdemona, ni qu'il l'eût fréquentée.

OTHELLO.

Au contraire: il s'est trouvé très fréquemment avec nous.

JAGO.

Cela m'étonne!...

OTHELLO.

Je ne vois pas pourquoi. N'est-il pas galant-homme?

JAGO.

Je le crois tel.

OTHELLO.

Jago?... Tu as quelque pensée que tu me caches?...

JAGO.

Moi, Seigneur?...

OTHELLO.

Oui toi. ... J'apperçois aiſément ton embarras par tout ce qui vient de t'échaper. ... Je t'ai ſurpris tout à l'heure diſant à demi-voix, *Oh, voilà qui me déplaît;* & cela, dans le moment que Caſſio quittoit ma femme!... Maintenant, que je te dis qu'il a été confident & témoin de nos amours, tu me répons que cela *t'étonne?*... Qu'eſt-ce donc, qui te *déplaiſoit?* qu'eſt-ce qui *t'étonne*? qu'eſt-ce enfin que le ſecret que tu parois craindre de me dévoiler? Si tu m'aimes, n'appréhendes pas de m'ouvrir ton ame. Je te le demande en ami; &, au beſoin, je te l'ordonne en maître.

JAGO.

Hélas, Seigneur, êtes-vous bien perſuadé de mon extrême attachement pour vous?

OTHELLO.

Oui, j'en ſuis convaincu. Je ſçai que ton amitié pour moi eſt ſincere; je ſçai d'ailleurs que tu es prudent, que tu péſes tes paroles avant que de les hazarder: & voilà ce qui cauſe ma crainte, en excitant ma curioſité. Moins

sûr de ta probité, & de ton zéle, je ferois peu d'attention à de pareils discours.

JAGO.

Seigneur, je n'ai pas de soupçon contre la probité de Cassio....

OTHELLO.

Parle vrai : tu ne dis pas ici ce que tu penses, Jago ? Tu renfermes dans ton cœur quelque secret funeste qu'il faut absolument que je sçache ; & c'est trahir son ami que de craindre de lui apprendre même ce qui peut le chagriner.

JAGO.

Seigneur, daignez m'en dispenser ! je me trompe sans doute dans mes conjectures. Je vous avouerai même que j'ai le défaut d'être naturellement soupçonneux ; & qu'il m'est arrivé souvent de regarder comme criminelles des actions qui par la suite se sont trouvées très-innocentes !... N'insistez donc plus, je vous en supplie, pour que je vous fasse part des idées que j'ai conçûes peut-être sur un fondement peu solide. Vous êtes trop clair-voyant, & vous pensez trop bien pour asseoir un ju-

gement certain sur les vains soupçons d'un homme tel que moi. Qu'il vous suffise donc, que votre repos, votre gloire, & l'estime dont vous daignez m'honorer, me condamnent à un silence éternel.

OTHELLO.

O Ciel ! je crois t'entendre ?...

JAGO.

Oui, si vous lisez dans mon cœur; sans quoi...

OTHELLO, *à part.*

Dieux !...

JAGO.

Prenez garde, Seigneur, n'allez pas sur-tout livrer l'entrée de votre cœur à la jalousie : c'est un monstre, qui dévore la main dont il reçoit la nourriture !... Un mari n'est qu'à demi malheureux lorsqu'il s'est détaché d'une épouse infidelle : mais, quel enfer pour celui qui l'aime encore !

OTHELLO, *à part.*

Ah, Ciel !... *haut.* Crois-tu que je sois homme à passer ma vie dans l'amertume & les allarmes ? Non, mon cher Jago : un seul doute fondé vaut chez moi l'évidence... Ne me respecte plus,

ami, quand tu me verras assez foible pour occuper mon ame d'imaginations, & de chimeres. La beauté d'une femme, sa bonne humeur, ses talens, ne doivent jamais rendre un mari jaloux.

C'est changer en poison un breuvage agréable;
Et la vertu qui rit, n'en est que plus aimable!

Eh, le choix même que Desdemona a fait de moi, ne suffit-il pas pour me rassurer? Est ce par mon mérite extérieur que j'ai eu le bonheur de lui plaire? N'avoit-elle pas des yeux?... Non, mon cher Jago: il faut des preuves pour soupçonner un cœur tel que celui de Desdemona. Mais si j'avois le malheur d'en trouver, le même instant qui verroit naître ma honte verroit aussi mourir ma tendresse pour elle.

JAGO.

Seigneur, je suis charmé de vous voir dans de pareilles dispositions: Elles m'encouragent à vous parler avec une franchise que le devoir & l'amitié sembloient m'interdire dans une circonstance aussi fatale. Il se peut pourtant que ces mêmes sentimens rendent mon zéle trop actif sur tout ce

qui peut intéresser votre gloire ; & plût à Dieu que je me trompasse aujourd'hui ! ... N'importe : le devoir m'ouvre la bouche, & je céde en gémissant à la nécessité qui m'oblige à parler.. Apprenez donc, Seigneur, que quoique je n'aye aucunes preuves de ce que je soupçonne, je crois pourtant que vous devez observer la conduite de votre femme avec Cassio. Mon intention n'est pas de vous rendre jaloux : mais je serois fâché de vous voir trop indifférent sur un objet de cette nature. J'aurois trop à souffrir, en voïant trahir à la fois votre bonté, & votre confiance ! .. Observez-les, *Seigneur*. Je connois le caractere des Venitiennes : peu leur importe d'avoir le Ciel pour témoin de leurs intrigues dès qu'elles peuvent en dérober la connoissance à leurs maris. Rien enfin n'est péché pour elles, que ce qu'elles n'ont pû cacher aux yeux du public. Desdemona a sçû tromper la vigilance de son pere : Souvenez - vous même avec quel art elle a pû paroître indifférente à tous les yeux, tandis que vous lisiez tous les jours votre bonheur dans

les siens ! jugez ensuite, si une fille qui a poussé l'art de feindre à un si haut degré dans un âge aussi tendre, est au-dessus de tous soupçons dans un âge plus mûr ?... Mais, je m'apperçois que mon zéle m'emporte trop avant. Pardonnez-le, Seigneur, au plus fidéle de tous ceux qui vous sont attachés !

OTHELLO.

Non... Ne crains rien, ami... Je t'aimerai toujours.

JAGO.

Seigneur, je m'apperçois de quelqu'altération sur votre visage !

OTHELLO.

Moi ? Non... Tu te trompes...

JAGO.

Ah, Seigneur, je tremble que mon indiscrétion ne vous soit fatale, & peut-être à moi-même !... Hélas, pensez du moins, que votre intérêt seul m'a fait parler ! .... Mais vous feignez en vain : vous êtes émû, je le vois ... de grace, Seigneur, contenez votre imagination dans de justes bornes. Je n'ai rien dit, & je ne sçais même rien qui doive la conduire au-delà du soupçon. O Ciel !

qu'en résulteroit-il ? J'aurois trahi à la fois mon maître, & mon ami ! Car vous sçavez, Seigneur, combien j'aime Cassio ?... Calmez donc des transports que j'apperçois que vous avez peine à contenir ; & ne condamnez pas d'abord une épouse aimable, & peut-être digne encore de toute votre tendresse.

OTHELLO.

Ami, je veux le croire ; & puisses-tu le croire de même ! ... Adieu, laisse-moi. Si tu apperçois quelque chose de plus, viens sur le champ m'en avertir. Dis même à ta femme d'avoir l'œil sur la mienne .... Adieu. Laisse-moi, te dis-je.

JAGO.

Seigneur, je vais partir .... Permettez pourtant que je vous dise encore qu'il me paroît dangereux de rien précipiter. Je crois même qu'il feroit bon de rappeller bientôt Cassio auprès de vous, ne feroit-ce que pour un tems. Nous pourrons alors l'observer à loisir, & tirer des lumieres de ses démarches. En attendant, vous pourrez juger des sentimens que Des-

demona a pour lui par les instances vives & pressantes qu'elle pourra faire auprès de vous pour obtenir le rétablissement de cet homme. Jusques-là, Seigneur, suspendez votre jugement; & croyez plutôt mon zéle trop outré, que de vaines conjectures capables de troubler votre repos.

SCENE IX.

OTHELLO, seul.

CEt homme a de l'esprit; & ne connoît que trop bien les différens ressorts qui font mouvoir le cœur humain..... Grands Dieux, si ses soupçons étoient fondés? ..... Ah, malgré tout l'excès de ma tendresse, je deviendrois Barbare! .... Que dis-je, infortuné? & à quel titre ai-je pû me flatter d'être aimé? .... Est-ce par ma figure? Je suis un More! Est-ce par ma politesse, & mes galanteries? Je suis un vieux soldat cassé, qui n'ai jamais connu de langage plus doux que celui de la guerre ...... Ah mal-

heureux amour-propre, tu m'as flatté! Mais la raiſon m'ouvre enfin les yeux.

Deſdemona n'eſt plus à moi : Jamais elle n'y a été. Mon opprobre eſt certain ; & ma ſeule conſolation eſt d'en abhorrer l'auteur .... Fatale deſtinée du mariage ! Tu nous donnes des épouſes : mais nous donnes-tu des cœurs ? .... Que vois-je ? C'eſt Deſdemona .... Les rayons de la vertu brillent ſur ſon viſage ! Si ces traits ſont un maſque apprêté par la fraude, devez-vous, juſte-Ciel, aider à nous tromper ? ...

SCENE X.

OTHELLO, DESDEMONA, EMILIE.

DESDEMONA.

ALlons, mon cher Othello : le dîner eſt prêt ; les principaux de l'Iſle que vous avez invités ſont arrivés, & vous attendent.

OTHELLO.

J'ai tort, Madame....

DESDEMONA.

Votre voix me paroît foible : ô Ciel! feriez-vous incommodé ?

OTHELLO.

J'ai une violente migraine.

DESDEMONA.

C'eſt, ſans doute, pour avoir veillé cette nuit. Je vais vous bander la tête avec mon mouchoir : comptez que la douleur ſe diſſipera bientôt.

OTHELLO.

Votre mouchoir eſt trop petit. Laiſſez-le...... Marchons.

DESDEMONA.

Je ſuis au déſeſpoir de votre incommodité ! *

SCENE XI.

EMILIE, ſeule.

JE ſuis bien-aiſe d'avoir trouvé ce mouchoir : c'eſt le premier gagè qu'elle a reçu de la tendreſſe du More ; & je me ſouviens que mon mari m'a

* Elle laiſſe tomber ſon mouchoir. Emilie le ramaſſe.

dit cent fois de le dérober à Desdemona. Mais comme ce meuble lui est cher, & qu'elle le conservoit soigneusement, je n'ai jamais trouvé l'occasion de m'en emparer. Je vais le donner à Jago. Quant à ce qu'il veut en faire, Dieu le sçait, mais je l'ignore: il me suffit d'obéir à mon mari.

SCENE XII.

JAGO. EMILIE.

EMilie montre le mouchoir à Jago, qui le saisit avec empressement. Il se fait ensuite expliquer, par sa femme, de quelle maniere elle est parvenuë à l'avoir. Il la congédie, après lui avoir recommandé le secret.

SCENE XIII.

JAGO, seul.

JAgo se propose de laisser tomber le mouchoir dans la chambre de Cassio. Il espere que cela produira quelqu'effet favorable à ses desseins. » Le More a déja (dit-il) avallé le

» poison que je lui avois si adroitement préparé. Il opérera bientôt, pour peu qu'il soit » aidé par quelque agitation nouvelle. Quel» les rages n'excitera-t-il pas ?

SCENE XIV.

OTHELLO, JAGO.

OTHELLO, sans voir Jago.

Eh quoi ! Desdemona me seroit infidelle ?.....

JAGO.

Ah, Seigneur, écartez cette image cruelle.

OTHELLO.

Sors, malheureux ! C'est toi, dont la noire fureur
Prépara le poison qui dévore mon cœur !
Livré, sans défiance, à l'amour le plus tendre,
N'étois-je pas heureux avant que de t'entendre ?
Quel Démon te força d'interrompre le cours,
D'une félicité que je perds pour toujours ?

Dût ma femme brûler d'une flâme secrette,
En étoit-elle, hélas, à mes yeux moins parfaite ?
Je me croiois aimé : Je ne soupçonnois rien !..
Eh que m'importe enfin, qu'on me ravisse un bien,
Dont la perte chez moi laisse encor l'abondance ?
Est-on jamais à plaindre, au sein de l'opulence ?
Gémit-on de ses maux, quand ils sont ignorés ? . . . .
Cent rivaux inconnus, en secret préférés,
N'offrent rien à l'époux dont son amour gémisse :
Mais un seul soupçonné, suffit pour *son supplice* ! . ..
Plus de gloire pour moi ! Plus de félicité !
Plus d'honneurs ! Plus d'espoir ! Toi seul m'as tout ôté ! . . .
Fuis, dis-je? . . . Sur tes pas, je crois voir l'imposture,
La vangeance, & la mort, guidés par le parjure ! *

* Mon dessein étoit de mettre toute cette Scene en vers. Mais la crainte d'en affoi-

JAGO.

Hélas, Seigneur, qu'entens-je ? .... ô Ciel ! ſe pourroit-il, que vous m'imputaſſiez ? ....

OTHELLO.

Miſérable! C'eſt toi qui m'as découvert ma honte... Il faut me la prouver, ou périr de ma main ! .... Si la calomnie ſeule a pû t'armer contre Deſdemona, tu n'as plus rien à ménager. Foule aux pieds tous remors ; entaſſe crime ſur crime ; parviens enfin juſqu'à rendre mes yeux témoins de mon opprobre ; ou bien prépare-toî aux plus cruels ſuplices.

JAGO.

O Ciel prens ma défenſe ! .... Eh quoî, Seigneur, eſt-ce vous que j'entens ?... Inſenſé que j'étois ! N'ai-je pas dû ſentir que la ſincerité rend ſouvent criminel ? .... O monde ! J'apprends enfin à te connoître, & combien (dans ce ſiécle) il eſt dangereux d'avoir trop de vertu ! *

blir les beautés, & le feu, m'en a enſuite détourné ; trop heureux, ſi ma Proſe même peut rendre fidélement la force, & le naturel de l'original !

* Il veut ſortir.

OTHELLO.

Non, demeure ... Il se peut que ma femme ne soit pas criminelle, ni toi non plus. Mais tu m'as donné lieu de la soupçonner, & je suis malheureux ... Songe, qu'elle étoit un ange à mes yeux, & que ton soufle impur a noirci tous ses traits .... Parle; prouve-moi son crime, ou l'Enfer n'a pas de tourmens que je ne puisse employer pour te punir!

JAGO.

Je vois avec douleur, à quel point la passion vous transporte; & je me repens, amérement, de ce que j'ai fait! ....

OTHELLO.

N'importe: il faut me satisfaire.

JAGO.

La chose n'est pas impossible, Seigneur. Mais comment l'entreprendre?.. Voudriez-vous être témoin? ...

OTHELLO, *à part.*

O rage! ô damnation!

JAGO.

D'ailleurs, comment parvenir à ce point? .... Vit-on jamais le vice affronter le grand jour? Et l'œil d'un

mortel

mortel perce-t'il aiſément les ténébres dont deux amans d'intelligence ont intérêt de s'envelopper?.. Comment donc pourrai-je vous ſatisfaire pleinement?... Parlez, Seigneur, ſi c'eſt à ce prix ſeul que je puis calmer votre colere, je m'y ſoumets dès à préſent; elle peut éclater... Mais, ſi par les différentes circonſtances qui peuvent conduire un homme ſage à la connoiſſance de la vérité, je puis vous convaincre de la réalité de mes ſoupçons: ordonnez, je ſuis en état de vous ſatisfaire.

OTHELLO.

Prouve-moi que Deſdemona eſt infidelle: voilà ce que je demande.

JAGO.

Je l'entreprens à regret.! Mais les doutes que vous avez pû concevoir de ma probité me ſont trop ſenſibles pour me permettre de me taire... Ce que je vais vous dire n'en n'eſt pas, je l'avouë, une preuve complette. Mais dans les crimes obſcurs, les plus légéres circonſtances ſont ſouvent d'un grand poids.

Vous sçavez, Seigneur, qu'il est des personnes qui dans le sommeil même, ont l'ame assez agitée des passions qui l'affectent pendant le jour pour en parler distinctement dans leurs songes? Cassio a ce défaut.... j'étois couché il y a peu de jours avec lui, & je ne dormois pas. Jugez de mon étonnement, lorsque je vis cet homme me prendre la main, & après mille baisers enflâmés, adresser à Desdemona tout ce que l'amour le plus tendre a de vif, & de reconnoissant?....

OTHELLO.

Arrête, barbare Jago? ç'en est trop, ô Ciel!...

JAGO.

Seigneur, ce n'est qu'un songe.

OTHELLO.

N'importe, il ne peut être qu'une suite de la réalité!

JAGO.

Il peut du moins concourir à fortifier d'autres conjectures.

OTHELLO.

Perfide Desdemona !... Tu périras de ma main.

JAGO.

Ne précipitez rien, Seigneur : les apparences sont souvent trompeuses... Dites-moi seulement, si vous n'avez jamais vû, dans les mains de votre épouse, un mouchoir richement brodé ?

OTHELLO.

Oui. C'est le premier présent que je lui ai fait.

JAGO.

Eh bien, ce mouchoir est entre les mains de Cassio.

OTHELLO.

Ah, s'il étoit possible ?

JAGO.

J'ignore si c'est absolument le même. Mais si cela est, c'est une circonstance qui parle encore contre Desdemona.

OTHELLO.

Que n'a-t-elle mille vies à perdre ! Une seule est trop peu pour satisfaire ma vangeance !... Je commence à ne plus douter ; & l'éclair que tu viens de faire briller à mes yeux, m'a dévoilé

ma honte toute entiere... Sors des enfers, noire vangeance! viens tenir dans mon cœur la place de l'amour.

JAGO.

Encor un coup, Seigneur, ne précipitez rien. Peut-être changerez-vous encor de pensée sur ce sujet...

OTHELLO.

Jamais, Jago, jamais! Le crime est trop visible... Ma tendresse trahie, mon honneur offensé, & ma gloire éclipsée, n'ont laissé dans mon cœur qu'un vuide affreux où la haine & la rage viennent de se loger.... Et toi, Ciel barbare *, reçois le vœu sanglant que je t'adresse, de ne plus respirer qu'une juste vangeance!

JAGO, *se met aussi à genoux.*

Et moi, je jure, ô Ciel! de consacrer mon bras, mon cœur, & ma vie au service d'Othello! d'obéir enfin, sans remords, à ses commandemens, quelque sanglans qu'ils puissent être.

* Othello se met à genoux.

OTHELLO.

J'accepte ton ferment avec plaifir ; & j'en attends une preuve, avec impatience... Que d'ici, à trois jours, je n'entende plus parler de Caffio...

JAGO.

Ç'en eft fait : mon ami eft mort !... Mais du moins, Seigneur, pardonnez à Defdemona !....

OTHELLO.

Qu'ofe-tu dire ?... Qu'elle périffe l'infidelle ! Malheur, à qui prétendroit la défendre !..... Viens, fuis-moi... Ecartons-nous d'ici, pour concerter fa mort. Pour toi, cher Jago, je te nomme mon Lieutenant.

JAGO.

Seigneur, je vous fuis dévoué pour jamais !

SCENE XV.

DESDEMONA, EMILIE.
Un Domeftique.

Defdemona ordonne au domeftique d'aller dire à Caffio, qu'elle a parlé pour

lui à son mari, & qu'elle espere qu'il ne sera pas long-tems disgracié.

Elle paroît inquiete de la perte de son mouchoir. Elle en demande des nouvelles à Emilie, qui l'assure qu'elle ne l'a pas vû. Desdemona dit, qu'elle auroit préféré d'avoir perdu sa bourse » Si mon mari [ajoute-t'elle] » avoit du penchant pour la jalousie, il n'en » faudroit pas davantage pour l'allarmer. Il » est pourtant Africain ceux de sa nation » sont naturellement plus ombrageux que » d'autres !.... Mais, je le vois; & je ne le » quitterai point, jusqu'à ce qu'il ait rappellé Cassio.

SCENE XVI.

OTHELLO, DESDEMONA, EMILIE.

OTHELLO.

EH bien, ma chere Desdemona ?.. * Quel supplice d'être obligé de dissimuler !

DESDEMONA.

Que je vous revois avec joie ; mon cher Othello !

OTHELLO.

Donnez-moi cette main.....

* A part.

Elle est bien moîte, Desdemona? bien enflamée?

DESDEMONA.

Je n'ai pourtant ni mal, ni chagrin.

OTHELLO.

Cette moîteur dénote un tempérament un peu trop échauffé * .... Vous avez besoin de repos, ma chere Desdemona; & j'apperçois que trop de liberté vous est nuisible.... Cette main est franche, en vérité; elle indique le mal, & le remede.

DESDEMONA.

Pourroit-elle n'être pas franche, Seigneur? C'est d'elle que vous tenez mon cœur.

OTHELLO.

C'étoit jadis le cœur qui faisoit donner la main.

DESDEMONA.

Je n'entends pas cette distinction, Seigneur: il me suffit de vous aimer.... Parlons plûtôt de la promesse que vous m'avez faite.

OTHELLO.

De quoi donc s'agit-il?

* Avec un ton ironique.

DESDEMONA.

Je viens d'envoyer chercher Caſſio: Vous ſçavez que vous m'avez accordé ſa grace?

OTHELLO.

Fort bien *... Je ſuis attaqué d'un rhume, qui m'incommode beaucoup... Donnez-moi un mouchoir.

DESDEMONA.

Seigneur, en voilà un.

OTHELLO.

Non: Prêtez-moi celui, que je vous ai donné.

DESDEMONA.

Seigneur, je ne l'ai point ici.

OTHELLO.

Vous ne l'avez point?....

DESDEMONA.

Non, Seigneur.

OTHELLO.

Tant pis; vous avez tort. Ce mouchoir a été donné à ma mere par une fameuſe Egyptienne, qui lui dit, en le lui donnant, *qu'elle pouvoit être ſûre de l'amour de mon pere tant qu'elle le conſerveroit: mais que ſi elle s'en défaiſoit, ſoit par don, ou autrement, elle*

* A part.

devoit s'attendre à perdre l'estime de son mari. Ma mere me l'a donné, en mourant, à condition d'en faire présent à celle que j'épouserois. J'ai exécuté sa volonté, en vous le donnant : ainsi prenez-en soin. Si vous veniez à le perdre, ou à le donner à qu'elqu'un, vous vous exposeriez peut-être à bien des malheurs.

DESDEMONA.

O Ciel, Seigneur ! cela se peut-il ? Plût à Dieu que je ne l'eusse jamais vû !

OTHELLO.

Par qu'elle raison ?... Parlez...

DESDEMONA.

Seigneur, vous paroissez émû !.... Le ton, dont vous me parlez, me fait frémir ! ...

OTHELLO.

Est-il perdu ? Est-il donné ? Qu'est-il devenu ?

DESDEMONA.

Seigneur.... Il n'est point encor perdu.... Mais si par malheur il l'étoit ?...

OTHELLO.

Il faudroit le retrouver, Madame. Je veux le voir.

DESDEMONA.

J'espere que vous le verrez bientôt... Mais, Seigneur, en attendant, faites-vous grace à Cassio?

OTHELLO.

Montrez-moi le mouchoir...

DESDEMONA.

Vous n'aurez jamais de serviteur aussi fidele...

OTHELLO.

Retrouvez le mouchoir, dis-je?

DESDEMONA.

En vérité, Seigneur, vous m'allarmez enfin!...

OTHELLO.

Adieu....

SCENE XVII.

DESDEMONA, EMILIE.

EMILIE.

JE crois, Madame, que votre mari est jaloux?

DESDEMONA.

Jamais je ne le vis de cette hu-

meur ; & je commence à croire que son inquiétude, concernant le mouchoir, me cache quelque mystére.... Que je suis malheureuse de l'avoir égaré ! ...

SCENE XVIII.

DESDEMONA, EMILIE, JAGO, CASSIO.

JAgo excite Cassio à parler de nouveau à Desdemona ; il lui dit qu'elle seule peut obtenir sa grace, de son mari.

Cassio la prie de réïterer ses sollicitations en sa faveur. Desdemona l'assure qu'elle a fait tout ce qu'elle a pû : mais qu'elle ne reconnoit plus son mari, à la maniere dont il vient de lui parler. Elle exhorte Cassio à patienter pendant quelques jours.

Jago feint d'être surpris de la mauvaise humeur d'Othello. » Je vais (dit-il) le re- » joindre, pour sçavoir de quoi il est ques- » tion.



SCENE XIX.

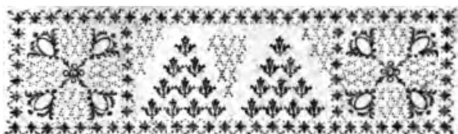
DESDEMONA, EMILIE, CASSIO.

Desdemona craint que son mari n'ait reçu quelque mauvaise nouvelle de Venise, & que ce ne soit le sujet du chagrin qu'il vient de témoigner. Emilie souhaite que cette humeur noire vienne plûtôt de là, que de sa jalousie. Desdemona inquiete sort pour aller retrouver son mari.

SCENE XX.

CASSIO, BIANCA.

Bianca fait des reproches à Cassio (son amant) d'avoir été huit jours sans le voir. Il lui dit, qu'il alloit chez elle, lorsqu'il l'a rencontrée. Il s'excuse sur les affaires importantes qu'il a eües ; & pour l'appaiser il lui montre le mouchoir de Desdemona. Bianca l'accuse d'avoir reçu ce présent de quelqu'autre maîtresse. Cassio jure qu'il l'a trouvé dans sa chambre. » Il m'a (dit-il) paru » si beau que j'ai résolu d'en faire faire un » semblable. Je te prie d'y travailler au plû» tôt. Il congédie Bianca, sous prétexte qu'il ne veut pas être vû avec elle par Othello qu'il attend. Il promet d'aller chez elle le soir même.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

La Scene est devant la Cour du Palais du Gouverneur.

OTHELLO, JAGO.

JAGO continue d'irriter la jalousie d'Othello. Il l'assure que Cassio a poussé l'impudence au point de se vanter de sa bonne fortune avec Desdemona. Othello entre en fureur à ce récit, & tombe enfin sur le Théâtre dans une espéce de létargie. Il y a des beautés dans cette Scene, avec beaucoup de licences qui m'ont empêché de la traduire.

SCENE II.

OTHELLO, CASSIO, JAGO.

CAssio effrayé de voir le Général en cet état, veut le secourir. Jago lui dit, que

le Général est sujet à cette maladie, dont il seroit dangereux d'arrêter le cours » Il ne tar- » dera pas (dit-il) à revenir : je le vois » déja remuer. . . . Retirez-vous ; il seroit » peut-être fâché d'être vû dans cette situation. » Revenez dès qu'il sera sorti : j'ai à vous » parler d'affaires importantes.

SCENE III.

OTHELLO, JAGO.

OThello revient à lui-même. Jago entreprend de le consoler, en l'exhortant à faire comme tant d'autres maris qui sont dans le même cas. » Soyez homme [dit-il.) Quand » une fois vous serez bien convaincu de votre » malheur, vous vous en consolerez ; c'est » la seule ressource qui reste aux grandes » ames dans les maux sans remede. . . . . » Au reste, si vous doutiez encore, il » m'est aisé de vous donner une nouvelle » preuve de l'infidélité de votre épouse. Cas- » sio sort d'ici, & je l'ai prié d'y revenir » dès que vous en seriez parti. . . . Cachez- » vous dans cet enfoncement. Je le mettrai » aisément sur le chapitre de ses amours, » dont je lui ferai raconter toute l'histoire. Sa » vanité ne lui permettra pas de m'en cacher » la moindre circonstance. Observez bien, « pendant ce tems, les mouvemens de ses » yeux, ceux de son visage, & les différents « gestes dont la chaleur d'un pareil récit sera

» susceptible... Mais sur-tout, faites en sorte » de vous contenir ! Vous ferez par la suite » ce que vous jugerez à propos.

Othello promet à Jago d'être patient. Mais il jure que le sacrifice qu'on exige de lui ne servira qu'à le rendre ensuite plus barbare. Il va se cacher.

SCENE IV.

JAGO, seul.

» MAintenant (dit-il) je vais questionner Cassio, sur le compte de Bianca. » C'est une coquette qui s'est avisée de devenir sérieusement amoureuse de lui ; & » Cassio ne peut tenir son sérieux lorsqu'on » le félicite sur sa conquête.... comme il ne » manquera pas d'en rire, Othello qui l'observe croira qu'il parle de Desdemona ; & » sa jalousie rapportera tous les gestes & toutes les attitudes de Cassio à l'objet funeste qui l'occupe.

SCENE V.

JAGO, CASSIO, *OTHELLO, caché.*

CEtte Sçene est un chef-d'œuvre, pour le jeu de Théâtre. Othello est placé de ma-

niére qu'il peut tout voir : mais il ne peut entendre, que lorsque Jago éléve la voix. Ce dernier, a soin de mêler de tems en tems le nom de Desdemona dans les interrogations qu'il fait à Cassio sur ses amours avec Bianca ; & c'est toujours en prononçant le nom de Desdemona qu'il parle plus haut que de coutume. Othello qui croit que les réponses de Cassio, à Jago regardent Desdemona, se confirme de plus en plus dans sa jalousie, & dans son désespoir, dont il ne peut retenir les transports.

Il y a certainement un art infini dans cette Sçene : mais ceux qui l'ont luë dans l'original, sentiront les raisons de bienséance qui m'ont empêché de la traduire.

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. BIANCA.

CEtte fille vient rapporter à Cassio le mouchoir qu'il lui avoit confié le matin. Elle a réfléchi ; & elle croit qu'il ne peut venir que de quelque rivale. Elle le rend à Cassio avec colére.

Othello reconnoit, de loin, le mouchoir ; & tous ses soupçons se tournent en certitude.

Cassio appaise Bianca, en lui promettant d'aller le soir même souper chez elle. Jago congédie Cassio, en l'assûrant qu'il ira le trouver chez cette fille, pour lui apprendre bien

des choſes qu'il n'a pas le temps de lui dire actuellement. Caſſio, & Bianca, ſortent.

SCENE VII.

OTHELLO, JAGO.

OTHELLO.

QUel ſupplice aſſez affreux pourra me vanger de ce perfide ?

JAGO.

Avez-vous remarqué, Seigneur, comme l'inſolent s'applaudiſſoit de ſon crime ?

OTHELLO.

Ah, mon cher Jago !...

JAGO.

Et le mouchoir, l'avez-vous bien reconnu ?

OTHELLO.

Dieux vangeurs ! .. Mais es-tu bien certain que ce ſoit en effet le mien ?

JAGO.

Je voudrois en pouvoir douter. Mais il ne cache pas, qu'il le tient de votre femme, & qu'il l'a donné à ſa maîtreſſe.

OTHELLO.

Que n'ai-je mille morts à leur faire souffrir ?... Ah malheureuse ! Il faut que tu périsses !.... Plus d'amour ; plus de pardon : Mon cœur est changé en pierre, pour toi.... Hélas, jamais le Ciel, fit-il rien de plus beau ?... Ah, si tout doit céder à la beauté, Desdemona n'étoit-elle pas digne de regner sur l'univers ?....

JAGO.

Seigneur !.... Que dites-vous ?

OTHELLO.

Je rends justice à ses charmes !.... Quelle délicatesse dans les traits ! Quelle élégance, & quelle noblesse dans la taille ! Que de douceur ! Que d'esprit ! Que de talens !.... Hélas, Le seul son de sa voix, auroit adouci les monstres les plus féroces !

JAGO.

Elle en est d'autant plus condamnable.

OTHELLO.

Je ne le sçai que trop !..... Ah, que lui manquoit-il enfin, pour soûmettre tous les cœurs ?..... L'éclat même de sa naissance....

JAGO.

C'eſt un crime de plus, quand on la deshonore.

OTHELLO.

J'en conviens, cher ami. Mais la pitié n'a-t'elle pas ſes droits? Et le plus inhumain n'eſt-il pas né ſenſible?

JAGO.

Seigneur, dès que vous vous ſentez trop foible pour vanger votre injure, le plus court eſt de l'oublier.

OTHELLO.

Que dis-tu?.... J'oublîrois qu'elle fût infidelle?....

JAGO.

Je conviens que l'offenſe eſt grande.

OTHELLO.

Et pour qui encore, m'eſt-elle infidelle? pour un Caſſio? pour un de mes Officiers?... quelle baſſeſſe! quelle horreur!

JAGO.

C'eſt ce qui doit vous être le plus ſenſible.

OTHELLO.

Dieux!...fais en ſorte de m'apporter du poiſon ce ſoir. C'eſt trop longtems

différer ma vangeance... Je me défie du pouvoir de ses charmes, mon cher Jago. Je serois peut-être assez lâche pour oublier ce que je me dois !

JAGO.

Seigneur, dans votre place, je n'employerois pas le poison. Il est des voies plus promptes pour vous vanger.

OTHELLO.

Tu as raison : le moyen le plus prompt est toujours le meilleur.

JAGO.

Quant à moi, je me charge de vous défaire de Cassio... Avant qu'il soit minuit vous en entendrez parler.

OTHELLO.

Je m'en repose sur toi... * Mais, que nous annoncent ces trompettes ?

JAGO.

C'est sans doute quelques nouvelles de Venise... Je ne me trompes pas. C'est le Seigneur Ludovico ; & votre femme est avec lui.

* On entend la Trompette.



SCENE VIII.

Les mêmes Acteurs. LUDOVICO, DESDEMONA. Suite.

LUDOVICO.

BOn jour, Seigneur Othello.

OTHELLO.

Seigneur, ſoyez le bienvenu.

LUDOVICO.

Seigneur, le Duc, & le Senat de Veniſe vous ſaluent. *

OTHELLO.

Je baiſe ** l'organe de leurs volontez.

DESDEMONA.

Qu'apportez-vous de nouveau, cher couſin ?

JAGO.

Je ſuis charmé, Seigneur, de vous voir arrivé.

LUDOVICO.

Je vous en rends graces. Comment ſe porte Caſſio ?

* Il donne une lettre à Othello.

** Prenant la lettre & la baiſe.

JAGO.

Fort bien, Seigneur.

DESDEMONA.

Il eſt arrivé une avanture, qui l'a mis en diſgrace auprès d'Othello. Mais j'eſpere que vous raccommoderez tout.

OTHELLO, *à part.*

Cela n'eſt pas bien ſûr !....

DESDEMONA.

Que dites-vous, Seigneur ?

LUDOVICO.

C'eſt de la lecture de la lettre qu'il eſt occupé, Madame..... Je ſuis fâché de ſçavoir Caſſio brouillé avec le Général.

DESDEMONA.

Je ne puis vous exprimer la peine que j'en reſſens ! Je ferois tout au monde pour les remetrre bien enſemble : car j'aime Caſſio, Seigneur.

OTHELLO, *à part.*

Je le ſçai trop, perfide !

DESDEMONA.

Seigneur ?

OTHELLO, *à part.*

Quoi, même en ma préſence!..

Quelle fureur !...

DESDEMONA, *à Ludovico.*

Seign eur, il me paroît inquiet &
grin.

LUDOVICO.

'est la lettre, sans doute, qui lui cause
elqu'émotion. Le Sénat, à ce que
crois, le rappelle à Venise, & don-
son gouvernement à Cassio.

DESDEMONA.

J'en suis en vérité ravie!

OTHELLO, *à part.*

Je n'ai pas de peine à te croire...

DESDEMONA.

Que dites-vous, Seigneur?

OTHELLO.

e dis, que rien ne peut vous conte-
...

DESDEMONA.

Ah, mon cher Othello! De quoi
ic s'agit-il?

HELLO, *la repousse avec fureur.*

Laisse-moi, monstre.

DESDEMONA.

Ciel! Par où donc ai-je mérité?...

LUDOVICO, *à Othello.*

Seigneur, ceci surprendra bien Ve-
e; & j'aurois peine à le croire, si je
l'avois vû!... C'est trop, Seigneur,

c'eſt trop !... Je vois couler ſes larmes... Daignez du moins la conſoler.

OTHELLO, *à Deſdemona.*

Hors de mes yeux, perfide.

DESDEMONA.

J'obéis, Seigneur, puiſque ma vuë vous offenſe ? *

LUDOVICO.

Que ſa triſteſſe me touche ! Ah, Seigneur, daignez la rappeller ?

OTHELLO.

Madame ?

DESDEMONA.

Hélas, Seigneur !....

OTHELLO, *à Ludovico.*

Que voulez-vous lui dire, Seigneur ?

LUDOVICO.

Moi ?

OTHELLO.

Ne m'avez-vous pas prié de la rappeller ?... Ah, qu'elle s'en aille, ou quelle revienne, peu m'importe.... Qu'elle pleure, qu'elle gémiſſe, ou qu'elle ſe conſole, je n'y prens point d'intérêt .... quant aux ordres du Sénat... ** ſortez, vous dis-je : je vous

* Elle ſort.

** A Deſdemona.

parlerai tantôt .... Seigneur j'obéirai. Je retournerai à Veniſe .... * Sortez donc ? .... Mais auparavant .... Oui, Seigneur, Caſſio aura ma place. Cependant, faites-moi l'honneur de ſouper aujourd'hui chez moi ; & ſoyez le bien arrivé en Chypre.... Adieu.

SCENE IX.

LUDOVICO, JAGO.

EST-ce là ce fameux More, dont la renommée publie tant de merveilles, & que le Sénat regarde comme un Héros ? Cet homme au-deſſus des foibleſſes de l'humanité, dont la vertu ſolide ne s'ébranla jamais dans les plus grands revers ? .... Parle, Jago : Eſt-ce bien lui ?

JAGO.

Seigneur ... Il eſt vrai qu'il n'eſt plus le-même.

LUDOVICO.

Mais, je n'oſe dire ce que je penſe

* A Deſdemona qui ſort.

de la situation de son esprit... Qu'en pense-tu, toi ?

JAGO.

Seigneur, il ne me convient pas de prononcer là-dessus. S'il n'est pas ce qu'il doit être, je prie le Ciel en sa faveur.

LUDOVICO.

Quoi donc ? maltraiter son épouse, en ma présence !....

JAGO.

Cela m'a surpris autant que vous.

LUDOVICO.

Cela lui est-il déja arrivé ? Ou sont-ce les ordres du Sénat qui lui ont enflamé le sang ?

JAGO.

Hélas ! je ne puis vous dire, ni ce que je sçais, ni ce que j'ai vû.... Observez ses démarches, Seigneur, & vous m'épargnerez le chagrin de parler mal de lui.

LUDOVICO.

Je suis vraiment fâché, de ne pas trouver en lui ce que je comptois y voir.

SCENE X.

Le Theâtre repréſente l'intérieur du Palais.

OTHELLO.

QUoi, vous n'avez jamais rien remarqué ?

EMILIE.

Ni vû, ni ſoupçonné.

OTHELLO.

Mais, vous avez ſouvent vû Caſſio auprès d'elle ?

EMILIE.

Cela eſt vrai : mais ils n'ont jamais dit un mot, que je ne l'aye entendu.

OTHELLO.

Je ſçais pourtant, que leur coutume eſt de parler bas, quand ils ſont enſemble ?

EMILIE.

Jamais, *Seigneur*, je vous le jure !

OTHELLO.

Quoi, vous me nierez que Deſde-

mona ne vous ait pas écartée ſouvent ſous différens prétextes ?

EMILIE.

Jamais, Seigneur, jamaîs. Il ſuffiſoit qu'un homme fût avec elle, pour qu'il me fût défendu de la quitter.

OTHELLO.

Cela n'eſt pas croyable. Pour vouloir trop prouver, tu ne prouves rien.

EMILIE.

Seigneur, j'apperçois qu'on veut vous rendre jaloux ! Mais je connois ſi bien la vertu de votre épouſe, que dûſſiez-vous demander mon ame pour caution de ſa fidélité, je ne balancerois pas un moment à la riſquer. Si quelqu'un oſe tenter de noircir Deſdemona dans votre eſprit, défiez-vous de lui, tâchez de pénétrer les motifs qui le font agir ; étudiez enfin ſon caractére : vous trouverez un traître conduit par l'intérêt, ou par la vangeance .... Oui, Seigneur, je le dis, & je le ſignerois de mon ſang, ſi Deſdemona n'eſt point l'épouſe la plus tendre & la plus fidelle, tous les maris ſont malheureux ; il n'en eſt

pas, enfin, qui puissent compter sur la vertu de leurs femmes.

OTHELLO.

Dis lui que je l'attends ici.

SCENE XI.

OTHELLO, seul.

QUe je serois heureux, si le témoignage de cette femme n'étoit pas suspect! ..... mais je la connois trop : sa propre sureté l'engage à la discrétion ; & l'intérêt qui dirigea toujours ses démarches, acheve de lui en prescrire la loi.

SCENE XII.

OTHELLO. DESDEMONA. EMILIE.

DESDEMONA.

QU'ordonnez-vous, Seigneur ?

OTHELLO.

Vous tremblez ?

DESDEMONA.

J'en conviens !....

OTHELLO.

Levez les yeux, Madame; osez fixer les miens.

DESDEMONA.

Ah, puissai-je jamais n'en envisager d'autres!...
Quel est votre dessein ?

OTHELLO.

De confondre les vôtres.
Vous, sortez Emilie ; & gardez qu'en ces lieux
Nul mortel ne hazarde un regard curieux !...
Sortez, dis-je ?...

SCENE XIII.

OTHELLO. DESDEMONA.

DESDEMONA, se jette à ses pieds.

SEigneur, je dois ainsi paroître,
Moins aux yeux d'un époux, que d'un Juge,
& d'un maître.

Ah, Seigneûr, qu'ai-je fait ? Quel crime ai-je
commis ?
Vos regards enflâmés ont glacé mes esprits !

OTHELLO.

Pourquoi ? Qui donc es-tu ?

DESDEMONA.

Moi, Seigneur ? Votre femme ;
Et digne de ce nom, par l'excès de ma flâme.

OTHELLO.

Digne, dis-tu, perfide ? . . . Ose donc le jurer !
Si le Ciel de ses dons a voulu te parer,
Pour offrir aux mortels un objet adorable :
Par ton âme, du moins, montre-toi détestable.
Ajoute le parjure, à tes iniquités !

DESDEMONA.

Vous connoissez mon cœur, ô Dieu qui m'é-
coutés !

OTHELLO.

Ah, le Ciel connoît donc le cœur d'une infi-
delle,
Que l'impudence rend encor plus criminelle.

DESDEMONA.

Moi, Seigneur, infidelle ! Hélas, à qui ? . . ?
Parlez ?
Daignez rendre le calme à mes sens désolés !
Dites un mot ; je vole expier mon offense.

OTHELLO.

Le crime emprunte ici le ton de l'innocence ;
Et tu m'attendrirois, si j'étois moins... (*à part*)
Ah Ciel !
Que je suis foible encor ! . . .

DESDEMONA.

Jour affreux ! jour cruel !
Quoi, mon époux gémit ? ... O mortelles alarmes !
Malheureuse ! & c'est moi qui fais couler ses larmes ? . . .
Je ne lis dans ses yeux, que le trouble, & l'horreur ;
Les miens ne trouvent plus le chemin de son cœur ! . . .
Si l'ordre du Sénat allume ta colere,
Ah, dois-tu m'imputer les fautes de mon pere ?
S'il te hait, cher époux, dois-tu t'en prendre à moi ?
S'il me hait encor plus, ignores-tu pourquoi ?

OTHELLO.

Plût au Ciel, qu'Othello victime de l'envie,
Languissant dans l'opprobre, accablé d'infamie,
Eût offert aux mortels avides de sa mort
Un effrayant tableau des caprices du sort !

Tu m'aurois vû tranquile au milieu de l'orage,
Aux coups de l'injustice opposer mon courage,
Et grand dans mon malheur, braver mon ennemi !
Mais, voir en un instant tout mon espoir trahi,
Etre avili, trompé par l'objet que j'adore,
Le sçavoir infidéle, & l'adorer encore !
Dieu, que faut-il de plus, pour tarir dans un cœur
Les sources du courage, ainsi que du bonheur.

DESDEMONA.

Quoi, Seigneur, vous croiriez ?...

OTHELLO.

Oui, je crois que mon ame,
Victime dévouée à la plus vive flâme,
Ne te doit désormais que haine, & que mépris ...
Maudit soit, mille fois, le jour ou tu nâquis !

DESDEMONA.

Expliquez-moi mon crime, ou ma douleur m'accable !

OTHELLO.

Plus tu veux l'ignorer, plus je te crois coupable.

Eh, que te puis-je apprendre enfin ? Ouvre les yeux :
Porte-les sur toi-même, interroge les Cieux,
La terre, les enfers, & toute la nature
Sçaura te reprocher ton crime, & mon injure !...
Eh quoi, tu feins encor ? Tes yeux mal assurés
Portent encor sur moi des regards égarés ?
Ton âme veut envain démentir ton visage !...
Qui l'eût crû, que tant d'Art eût été ton partage ?
Mais quiconque est sans foi, peut être sans pudeur.

DESDEMONA.

Ah, ç'en est trop enfin. Vous m'offensez, Seigneur ?....

OTHELLO.

Quoi donc, à mon amour n'es-tu pas infidelle ?

DESDEMONA.

Moi, Seigneur ?... C'est à toi, que mon cœur en appelle,
Grand Dieu ! sois-moi témoin, que mes vœux les plus doux
N'eurent jamais d'objet, que ceux de mon époux !
Hélas !...

OTHELLO.

J'ai tort,* Madame ; & vous êtes à plaindre !...
Mais on vient ... je vous laisse.

DESDEMONA.

Ah, que j'ai lieu de craindre !

SCENE XIV.

OTHELLO, DESDEMONA, EMILIE.

OTHELLO, à Emilie.

TU entres fort à propos, fidelle gardienne des portes de cet enfer !... Tiens, prens cet argent, voilà ton salaire. Sois toujours aussi discrette, & aussi attentive : tu te feras un grand nom.

* Ironiquement.



SCENE XV.

DESDEMONA. EMILIE.

EMILIE.

QU'ai-je entendu, Madame ! & quelles sont les idées sinistres de votre époux ?

DESDEMONA.

Hélas !

EMILIE.

Vous gémissez !..

DESDEMONA.

Je me meurs ! .... je n'ai plus d'époux, ma chere Emilie ! ... de grace ne me fais point parler : la douleur me coupe la voix. Juge de mon malheur, par mes soupirs ! ... Qu'on cherche au plûtôt Jago ? Je veux lui parler.

SCENE XVI.

DESDEMONA, seule.

CIel, qui connois mon innocence ! suis-je digne d'un pareil sort ?...

Hélas, comment est-il possible que mon époux ait pû seulement me soupçonner ?....

SCENE XVII.

DESDEMONA, EMILIE, JAGO.

DEsdemona n'a pas sa force de raconter à Jago ce qui vient de se passer entre son mari & elle. Emilie, qui a tout entendu, en fait part à son mari, qui affecte beaucoup d'étonnement, & de douleur. Emilie soupçonne quelque flatteur d'avoir empoisonné l'esprit d'Othello : elle se répand en invectives & en malédictions contre celui qui a pû causer tout ce désordre. » C'est quelque peste de ce genre » (dit-elle à Jago) qui vous a sans doute jetté » des soupçons dans l'esprit contre moi, & » contre le More !

Jago fait taire sa femme, pour écouter Desdemona, qui (sçachant l'ascendant de cet homme sur l'esprit de son mari) le conjure d'intercéder pour elle auprès de lui. Elle prend le Ciel à témoin de son innocence; & dans le fort de sa douleur, elle se jette aux pieds de Jago pour le supplier d'engager Othello à s'expliquer, &c.

Jago la console, en l'assurant que ce sont les lettres du Sénat qui chagrinent Othello,

& qu'il va travailler de son mieux pour lui remettre l'esprit. . . . . » Séchez vos pleurs » (dit-il) Madame. Vous entendez la trom» pette qui annonce que l'Envoyé de Ve» nise arrive pour souper chez vous. Soyez » tranquille ; reposez-vous sur moi : tout ira » bien.

SCENE XVIII.

JAGO, RODERIGO.

RODERIGO se plaint amérement de se voir amusé si long-tems par Jago. Il lui reproche de l'avoir dépouillé de tout ce qu'il avoit de plus précieux, sous prétexte d'en faire des présens à Desdemona : cependant il n'a encore pû parvenir à avoir une conversation avec elle. Il menace Jago de se présenter lui-même à elle, afin de sçavoir à quoi s'en tenir. . . . Jago l'appaise, en lui promettant de la lui faire voir la nuit même ; & en lui représentant les difficultés qu'il a fallu vaincre, pour amener Desdemona jusqu'à ce point. Roderigo, qui se défie de cette promesse, demande à Jago par quels moyens il compte de pouvoir la remplir ?

» Vous sçavez (dit Jago) que le Sénat a » donné le Gouvernement de l'Isle de Chy» pre à Cassio, & qu'Othello est rappellé ? » Mais vous ignorez que le More, piqué

» de cette injustice, ne veut plus retourner à » Venise. Il a résolu d'abandonner le service » de la République, & il part pour la Mau» ritanie avec son épouse. Mais il y a un moyen » certain pour l'arrêter ici : c'est de se dé» faire de Cassio ; & le moyen en est fort aisé. » Je sçais qu'il soupe ce soir chez Bianca. Il en » sortira fort tard, & vous pourrez l'atta» quer avec autant davantage que vous vou» drez. D'ailleurs, je vous seconderai, & vous » n'aurez rien à risquer.

Roderigo est aussi surpris qu'effrayé du projet de Jago. Mais ce dernier le rassure, en lui disant que ses mesures sont prises de maniere, qu'il n'y a pas le moindre danger à craindre. » Je vous ferai (dit-il) convenir tantôt » de la nécessité de cette mort. Adieu, soyez » secret ; nous nous verrons après souper, & » je vous dirai tout. Roderigo le quitte, & sort » fort inquiet.

SCENE XIX.

LUDOVICO, OTHELLO, DESDEMONA, EMILIE.

Plusieurs Officiers.

OThello, & Desdemona reconduisent Ludovico, qui vient de souper chez eux. Il fait des instances pour engager Othello à ne pas aller plus loin : mais le More répond,

qu'il aime à marcher après le repas. Ludovico prend congé de Desdemona. Othello avant que de sortir avec lui, dit à sa femme d'aller se mettre au lit, & de renvoyer Emilie dès qu'elle sera couchée.

SCENE XX.

DESDEMONA, EMILIE.

DEsdemona s'étonne de l'ordre qu'elle vient de recevoir de son mari. Emilie en conçoit de l'inquiétude. Desdemona, qui a quelque pressentiment de son malheur, rappelle une vieille chanson d'une servante de sa mere, dont les amours avoient eu une fin tragique. Elle chante cette chanson. Ces deux femmes s'entretiennent ensuite sur le peu de fidélité des femmes de leur siecle : ce qui donne lieu à Emilie de lâcher quelques traits assez libres. Desdemona, au contraire, y parle comme la plus sage & la plus tendre des épouses.

Cette Sçene est encore une de celles, qui ne seroient susceptibles d'aucunes graces, dans une traduction, & sur tout dans une traduction françoise.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente une ruë vis-à-vis le Palais d'*OTHELLO.

JAGO, RODERIGO.

JAGO.

CAchez-vous derriere cette borne ; dès qu'il paroîtra plongez-lui votre épée dans le corps, & ne craignez rien : je ne vous quitterai pas. Songez, surtout, que votre bonheur dépend de cet instant ; & soyez ferme.

RODERIGO.

Approchez-vous de moi, de crainte que je ne me trompe.

JAGO.

M'y voilà. Allons, l'épée à la main ? bon courage !

qui s'est passé, en attendant qu'il y aille bientôt lui-même. Il sort, en disant,

Enfin, c'est cette nuit qui décide mon sort;
Et l'aurore verra ma victoire, ou ma mort!

SCENE VIII.

Le Théâtre représente l'appartement de DESDEMONA, *couchée & endormie.*

OTHELLO, *entre, tenant un flambeau d'une main, & une épée nuë de l'autre.*

ARrête, malheureux! C'est ici que ton cœur
Va faire triompher, ou l'amour, ou l'honneur.
Sonde-toi! De l'amour crains les douces amorces:
De ta foiblesse seule il emprunte ses forces;
Et sa moindre étincelle allume le flambeau,
Qui de l'honneur d'un homme éclaire le tombeau!
Songes-y! Cet instant, ou fatal, ou propice,

Te conduit à la gloire, ou dans le précipice....

Eleve-toi, mon ame! Ecarte loin de moi
Tout ce qui peut causer la tendresse, ou l'effroi:
Sois sourde à la pitié, n'écoute que la gloire;
Songe, que l'amour seul balance ta victoire:
Que le mépris, la honte, & l'horreur qui la suit,
De trente ans de vertu vont te ravir le fruit!...

Faut-il, pour m'affermir, rappeller mon injure?
Ah, cachons-la plûtôt à toute la nature!
Eh, qu'importe, après tout, qu'Othello soit cruel,
Si ses autres vertus le rendent immortel.

C'en est fait, approchons, vangeons-nous. Ah, je tremble!....
Unîtes-vous jamais tant de graces ensemble,
Grand Dieu? si vous voulez que j'en sois l'assassin,
Pourquoi m'arrachez-vous ce poignard * de la main?....

Ecartons ce flambeau: sa lumiére perfide

* Il laisse tomber l'épée.

Me montre des attraits, dont l'éclat m'intimide ;
Et mes yeux éblouis par leur charme vainqueur,
Reçoivent un poison, qui germe dans mon cœur !
* Eteignons-le plûtôt : C'est le mieux.... Je suis maître
D'éteindre sa lumiére, ou de la faire naître ?
Je balance pourtant !.. Ah barbare ! Et ton bras,
Pour la priver du jour ne te résiste pas ** ?
Si de quelques remords ta vangeance est suivie,
Est-il en ton pouvoir de lui rendre la vie !..

---

* Put out the light, and, Then, put out the light ;
If i quench thée, thou flaming Minister,
I can again Thy former light Restore,
Should i repent : but once put out *thy*, light,
Thou cunning'st pattern of excelling nature,
I Know not Where is that *Promethean* heat,
That can thy light Re-lumine &c.

** Regardant sa femme.

Epous

Epoux infortuné ? .... Que dis-je ? ce seul nom
Efface dans mon cœur tout ombre de pardon :
Il y grave, en airain, sa sentence mortelle.
Serois-je malheureux, si ce n'étoit par elle ?
Allons .... Mais, juste Ciel ! par quel enchantement,
Chaque pas que je fais vers cet objet charmant,
Semble-t-il affoiblir les transports de mon ame ? ....
Puis-je aimer, à la fois, & détester ma femme ? ....
Un charme séducteur s'empare de mes sens ;
Ma voix ne forme plus que des sons languissans ;
Déja, de ma douleur, le sentiment s'émousse :
L'honneur me tend la main, mais l'amour la repousse ! ....
Cédons, pour un instant .... C'est la derniere fois,
Fier honneur, qu'Othello sera sourd à ta voix * .....

* Il s'approche du lit.

Que d'attraits ! Le sommeil les embellit encore !
Le repos de la nuit, la fraîcheur de l'aurore,
Sont peints sur son visage ; & mon œil enchanté,
Voit en elle, ou croit voir une Divinité ! ....
Chere Desdemona, Pourquoi m'es-tu ravie ?
Pourquoi me forces-tu de t'arracher la vie ?
Ah, du moins, si la mort efface tes attraits,
Dans le cœur d'Othello, tu vivras à jamais ;
Ce cœur, ne brulera jamais d'une autre flame :
J'aimerai ton image, en détestant ton ame ;
Et ce fatal baiser * t'assure de la foi
D'un époux, que ta mort rendra digne de toi .....
Je pleure ? ..... Ah, c'est ainsi que l'arbitre suprême
Tonne, quoiqu'à regret, sur les mortels qu'il aime !
.... Mais ma voix la réveille .....

DESDEMONA.

Ah, mon cher Othello ! ....

* Il l'embrasse.

Cher époux ! ....

OTHELLO.

Oui, jadis : aujourd'hui, ton boureau :
Qui t'aime cependant, & qui malgré ton crime,
Veut bien se contenter d'une seule victime ....
Offre au Ciel les remords d'un cœur vraiment contrit :
Qu'il pardonne à ton ame, & ton sang me suffit.
Il faut mourir enfin : Prépare-toi ....

DESDEMONA.

Qu'entends-je ?
Moi, mourir ! Et par vous ? .... A ce langage étrange,
Je doute si je veille, & mes sens éperdus
Dans ce doute mortel demeurent suspendus !...
Moi, mourir ? ... Ah, Seigneur !

OTHELLO.

Oui, toi-même parjure :
Ton doute est pour mon cœur une nouvelle injure :
Après tant de sermens, & de devoirs trahis,
As-tu pû te flatter de les voir impunis ?
Tu me crûs donc bien lâche, & digne de ma honte,

Perfide ? Ah, ma vengeance auroit été plus
prompte,
Si j'eusse été plutôt certains de tes forfaits.

DESDEMONA.

Des forfaits ! moi ? Mon cœur ne les connut
jamais ...
J'ai tort ; j'en commis un, mais c'étoit pour
te plaire :
J'ai trompé la tendresse, & les soins de mon
Pere ;
J'ai bravé son couroux, j'ai volé dans tes bras;
J'ai tout abandonné, pour suivre ici tes pas ;
Et dans cet instant même où tout mon sang se
glace
A l'aspect du trépas dont ta main me menace,
Mon cœur, plus allarmé que saisi par l'effroi,
Ne respire, ne vit, ne brûle que pour toi !
Tu m'accuses pourtant ! je vois sur ton visage,
Tous les traits de l'amour obscurcis par la rage,
u me perces le cœur par des noms odieux ;
La mort, & la fureur, sont peintes dans tes
yeux !
Si tu m'aimas jamais, prens pitié de ma peine!
Dis-moi, du moins, par où j'ai mérité ta haine?
Ah, dusse-tu rougir d'avoir pû m'accuser,
Je t'aime trop, ingrat, pour ne pas t'excuser !

Et quel que ſoit l'effet du couroux qui t'anime,
Je n'en redoute rien, ſi je connois mon crime.

OTHELLO.

Prens garde! d'un ſeul mot, je te vais accabler,
Confondre ton audace, & te faire trembler...
Le traître Caſſio.... Tu changes de viſage?...
Jamais, de ton amour, ne reçut-il de gage?
Et ce fatal *mouchoir*, que tu diſois perdu,
N'eſt-il pas dans ſes mains?...

DESDÈMONA.

Quoi; Seigneur?...

OTHELLO.

Je l'ai vû.
Mais attends: j'ai vû plus. Le malheureux ſe vante,
D'avoir reçû ce don des mains de ſon amante!
Cette intrigue eſt publique, il ne s'en défend pas;
Il profane à la fois ſon nom, & ſes appas;
Et cette Amante enfin, c'eſt toi.

DESDEMONA.

Ciel, je reſpire!...
A tout autre que vous, je n'aurois rien à dire,
Seigneur; & la vertu qui peut s'épouvanter
D'un ſoupçon odieux, paroît le mériter.

Mais un époux a droit d'exiger davantage:
L'innocence, à ses yeux, doit être sans nuage.
Connoissez donc la mienne ... appellez Cassio:
Ecoutez Emilie ; interrogez Jago ;
Faites parler enfin la terre, & le Ciel même:
Tout vous dira, Seigneur, que c'est vous seul
que j'aime ;
Que Cassio jamais....

OTHELLO.

Arrête : il n'est plus tems;
Tes larmes, tes attraits, tes ruses, tes sermens,
Contre ce que j'ai vû sont de trop foibles armes;
Et ton crime, à mes yeux, avilit tous tes charmes !
Songe qu'il faut périr, & que le Ciel t'entend;
Ne te prépares pas un supplice plus grand ;
Les ombres de la mort couvrent ce lit funeste;
L'instant du repentir, est tout ce qui te reste ;
Profites-en.

DESDEMONA.

Ah tigre ! ainsi donc ta fureur
Veut m'arracher ensemble, & la vie, & l'honneur ?
Tu peux verser mon sang .,. Mais, avant
que je meure,

ma gloire, à la tienne, accorde au moins
une heure!
ue mes accusateurs paroissent devant moi;
s'il te reste encor un soupçon; vange-toi!
u gré de ta fureur augmente mon supplice:
ne pourrai du moins t'accuser d'injustice.

OTHELLO.

te dis, que j'ai vû... tous ces lâches détours,
: te sauveront pas...

DESDEMONA.

Ciel, viens à mon secours!
otége l'innocence: & si je suis coupable,
me livre à tes coups; que ta foudre m'accable!
argne à mon époux la honte de ma mort.

OTHELLO.

rfide! ton époux gémiroit de ton sort,
pouvoit démentir son oreille, & sa vûe.
Cassio lui-même....

DESDEMONA.

Ah, ce nom seul me tue!
'il paroisse; qu'il vienne, & s'il peut m'accuser,
ne me défens plus, & tu peux tout oser.

OTHELLO.

Il n'en a que trop dit, & sa langue funeste
Aux enfers, maintenant, peut apprendre le reste:
Jago m'en a vangé; son amant ne vit plus.

DESDEMONA.

Il est mort?... O douleurs! ô regrets superflus!
Il emporte, en mourant, & ma gloire, & ma vie...
Je vois, avec horreur, d'où part la perfidie!...
Il est mort, dites-vous, de la main de Jago?...
Il étoit innocent!... *

OTHELLO.

Suis-je encor Othello?
Une femme.... à mes yeux.... sans crainte de tonnere,
Ose pleurer l'objet de sa flâme adultére!...
Amour Dieu & mortels, dussiez-vous m'en punir,
C'en est trop! & mon bras sçaura vous prévenir...
Quel que soit l'avenir que ta mort me prépare,
Indigne épouse, meurs!... **

DESDEMONA.

Ah cruel!... ah barbare!...

* Elle pleure.
** Il l'étrangle.

SCENE IX.

OTHELLO. DESDEMONA.
EMILIE frape à la porte.

EMILIE.

Seigneur, ouvrez de grace ?..... Seigneur, éveillez-vous, & venez au plûtôt ?.....

OTHELLO.

Que veut dire ce bruit ?.... Mais * elle n'eſt pas encor morte ?... Et je ſouffre de la voir languir !....

EMILIE.

Ah, Seigneur, ouvrez donc ?

OTHELLO.

Qui eſt là ?

EMILIE.

C'eſt moi, Seigneur....

OTHELLO, *à part.*

C'eſt Emilie.... Je crois Deſdemona morte maintenant .... On vient m'apprendre ſans doute la mort de Caſſio... Ferai-je entrer Emilie ?...

* A part.

Elle ne manquera pas de vouloir parler à ma femme .... que dis-je, à ma femme ? Cruel, tu n'en as plus ! ... O fatale nuit ! O malheureux Othello !

EMILIE.

Seigneur, paroiſſez, je vous en ſupplie ! Il faut abſolument que je vous parle.

OTHELLO *à part.*

Je l'avois oublié. .. * j'y ſuis dans le moment , Emilie .... ** tirons du moins les rideaux de ce lit déplorable...

SCENE X.

OTHELLO. DESDEMONA. EMILIE.

OTHELLO, à Emilie.

EH-bien que veux-tu ?

EMILIE.

Ah Seigneur, cette nuit eſt deſtinée au meurtre, & au carnage ! ....

* Haut.

** A part.

Cassio a tué un jeune Seigneur Venitien, nommé Roderigo.

OTHELLO.

Et quand l'a-t-il tué ?

EMILIE.

Tout à l'heure.

OTHELLO.

Cassio est mort..... Cela ne se peut.

EMILIE.

Non, Seigneur, il est vivant.

OTHELLO.

Qu'entens-je ? .... Ah, ma vangeance n'en sera que plus terrible !

DESDEMONA.

Cassio est innocent ! ,...

EMILIE.

D'où vient cette voix lamentable ?....

OTHELLO.

Que dis-tu ? .... Quelle voix ?

EMILIE.

Ah, c'est celle de ma chere maîtresse .... Mais sa voix est mourante ! O Dieux ! Volons à son secours.

DESDEMONA.

Je meurs injustement ! ....

EMILIE.

Ah ! qui a pû commettre un pareil

crime ? Nommez-le-moi, Madame, & vous ſerez vangée.

DESDEMONA.

Je n'accuſe perſonne .... Recommandez mon corps à mon époux.... Je meurs ! ...

EMILIE.

Dieux ! Quel eſt l'inhumain ?

OTHELLO.

Tu vois qu'elle ne m'accuſe pas ? Mais Othello n'a jamais ſçû cacher la vérité .... Elle eſt morte de ma main.

EMILIE.

O crime affreux !

OTHELLO.

Tais-toi .... J'ai vangé mon injure, en puniſſant une femme infidelle qui me deshonoroit.

EMILIE.

Ah barbare ! Ah cruel ! ta jalouſe fureur vient d'immoler la vertu même ....

OTHELLO.

Ton mari la connoiſſoit mieux que toi.

EMILIE.

Mon mari ?

OTHELLO.

Il t'inſtruira du détail de ſon intrigue avec Caſſio... Mais, il ne t'apprendra que ce que tu ſçavois avant lui.

EMILIE.

Mon mari !

OTHELLO.

Oui ton mari, lui-même : C'eſt de lui que j'ai tout appris. C'eſt lui qui m'a ouvert les yeux, & qui m'a fourni les preuves les plus convainquantes de la réalité de mon malheur.... Mais, pourquoi t'étonner au nom de ton mari ? Son attachement pour moi ne t'eſt-il pas auſſi connu que ſon extrême probité ?

EMILIE.

O ma chere maîtreſſe ! triſte victime de la plus noire calomnie, que ſon ſort eſt affreux ... Seigneur, ſi c'eſt mon mari qui a oſé accuſer la vertu de Deſdemona, je le regarde comme un infâme !... Tout ce qu'il vous a dit eſt faux .... Ah tigre ! Ton épouſe étoit auſſi vertueuſe que belle. Hélas, on ne peut rien reprocher à ſa mémoire, que l'excès de ſa tendreſſe pour un monſtre tel que toi !...

SCENE XI.

OTHELLO, EMILIE, GRATIANO, MONTANO, JAGO. &c.

MONTANO, à Othello.

AH, Seigneur, de quel bruit ont retenti
ces lieux ?

EMILIE, *appercevant Jago.*

Viens, Jago ; défens-toi d'un ſoupçon odieux:
Ce barbare aſſaſſin te charge de ſon crime.
Toi ſeul, à ſa fureur, a livré ſa victime,
Dit-il ?... Tiens, la voilà ? frémis ! & ſi ton
cœur
Eſt digne encor de moi, démens cet impoſteur.

GRATIANO, *appercevant Deſdemona morte.*

Hélas, que vois-je ?

MONTANO.

O Ciel !

EMILIE, *à Jago.*

Tu gardes le ſilence !
Parle ?

JAGO.

Eſt-on criminel, en diſant ce qu'on penſe ?...
Il ſçait, * ſi j'ai dit vrai....

* Montrant Othello.

EMILIE.

Grand Dieu, qu'ai-je entendu !
Aurois-tu de sa femme accusé la vertu ?
As-tu dit, que brûlant d'une coupable flâme,
En secret, Cassio regnât seul sur son ame ?

JAGO.

Oui, je l'ai dit.

EMILIE.

O crime ! ah malheureux !

JAGO.

Tais-toi,
Sors ; ou crains mon couroux !

EMILIE.

Seigneurs, protegez-moi !
La nature frémit, le sang innocent crie,
L'imposture triomphe, & la vertu trahie
M'impose des devoirs plus sacrés aujourd'hui...
Rien ne peut m'arrêter !...

OTHELLO.

Dieu, qu'entrevois-je ici ? *

EMILIE.

Est-ce assez de gémir, quand la vertu succombe ?
C'est des larmes de sang qu'il faut baigner sa tombe !

* Il tombe sur le lit.

Leve les yeux, cruel ! & vois avec horreur,
Cet objet, qu'immola ton aveugle fureur ;
Cette épouse adorable, autant que vertueuse!
Meurs, en la regrettant.

GRATIANO.

O destinée affreuse !
Cet hymen, de mon frere a creusé le tombeau ;
Et sa fille, aujourd'hui, trouve en toi son bourreau ?

OTHELLO.

Ne me reprochez point cette fin déplorable.
Qui la sent, mieux que moi ?... Mais elle étoit coupable :
Son criminel amour n'a que trop éclaté :
L'infâme Cassio, s'en est même vanté ;
Jago le sçait... que dis-je ? Hélas de mon outrage,
N'ai-je pas eu moi-même un fatal témoignage ?
Cassio n'a-t'il pas ce gage de ma foi,
Qu'une infidelle épouse avoit reçû de moi ?
Ne l'a t'il point reçû des mains de son amante?

EMILIE.

Ciel !.. dissipe un soupçon dont l'horreur m'épouvante.

Quel est ce gage ? Ah Dieu ! seroit-ce ce mouchoir,
Qu'elle cherchoit en vain ; & que tu voulois voir ?
Se pourroit-il ?....

OTHELLO.

Acheve ?....

JAGO, *à Emilie.*

Arrête ; ou ma colere ;
Te punira bientôt...

EMILIE.

Non ; quand toute la terre ;
Quand la foudre en éclats prête à m'anéantir
Menaceroient mes jours, je ne puis consentir
A laisser dans l'opprobre expirer l'innocence :
Je parlerai ...

JAGO, *tire son épée.*

Sors, dis-je ? évite ma vangeance !
Si tu dis un mot....

EMILIE, *va au devant de l'épée de Jago.*

Frappe !

GRATIANO, *se met entre deux.*

Ah, ç'en est trop Jago ?
Ce transport m'est suspect ...

Veut que ma foible voix, du sein de la mort même,
Puisse encor attester l'innocence, & l'amour,
De l'objet que ta rage a sçu priver du jour!...
Le Ciel m'entend .... Crois-moi ... J'expire satisfaite !...

SCENE XIII.

OThello furieux & égaré, cherche une épée pour forcer la garde qui est à la porte de son appartement. Il en trouve une, & il se met en devoir de sortir.

Gratiano, qui croit Othello sans armes, le menace au travers de la porte... » Regarde, » & parle-moi (dit Othello) ou songe à te » défendre ?..

Gratiano lui demande ce qu'il veut ? » Te » faire voir que je suis armé (répond Othel» lo) & t'apprendre qu'avec cette même » épée j'ai autrefois surmonté de plus grands obstacles que ceux que tu prétends opposer » à ma valeur.

Mais ce fer brille en vain à ton œil interdit;
Ne crains plus rien d'un bras que la honte affoiblit :
La gloire a ses écueils, ainsi que le courage;
Et ce jour, de la mienne, éclaire le naufrage! ....

Rentre, rassure-toi.... Jadis, tel qu'un roseau,
Le plus fameux guerrier plioit sous Othello:
Il étoit vertueux! mais il se sent coupable;
Il céde, il se soumet au destin qui l'accable!
En proie à ses remords, ne crains plus rien de lui:
Ce qu'il étoit hier, n'est qu'un songe aujourd'hui!....
Où prétendrois-je aller?... Quel seroit mon azile?...
Laisse-moi *....

* Gratiano referme la porte.

SCENE XIV.

OTHELLO, seul.

Tout ici maintenant est tranquille!
Le silence, & la mort, regnent seuls en ces lieux....
Voyons.... Profane, arrête! Où s'égarent tes yeux?
Sur ce tombeau sacré, puis-je porter la vûe?...

JAGO, *à Othello.*

Tu vois mon ſang ! mais je reſpire encore.

OTHELLO.

Tant mieux !... La mort eſt le plus grand bonheur qui puiſſe arriver à un ſcélerat démaſqué.

LUDOVICO.

Et toi, brave Othello ! Toi, dont la prudence égala toujours la valeur ; Eſt-il poſſible, qu'une ame auſſi lâche, qu'un vil Eſclave enfin, t'ait entraîné dans l'abîme où je te vois plongé ?... Que dira-t-on de toi ?

OTHELLO.

Que je ſuis un aſſaſſin : mais que l'honneur ſeul a conduit mon bras, en dépit de l'amour le plus tendre.

LUDOVICO.

Ce traître * a avoué une partie de ſes crimes .... Eſt-il vrai que tu ayes conſenti au meurtre de Caſſio ?

OTHELLO.

Oui.

CASSIO.

Ah, Seigneur ! Je ne vous offenſai jamais.

* Montrant Jago.

OTHELLO.

On m'avoit persuadé le contraire, ami. . . . Je t'en demande mille fois pardon ! . . . . . . Ah, qu'on sçache du moins de cette furie *, quel fut le motif de tant de trahisons !

JAGO.

Ne me demande rien. Contente-toi de ce que tu sçais . . . . Je ne parle plus.

LUDOVICO.

Les tortures t'ouvriront peut-être la bouche. . . . En attendant, Seigneur **, je vais vous apprendre des traits que vous ignorez surement. Voici deux lettres, qui ont été trouvées dans les poches de Roderigo. L'une prouve que ce scelerat a engagé Roderigo à assassiner Cassio ; l'autre, que Roderigo y a consenti.

OTHELLO.

Abominable perfidie ! . . . . Mais, cher Cassio, dis-moi par quelle avanture le mouchoir de Desdemona est tombé dans tes mains ?

* Désignant Jago.

** A Othello.

CASSIO.

Hélas, Seigneur, je l'ai trouvé dans ma chambre! ..... Jago a même avoué tout à l'heure, qu'il l'y avoit jetté à dessein, pour que je le ramassasse.

OTHELLO.

Ah, tout est éclairci! ... Je n'ai plus qu'à mourir.

LUDOVICO, *à Othello.*

Seigneur, quittez ce lieu funeste, & suivez-nous.... Vous ne commandez plus ici : le Sénat a remis le Gouvernement de l'Isle entre les mains de Cassio .... Quant à ce monstre *, c'est aux boureaux à épuiser leur art pour le punir .... Partons ; & que le Sénat soit le seul Juge d'Othello .... Qu'on l'emmene.

OTHELLO.

Arrêtez un instant : Je n'ai qu'un mot à dire....
Othello n'obéit, qu'au moment qu'il expire.
Le Sénat me connoît : mes services passez,
De tout ce qu'il me doit vous instruisent assez ;

* Montrant Jago.

N'en parlons plus.... J'exige, & je vous en conjure !
Que mandant au Sénat ma tragique avanture,
On me peigne du moins avec mes propres traits:
L'art n'est point fait pour moi, c'est un fard que je hais.
Dites-lui qu'Othello, plus amoureux que sage,
Quoiqu'époux adoré, jaloux jusquà la rage,
Trompé par un Esclave, aveuglé par l'erreur,
Immola son épouse..:. & se perça le cœur *.

* Il se tuë.

FIN.

HENRY VI,
ROI D'ANGLETERRE;
TRAGEDIE
DE
SHAKESPEARE.

PERSONNAGES.

LE ROI HENRY VI.

EDOUARD, PRINCE DE GALLES, Fils du Roi.

Seigneurs, du parti du Roi Henry:
- LE DUC DE SOMMERSET,
- LE COMTE DE NORTHUMBERLAND,
- LE COMTE DE WESTMORLAND,
- LE COMTE D'OXFORD,
- LE COMTE D'EXETER,
- MILORD CLIFFORD.

LE COMTE DE RICHEMOND.

RICHARD, DUC D'YORK.

Fils du Duc d'York:
- EDOUARD.
- GEORGE, DUC DE CLARENCE,
- RICHARD, DUC DE GLOCESTRE,
- LE COMTE DE RUTLAND.

LE DUC DE NORFOLCK.
LE MARQUIS DE MONTAIGU,
LE COMTE DE WARWICK,
LE COMTE DE SALISBURY,
LE COMTE DE PEMBROK,
MILORD HASTINGS,
MILORD STAFFORD.
} Seigneurs du parti de Duc d'York.

SIR JEAN MORTIMER,
HUGUES MORTIMER.
} Oncles du Duc d'York.

SIR GUILLAUME STANLEY, depuis Comte Derby.
MILORD RIVERS, Frere de Milady Gray.
SIR JEAN DE MONTGOMERY.
LE LIEUTENANT DE LA TOUR.
LE MAIRE DE COVENTRY.
LE MAIRE, ET LES ECHEVINS D'YORK.
SOMMERVILLE.
HUMPHRY, & SINKLO, Chasseurs.
LOUIS, ROI DE FRANCE.
BOURBON, Amiral de France.
LA REINE MARGUERITE, épouse du Roi Henry. VI.
BONNE, Sœur du Roi de France.
MILADI GRAY, veuve de Sir *Jean Gray*; depuis femme d'Edouard IV.

La Scene est en Angleterre, à la réserve d'une partie du troisiéme Acte, pendant laquelle elle est en France.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

La Scene est à Londres, dans la Salle préparée pour la tenuë du Parlement. *

LE DUC D'YORK. EDOUARD. RICHARD. NORFOLK. MONTAIGU. WARWICK. *On entend un bruit de guerre.*

LE COMTE DE WARWICK.



JE ne conçois pas comment le Roi nous est échapé !

LE DUC D'YORK.

Tandis que nous poursuivons la Cavalerie du

* L'action commence immédiatement après la premiere Bataille de saint Alban, où la fac-

Nord d'Angleterre, il aura pris son tems pour abandonner son Infanterie. Cependant le Grand Northumberland, dont l'oreille guerriere ne connut jamais le son de la retraite, animoit encore le reste de son armée. Nous l'avons vû, secondé par Clifford, & Stafford, revenir à la charge, & percer notre corps de bataille jusqu'au centre, où ils périrent presque tous par la main de nos soldats.

EDOUARD.

Le Duc de Bukingham, (Pere de Stafford,) est tué, ou blessé dangereusement d'un coup de revers, dont j'ai fendu son casque. Jugez-en, mon Pere, * voici son sang!

MONTAIGU.

Et voilà celui du Comte de Wiltshire, que je rencontrai, au commencement de la bataille.

tion d'York remporta la victoire. Elle finit à la mort tragique du Roy Henry VI. & à la naissance du Prince Edouard, depuis Edouard V. Ainsi le sujet de cette piéce envelope environ seize années.

* Au Duc d'York.

RICHARD.

Et toi, parle pour moi ; dis-leur ce que j'ai fait. *

LE DUC D'YORK.

C'est la tête du Duc de Sommerset !... ô mon fils, tu as surpassé tes freres !

NORFOLK.

Ce coup éteint la postérité de Jean de Gand.

RICHARD.

J'en prépare autant au Roi Henry.

LE COMTE DE WARWICK.

J'ai la même espérance. Et toi, vaillant York, reçois le serment que je fais, de ne jamais clore l'œil jusqu'à ce que je t'aye vû assis sur le Thrône usurpé, par la maison de Lancastre !.... C'est ici le Palais du timide Henry ; & voici le Thrône.... montes-y, noble York ! il est à toi.

LE DUC D'YORK.

Seconde-moi donc, brave Warwick : car nous ne pouvons rien ici que par la force.

* Il jette sur le Théâtre la tête du Duc de Sommerset, qu'il tenoit cachée sous son manteau.

NORFOLK.

Nous te défendrons tous.... Périsse le premier qui reculera!

LE DUC D'YORK.

Mille graces, Norfolk! Seigneurs, rangez-vous tous autour de moi; que nos soldats ne me quittent point aujourd'hui; & qu'ils soient à portée d'ici?... *

WARWICK.

Sur-tour point de violence, quand le Roi paroîtra, à moins qu'il ne veuille employer la force pour vous déplacer.

LE DUC D'YORK.

La Reine a convoqué son Parlement pour aujourd'hui. Il n'est pas probable que son intention soit de nous y admettre.

Elle n'écoute rien. Au défaut de la voix,
Amis, c'est à l'épée à soutenir nos droits!

RICHARD.

Nous sommes tous armés, maintenons-nous ici.

WARWICK.

Ce Parlement, par la postérité sera

* Tout se range.

nommé *sanglant*, si l'illustre Plantagenette, Duc d'York, n'est pas déclaré Roi en place de l'imbécile Henry, dont la foiblesse a deshonoré la nation.

LE DUC D'YORK.

Affermissons-nous donc. Ne me quittez point. L'instant est favorable : il faut en profiter.

WARWICK.

Ni le Roi, ni les plus zélés Partisans de la maison de Lancastre, n'oseront sourciller à l'aspect de Warwick... Je mets Plantagenette sur le Thrône : que quelqu'un ose l'en déplacer ! ..... Courage, Richard ! sois ferme : tu es Roi.



SCENE II.

Les mêmes Acteurs. LE ROY HENRY. MILORD CLIFFORD. LE COMTE DE NORTHUMBERLAND. LE COMTE DE WESTMORLAND. LE COMTE D'EXETER, *& autres Seigneurs du parti du Roi.*

LE ROY HENRY.

REgardez, Seigneurs, jusqu'à quel point le rebelle ose pousser l'audace. C'est sur le Thrône qu'il est assis! sans doute que le traître Warwick, lui a aussi promis ma couronne? .... Comte de Northumberland, il a tué ton Pere! brave Clifford, il a tué le tien! N'avez-vous pas juré tous deux de vous en venger sur lui-même, & sur tout ce qui lui est attaché?

NORTHUMBERLAND.

Si je fais d'autres vœux, que le Ciel me punisse!

CLIFFORD.

C'eſt dans cet eſpoir ſeul que le cœur de Clifford s'endurcit dans la peine.

WESTMORLAND.

Eh quoi ! ſouffrirons-nous une telle impudence ? Mon cœur s'enflâme, & ne ſe contient plus... Qu'on l'arrache du Thrône ? ...

LE ROI HENRY.

Moderez vos tranſports, cher Weſtmorland !

CLIFFORD.

La patience, eſt la vertu des lâches. Ah ! l'inſolent York eût-il oſé s'aſſeoir ici du vivant du feu Roi ? .... Sire, c'eſt ici, c'eſt en plein Parlement qu'il faut vous venger de la maiſon d'York. Laiſſez-nous faire....

NORTHUMBERLAND.

Il a raiſon, Sire, & nous ſommes tous prêts.

LE ROI HENRY.

Eh ! ne ſçavez-vous pas que le peuple eſt pour eux, & qu'ils ont ici des troupes pour les défendre ?

EXETER.

Le Duc d'York mort, tout ſe diſperſera.

LE ROI HENRY.

Quoi, ici ?... Quoi, de ce lieu ſacré faire une boucherie ? ... Loin du cœur de Henry de pareils ſentimens ! la menace, & l'autorité, ſont mes uniques armes... Séditieux York, deſcends du Thrône ? connois ton Souverain ; tombe à ſes pieds pour demander ta grace.

LE DUC D'YORK.

Tu te trompes, Henry : Tu parles à ton maître.

EXETER.

Deſcends ingrat, & rougis ſi tu peux ? ... Eh ! quel autre que lui t'a fait Duc d'York ?

LE DUC D'YORK.

C'étoit mon patrimoine, ainſi que la couronne.

EXETER.

Si la trahiſon y donne des droits, ton pere en a acquis plus d'un.

WARWICK.

Tu n'es toi-même qu'un traître, Exeter, puiſque tu ſers un uſurpateur.

CLIFFORD.

Peut-on être accuſé, lorſque l'on ſert ſon Roi ?

WARWICK.

Non, Clifford : mais tu n'as d'autre Roi légitime que le Duc d'York.

LE ROI HENRY.

Resterai-je debout, tandis qu'un rebelle est assis sur mon Thrône ?

LE DUC D'YORK.

J'y suis, j'en ai le droit, prends patience, Henry.

WARWICK.

Contente-toi d'être Duc de Lancastre, & céde-lui ta couronne.

WESTMORLAND.

L'un & l'autre appartient à Henry : Westmorland le soutient.

WARWICK.

Et Warwick te dément.... Oubliez-vous déja que vous parlez à vos vainqueurs, aux vainqueurs de vos peres ? ... Nos Drapeaux triomphans ne flottent-ils donc plus aux portes du Palais ?

NORTHUMBERLAND.

Je ne m'en souviens que trop pour mon malheur, & peut-être pour le tien, cruel Warwick ! .... Ta fatale maison pourra s'en ressentir.

WESTMORLAND.

Ambitieux Plantagenette, je ne me croirai vengé de toi qu'après avoir fait tomber plus de têtes cheres à tes yeux, que tu ne tiras de gouttes de sang des veines de mon pere!

CLIFFORD.

Cesse, cher Westmorland: les reproches sont ici aussi inutiles que les menaces.. N'en attends de moi, Warwick, qu'avec mes coups.

WARWICK.

Pauvre Clifford! Tu sçais combien je te méprise.

LE DUC D'YORK.

Veut-on que j'établisse ici mes droits, ou que la guerre en décide?

LE ROI HENRY.

Eh! quels sont tes droits, traître? N'es-tu pas fils du feu Duc d'York? & ne l'étoit-il pas de Roger Mortimer, Comte de la Marche? .... Ne suis-je plus le fils d'Henry V, qui vainquit les François, & conquit leurs Provinces?

WARWICK.

Peux-tu parler de la France, après l'avoir perdue?

LE ROI HENRY.

C'est Milord Protecteur qu'il faut en accuser. Mais moi ? Ce fut dans le berceau que je fus couronné !

RICHARD.

Devenu plus âgé, devins-tu plus vaillant ? . . . . Mais c'est parler trop long-tems. Mon pere, arrachez la couronne à cet usurpateur ? . . .

EDOUARD.

Mon pere, elle est à vous, ornez-en votre tête.

MONTAIGU, *au Duc d'York.*

Allons, cher frere, au nom de vos exploits, terminons cette querelle ! C'est la valeur qui doit la décider.

RICHARD.

Sonnez trompettes, & le Roi va s'enfuir ! . . . .

LE DUC D'YORK.

Arrêtez, mes enfans ? . . . .

LE ROI HENRY.

Ecoutez votre Roi ? . . . .

WARWICK.

C'est à Plantagenette à parler le premier. Ecoutez-le, Seigneurs ? malheur à celui qui osera l'interrompre.

LE ROI HENRY.

Me croyez-vous donc assez foible pour renoncer au Thrône de mes Peres? Non, dût la guerre dépeupler tout ce Royaume, je défendrai mes droits jusqu'au dernier soupir. Vous verrez bientôt déployer ces mêmes drapeaux, jadis si malheureux en France: ils seront peut-être plus fortunés en combattant pour une meilleure cause... Sortez de votre accablement, nobles Pairs! On doit tout espérer quand on suit la justice.

WARWICK.

C'est ce qu'il faut prouver, & tu seras mon Roi.

LE ROI HENRY.

Mon ayeul Henry V, a conquis la couronne....

LE DUC D'YORK.

Il la conquit en traître, en dépouillant Richard.

LE ROI HENRY, *à part.*

Je sens bien que mon titre est défectueux! ... que dirai-je?...

(*haut*)

Mais un Roi ne peut-il se choisir un héritier?

LE DUC D'YORK.

Qu'en pouvez-vous conclure ?

LE ROI HENRY.

En m'accordant ce point, je ſuis Roi légitime. Chacun ſçait que le Roi Richard II. a réſigné publiquement ſa couronne à Henry IV. Mon pere l'hérita de lui ; & je la tiens de mon pere.

LE DUC D'YORK.

L'abdication de Richard fut forcée. Henry étoit vainqueur : il força ſon maître à ſe dépouiller.

WARWICK.

Allons plus loin, Seigneurs. Suppoſons que l'abdication ait été volontaire, étoit-elle valable ?

EXETER.

Non : c'étoit préjudicier à ſon héritier. C'eſt à lui ſeul qu'un Roi peut céder ſa couronne.

LE ROI HENRY.

Ciel ! qu'entend-je ! Exeter, n'êtes-vous plus pour moi ?

EXETER.

Ce n'eſt point Exeter qui parle ; c'eſt la loi !

LE DUC D'YORK.

Pourquoi parlez-vous bas lorsqu faut prononcer, Seigneurs?

EXETER, *à part.*

Tout me dit cependant qu'il est R légitime!...

LE ROI HENRY, *à part.*

Je ne le vois que trop, ils m'aba donnent tous!

NORTHUMBERL. *au Duc d'Yor*

Plantagenette, malgré tes brigue & ton crédit,

Ne crois point parvenir à déposer le R

WARWICK.

Il le sera bientôt, te dis-je, & malgré toi!

NORTHUMBERLAND.

Tu te flattes, Warwick, ce n'e pas ta puissance, ni celle de d'Esse de Norfolk, de Suffolk, ou de Ke (grands noms, dont tu t'enorgueillis qui couronneront ton Duc en dép de Northumberland.

CLIFFORD.

Roi Henri! que ton titre soit bon ou mauvais, Clifford te défendra. Qu la terre s'ouvre, & m'engloutisse quand je fléchirai le genou devant to

rival ! il me suffit, qu'il ait tué mon pere.

LE ROI HENRY.

Cher Clifford, tu me rends la vie !

LE DUC D'YORK.

Henry de Lancastre, abdique ta couronne ? ... Seigneurs, à quoi tendent enfin vos murmures secrets ?

WARWICK.

Rendez justice au noble Duc d'York, ou mes soldats vont inonder ces lieux. Finissons, si vous ne voulez voir tracer les titres du Duc en caractéres de sang sur le Thrône même où il se sied * ! ....

LE ROI HENRY.

Milord Warwick, écoutez-moi, de grace ! ... que je régne du moins, tandis que je vivrai !

LE DUC D'YORK.

Assure-moi ton Thrône, ainsi qu'à mes enfans.
Tu peux régner en paix, nous sommes tous contens

LE ROI HENRY.

Hélas, j'y consens ! ... Richard

* Il frappe du pied, & les soldats se montrent.

Plantagenette, prends la couronne, après ma mort.

CLIFFORD.

Seigneur, vous dépouillez le Prince votre fils ? ....

WARWICK.

Que peut-il faire de mieux pour son repos, & pour celui de l'Angleterre ?

WESTMORLAND, *à part.*

Imbécile, & timide Roi ! ....

CLIFFORD.

Tu trahis tes amis, ton fils, ta gloire, & toi !

WESTMORLAND.

Je ne signerai point un traité si honteux.

NORTHUMBERLAND.

Ni moi .... Sortons.

CLIFFORD.

Allons trouver la Reine.... Hélas, quel coup pour elle !

WESTMORLAND.

Adieu, Roi sans courage, & peu digne du sang dont tu tiens la naissance.

NORTHUMBERLAND.

Reste en proye à la voracité de la

maison

maîson d'York ; & péris dans les fers que tu sçus te forger.

CLIFFORD.

Méprisé dans la paix, & vaincu dans la guerre, Abandonné de tous, va ramper sur la terre ! *

* Northumberland, Clifford, & Westmorland sortent.

SCENE III.

LE ROI HENRY. LE DUC D'YORK. RICHARD WARWICK. NORFOLK. EXETER. MONTAIGU, &c.

WARWICK.

REviens à nous, Henry, ne compte plus sur eux.

EXETER.

Ils veulent se vanger, & la paix tromperoit leurs espérances.

LE ROI HENRY.

Ah, mon cher Exeter ! ....

WARWICK.

Vous soupirez, Seigneur ? ....

LE ROI HENRI.

Ah! Warwick, ce n'est pas pour moi : C'est pour mon fils que je soupire. C'est pour un fils, que je deshérite, sans qu'il l'ait mérité ! .... Mais mon malheur le veut, il y faut consentir. ... Je vous substitue donc ma couronne, Duc d'York, à vous, & à votre postérité ; à condition pourtant, que vous jurerez d'éteindre jusqu'à la moindre étincelle de la guerre civile, & que vous me respecterez toujours comme votre Souverain, sans jamais attenter à ma personne, ni à mon autorité.

LE DUC D'YORK.

Je le jure, Seigneur, & veux l'exécuter.

WARWICK.

Vive le Roi Henri ! qu'il régne longtems en paix ! .... York, embrassez-le. *

LE ROI HENRI.

Je fais les mêmes vœux pour vous, & pour les vôtres.

* York mebrasse le Roi.

LE DUC D'YORK.

Enfin la paix unit York, avec Lancastre!

EXETER.

Maudit soit le premier qui les desunira! *

LE DUC D'YORK.

Adieu, mon Souverain, je retourne dans mon château.

WARWICK.

Moi, je garde Londres avec mes soldats.

NORFOLK.

Et moi, avec mes amis.

MONTAIGU.

Moi, je vais garder la mer, d'où je viens.

LE ROI HENRI *à part.*

Et moi je vais pleurer ma triste destinée.

* Chacun se leve.

SCENE IV.

LE ROI HENRI. LE COMTE D'EXETER. LA REINE MARGUERITE D'ANJOU. LE PRINCE DE GALLES.

EXETER.

Voici la Reine en pleurs.... il faut fuir ſa préſence !

LE ROI HENRI.

Je te ſuis, Exeter.

LA REINE.

Vous m'évitez en vain, je vous ſuivrai par-tout !....

LE ROI HENRI.

Modérez-vous, Madame, ou je fuis de ces lieux....

LA REINE.

Puis-je me modérer en ce moment affreux ? Malheureux Roi, pourquoi t'ai-je connu ? Que ne ſuis-je morte avant de t'épouſer ?.... Pere dénaturé, que t'a donc fait ton fils ?

Par où a-t'il mérité que tu le dépoüillasse de tous les droits qu'il tient de la naissance ? ..,. Ah ! si l'amour d'un pere égaloit celui d'une mere ; si ton fils avoit été nourri de ton sang, comme il l'a été du mien, tu sentirois, cruel, le tourment que j'endure à la vuë de ton injustice ; Tu aurois plûtôt affronté mille fois la mort, que de consentir à deshériter ton sang, pour enrichir ton ennemi.

LE PRINCE EDOUARD.

Ah ! mon pere, puis-je le croire ? Eh ! quoi, né fils de Roi, je me verrois sujet ?

LE ROI HENRI.

Pardonnez-moi, Madame ! Excusez-moi, mon fils !
L'implacable Warwick à ses loix m'a soumis.

LA REINE.

T'a soumis ! Es tu Roi ? Si jamais tu le fus,
Après ce que j'entens, lâche, tu ne l'es plus !
Il t'a soumis ? Ce mot me peint toute mon ame.
Ton sceptre, ton honneur, & ton fils, & ta femme,
Quoique chers à ton cœur, n'ont jamais balancé.

Le plus léger péril dont tu fus ménacé.
Il t'a soumis ? Ainsi te voilà donc esclave !
Ce n'est plus ton Sujet, c'est ton Roi qui te
brave :
Puissant, par ta foiblesse, il lui manquoit ta
voix ;
Et ta crainte, aujourd'hui, légitime ses droits!
Il obtient, sans combat, le prix de vingt batailles :
Ah ! s'il sçait en user, songe à tes funerailles.
J'entends déja la foudre, elle est prête à partir!
Abandonné de tous, qui peut t'en garantir ?
Où fuiras-tu ? Warwick est maître de l'armée ;
De la mer, à Calais, la route t'est fermée,
Falcombridge y commande ; & Londres, à
ton Tuteur,
Donne, de ton aveu, le nom de Protecteur :
Ainsi de tous côtés, sans espoir, sans aziles ,
Fugitif dans les champs, prisonnier dans les
villes,
Henry, traînant son sceptre, & son malheureux sort,
Sur ces pas incertains, verra par-tout la mort!
Ah ! que faisois-je, ici, quand ce traité funeste,
De ton honneur flétri t'arracha tout le reste!

›ique femme, mon cœur ferme dans le
danger,
›ravé le péril, ou l'eût fait partager.
s le front de Warwick a terrassé ton âme?
j'eusse été plus qu'homme, Henry fut
moins que femme!
ès ce coup affreux, je ne vois plus en toi
'homme, ni d'époux, de pere, ni de Roi;
e seul accablé sous le poids de ta honte.
nd on fuit le malheur, la fuite la plus
prompte
op lente à mon gré!... Viens, suis mes
pas, mon fils?
ry n'est plus ton pere, & c'est moi qui le
suis;
›uillé, par ses mains, d'un illustre héritage,
e reste un espoir, il est dans mon courage.
s au Senat, la force y peut seule effacer
e que la foiblesse a gémi d'y tracer.
chons une ressource au Nord de l'Angleterre.
de là, qu'en ces lieux j'appellerai la
guerre;
de là, que Warwick, & Richard * confondus
fondus

* Le Duc d'York.

Verront fondre, sur eux, des coups inattendus....
Mille Chefs renommés, que l'injustice irrite,
Toujours vaincus sous toi, vainqueurs sous Marguerite,
En quittant tes drapeaux, voleront sous mes loix,
Foible époux! meurs de honte, en comptant nos exploits!
Adieu!... Suis-moi, mon fils, suis la gloire, & ta mere:
Et qu'York trouve en toi, ce qui manque à ton pere!

LE ROI HENRY.

Marguerite arrêtez? mon fils, écoutez-moi!

LA REINE.

Tu n'as que trop parlé, Henry! retire-toi...

LE ROI HENRY.

Ah! laisse-moi, mon fils; qu'un époux te fléchisse!...

LA REINE.

Tu veux donc être encor témoin de son supplice?...

LE P. EDOUARD.

La voix de Marguerite, est celle de l'honneur....

Je vous obéirai, quand je serai vainqueur :
Adieu,, mon pere ! ...

LE ROI HENRY.

Hélas ! ...

LA REINE.

Partons, & que la guerre
Décide, pour jamais, du sort de l'Angleterre !

SCENE V.

LE ROI HENRY EXETER.

LE ROI HENRY.

PAuvre Reine ! l'excès de ta tendresse pour ton époux, & pour ton fils, excite aujourd'hui toute ta colere ! ... Puisse-tu te venger de ce Duc odieux, dont l'orgueil dévore déja ma couronne, en méditant ma perte, & celle de mon fils ! ... Je crains pourtant que Northumberland, Clifford, & Westmorland, indignés contre moi, ne se soient rangés du parti d'York. Notre perte seroit certaine ! ... Il faut les appaiser ; & je vais leur écrire. Tu leur porteras ma lettre, cher Exeter.

EXETER.

Puissai-je réussir, dans cette nego ciation !

SCENE VI.

Le Théâtre représente le Château a SANDAL, près de WAKEFIELD dans la Province D'YORK,

RICHARD, EDOUARD, fils d Duc D' YORK paroissent avi MONTAIGU. LE DUC arriv ensuite.

IL les trouve disputant ensemble. Chacu d'eux prétend avoir plus de droit que l autres de représenter au Duc d'York le dan ger de laisser plus long-tems la couronne si la tête de Henry. Le Duc leur objecte ses ser mens. Mais Richard se met en devoir de prou ver qu'ils ne doivent pas arrêter son per Voici son raisonnement. » Le serment est nu » (*dit-il*) dès qu'il n'est pas fait, & reçû e » présence d'un Magistrat légitime, à l'auto » rité duquel les parties soient assujetties pa » les loix. Or Henry étant un usurpateur, l » serment qu'il vous a fait faire, de ne poi » troubler son usurpation, est vain & frivole

&c. Le Duc se laisse aisément convaincre, & se détermine à la guerre. Il envoye Montaigu à Londres, pour faire part à Warwick de ses desseins. Il dépêche Richard vers le Duc de Norfolx ; & Edouard vers Milord Cob-ham, qui n'attend qu'un ordre précis, pour faire soulever la Province de Kent.... Le Duc d'York se flatte d'autant plus de réussir dans son entreprise, qu'elle ne peut être prévûe par le Roi, ni par ceux de son parti.

Un Messager arrive, pour l'avertir que la Reine Marguerite marche avec les Seigneurs, & les troupes du Nord de l'Angleterre, pour le venir surprendre dans son Château de Sandal. Son armée est (dit-il) de plus de vingt mille hommes.

Le Duc d'York n'en est point épouvanté. Il dit à ses fils Edouard, & Richard, de rester auprès de lui. Il envoye Montaigu à Londres, pour dire à Warwick, & à Cob-ham, de s'assurer du Roi, & de ne plus se fier à ses promesses.

SCENE VII.

LE DUC D'YORK. EDOUARD. RICHARD. SIR JEAN MORTIMER. SIRHUGUES MORTIMER.

Le Duc d'York dit à ses deux Oncles, qu'ils sont arrivés fort à propos, pour l'aider à

se défendre contre la Reine. Ils sont d'avis de ne pas l'attendre, & d'aller à sa rencontre. Le Duc d'York dit, qu'il n'a que cinq mille hommes à opposer aux vingt mille de la Reine. Richard répond, que cinq cent suffiroient pour battre une armée commandée par une femme.... On entend les tambours de la Reine. Le Duc d'York, & les autres, sortent pour aller au combat. » Je n'ai, *dit-il*, que cinq mille » hommes contre vingt : mais mon courage » nous rendra égaux, & j'en attends la vic- » toire. J'en ai remporté plus d'une, en Fran- » ce, quoique l'ennemi fût dix fois plus fort » que moi ; pourquoi donc aujourd'hui crain- » drois-je plus qu'alors ?

SCENE VIII.

La Scéne représente un champ de bataille entre le Château de SANDAL, & WAKEFIELD.

Le jeune Comte de RUTLAND, & *son Gouverneur, fuyant Milord* CLIFFORD, & *des soldats qui les poursuivent.*

LE COMTE DE RUTLAND.

OU fuirai-je, ô Ciel ! Où me cacher ? Ah, Mon cher Gouver-

neur, je suis perdu! j'apperçois le sanguinaire Clifford! ....

CLIFFORD, *au Gouverneur.*

Hors d'ici, Chapelain, ton caractére te sauve la vie. Quant à cet enfant il suffit qu'il appartienne à celui qui a tué mon pere... il faut qu'il périsse.

LE GOUVERNEUR.

Prenez donc aussi ma vie! je ne le quitte point.

CLIFFORD.

Eloignez-vous, soldats? qu'on m'arrache cet homme d'ici! ....

LE GOUVERNEUR.

Ah! Clifford, ne trempez pas vos mains dans le sang de cet innocent! vous vous rendrez l'horreur du Ciel, & de la terre.... *

CLIFFORD.

Voyons maintenant.... mais est-il déja mort? ou n'est-ce que la crainte qui l'a frapé?.. Oh! je te ferai ouvrir les yeux...

LE C. DE RUTLAND.

C'est ainsi que le lion superbe jette un regard terrible sur le timide ani-

* Les soldats l'entraînent.

mal qu'il s'apprête à déchirer. C'est ainsi qu'il insulte à sa proye ! Ah, redoutable Clifford, tue-moi plûtôt d'un seul coup de ton épée, que de me faire mourir mille fois, à l'aspect de tes yeux foudroyans ! .... Permets pourtant, avant ma mort, que j'ose me croire peu digne de ta colére. Ah ! venge-toi sur des hommes, mais ne te deshonore point, en immolant un enfant.

CLIFFORD.

Tu cherches en vain à m'attendrir : le sang do mon pere a fermé dans mon cœur tout passage à la pitié.

LE C. DE RUTLAND.

Vange-toi donc, en attaquant le mien. Il est homme ; & c'est un ennemi digne de toi.

CLIFFORD.

Eussai-je ici tous tes parens ensemble, tremblant sous la pointe de mon épée, tout leur sang, & le tien, ne pourroit assouvir ma vangeance. Les cendres mêmes de tes ayeux, tirées de leurs tombeaux, & jettées au vent, ne calmeroient pas encore l'ardeur du ressentiment qui me dévore. Le seul aspect d'un homme de ta mai-

ſon fatale, excite en moi plus d'horreur que la vûe d'une furie ; & la vie ſera toujours un enfer pour moi, juſqu'à ce que mon bras en ait purgé la terre. . , Plût au Ciel que tu fuſſe le dernier de ce ſang déteſté ! ainſi prépare-toi. . .

LE C. DE RUTLAND.

Ah! laiſſe-moi du moins prier le Ciel, avant que de périr... C'eſt à toi, grand Dieu, que je m'adreſſe !... Quoi, généreux Clifford, ſeras-tu ſans pitié ?...

CLIFFORD.

Il te ſeroit plus aiſé d'émouſſer la pointe de mon épée, que d'attendrir mon cœur.

LE C. DE RUTLAND.

Hélas ! t'ai-je jamais offenſé ? Pourquoi veux-tu ma mort ?

CLIFFORD.

Pour affliger ton pere.

LE C. DE RUTLAND.

Je n'étois pas né lorſqu'il t'offença... Tu as un fils, Clifford ! c'eſt en ſon nom que je demande grace ; ou crains que le juſte ciel ne lui reſerve un ſort auſſi affreux que le mien... Ah ! je conſens à vivre dans tes fers. Si tu te plains

alors de mon obéïssance, use de tes droits, tue-moi : tu auras du moins un motif....

CLIFFORD.

En ai-je besoin ? Ton pere a massacré le mien : meurs malheureux....*

LE C. DE RUTLAND.

Dii faciant, laudis summa sit ista tuæ!

CLIFFORD.

C'est à toi maintenant Plantagenette, que Clifford aspire d'en faire autant. Que le sang de ton fils reste sur mon épée, jusqu'à ce que le tien puisse la nettoyer.

* Il le tue.

SCENE IX.

On entend un bruit de guerre. Le DUC D'YORK *paroît seul.*

LE DUC D'YORK.

MArguerite a vaincu. Mes deux Oncles sont morts en me défendant. Mon armée est en fuite...; Hélas! où sont mes fils? Ils ont du

moins combattu en Héros.... J'ai vû trois fois Richard opposer son corps aux coups qu'on me portoit. Edouard a paru autant de fois à mes yeux, couvert du sang de mes ennemis. Dans le fort de la déroute, Richard faisoit encore sonner la charge, & ramenoit mes plus braves guerriers au combat. C'est la couronne (crioit-il) qu'il » faut à la maison d'Yorck! c'est la » couronne ou le tombeau... Hélas, Il s'exposoit en vain! Tout a cédé sous les coups du vainqueur.... Mais qu'entens-je?....* L'ennemi me poursuit encore, & je suis trop affoibli pour me flatter d'échaper à sa rage... Ah, je le tenterois en vain! ma destinée est accomplie. C'est ici que j'attens la mort...

* On entend les trompettes.



SCENE X.

LA REINE MARGUERITE, *armée*. LE PRINCE DE GALLES. CLIFFORD. NORTHUMBERLAND. SOLDATS. LE DUC D'YORK.

LE DUC D'YORK.

Viens, féroce Clifford ! approche, barbare Northumberland ! York est un objet digne de votre rage... Il la méprise encore en s'y voyant livré.

NORTHUMBERLAND.

Céde enfin, orgueilleux Plantagenette, demande grace, ou meurs.

CLIFFORD.

Grace, dis-tu, Northumberland ? Il n'en aura pas plus de moi, qu'il n'en a fait à mon pere... Superbe Phaëton, te voilà donc tombé ?

LE DUC D'YORK.

Venge-toi. Je laisse au Ciel le soin de vous en punir tous. York n'est pas

le dernier de son sang ; peut-être il en est un qui vengera son pere.... Cet unique espoir me console ; & mes yeux élevés au Ciel dédaignent désormais la fureur de mes ennemis... Eh bien ! que ne vous vengez-vous ? qui retient votre bras ? craignez-vous encore de m'attaquer ?

CLIFFORD.

Le lâche parle ainsi, quand il perd tout espoir.

LE DUC D'YORK.

Clifford, tu pense mieux, tu connois mon courage !
Oses tu, sans rougir, regarder ce visage,
Dont l'aspect tant de fois, sçut te faire trembler,
Traître ? même à présent il te fait reculer ? ...

CLIFFORD.

Je ne dispute point avec toi... Tiens, voilà ma réponse. *

LA REINE.

Non, arrête, Clifford ? j'ai des raisons pour prolonger sa vie... Mais la colére le rend sourd... Northumberland, arrêtez-le ? ...

* Il veut l'attaquer.

NORTHUMBERLAND.

Contiens-toi, Clifford : tu pourrois le tuer ; il faut le prendre vif.... La guerre permet d'user de l'avantage du nombre, contre ses ennemis.

CLIFFORD.

J'y consens, puisqu'on le veut. Allons....*

LE DUC D'YORK.

C'est ainsi que les brigands triomphent, & s'assurent de leur proye.

NORTHUMBERL. *à la Reine.*

Qu'ordonnez-vous maintenant, Madame, que nous fassions de lui ?

LA REINE.

Il faut, braves guerriers, le faire asseoir ici sur cette petite motte de terre, afin que l'ombre de cette chaîne de montagne ne nous empêche pas de le voir tout à découvert.. Eh bien ! c'est donc toi, qui voulois être Roi d'Anglererre ? C'est donc toi, qui vantois avec tant d'audace dans notre Parlement l'éclat de ta maison ? Où sont à présent ces fils, dont ton orgueil nourissoit de si grandes espérances ;

* Le Duc est attaqué, & pris.

l'impudique Edouard, & le vigoureux George ? Où eſt ton fils chéri, ce cher Richard, ce redoutable Boſſu, dont la voix glapiſſante t'excita ſi ſouvent à la révolte ? Où eſt enfin ce beau Rutland, ce mignon que tu aimois ſi tendrement ? ... Léve les yeux, York ! Regarde ce mouchoir, il eſt teint de ſon ſang. C'eſt au vaillant Clifford que j'en dois rendre grace. Si la mort de ce fils te fait jetter des larmes, ce mouchoir peut les eſſuyer. Pauvre York ! je te plaindrois, en vérité, ſi je te haïſſois moins.... Quoi donc, ton cœur eſt-il de bronze ? le feu de ta rage a-t'il deſſéché tes entrailles ? quoi, ton Rutland eſt mort, & tu ne pleures pas ? Je te vois immobile dans l'inſtant où je me flattois de te voir furieux ? Tu trompes mon eſpoir.... Mais je vois ce qui t'arrête ; York ne ſçait parler qu'en voyant la couronne. Qu'on lui en apporte une, qui ſoit digne de lui.... Allons, Milords, préparez vos hommages ? & qu'on le tienne ; tandis que je vais le couronner.... *

* Elle lui met ſur la tête une couronne de papier.

Mais, son air est assez majestueux? On le prendroit réellement pour un Roi... Le voilà pourtant, celui qui s'étoit emparé du trône de Henry; le voilà, cet homme, qui s'étoit fait adopter pour héritier du sceptre d'Angleterre. Mais pourquoi donc est-il sitôt couronné? Je croyois qu'il ne dût être Roi qu'après la mort de Henry? Quoi, seroit-ce aux dépens de Henry qu'il porteroit ce Diadême? En auroit-il dépouillé le front de ce Monarque, qui en devoit jouir jusqu'à la mort? York, ne l'avoit-il pas juré? .... Oh! s'il en est ainsi, c'est une parjure, son crime est impardonnable; qu'on lui arrache cette couronne? que sa tête tombe en même tems: qu'il périsse.

CLIFFORD.

Cet ordre me regarde; & le sang de mon pere attend cette victime.

LA REINE.

Attendons un moment: je crois qu'il veut parler; il faut l'entendre.

LE DUC D'YORK.

O toi! louve Françoise, monstre plus sanguinaire encore que les loups

les plus affamés ! langue plus venimeuse cent fois que la dent de la vipére. Qu'il est affreux, pour un captif, de tomber dans les fers d'une amazonne de ton espéce ! Ah ! si tu tenois encore à ton sexe, par un reste de pudeur, j'aurois du moins la consolation de te faire rougir ; mais l'habitude du vice a rendu ton front immuable, & le sentiment de ta bassesse semble t'avoir mise au-dessus de tous reproches ; oublierois-tu, s'il n'en étoit ainsi, que ton pere, le bon René, Roi en peinture des deux Siciles, & de Jerusalem, (mais moins à son aise qu'un Métayer Anglois) t'a donné la naissance ? Oublierois-tu que ce pauvre Monarque ne t'instruisit jamais à insulter plus grand que lui ? D'où vient donc ton orgueil ? Seroit-ce de ta fortune présente ? Il est vrai que la prospérité des gueux fait le malheur du monde. Seroit-ce de ta beauté ? Hélas ! qui t'en flatta jamais ? Seroit-ce de ta vertu ? le nom même t'en est inconnu ; seroit-ce de la sagesse de ton gouvernement ? jamais Etat fut-il plus mal administré ? Née pour le malheur de l'Angleterre,

la France gagna tout en t'envoyant ici:

Femme par le visage, & tygre par le cœur,
Tu traînois après toi, le carnage & l'horreur!

Barbare! si ton sein renfermoit un cœur sensible, pourrois-tu sans frémir, essuyer les yeux d'un pere, avec un mouchoir trempé dans le sang de son fils? Ton sexe, après ce trait, t'avoüera-t'il encore? implacable, cruelle, insensible aux remords, n'en dégrades-tu pas les plus chers attributs?... Jouis, jouis de ta victoire, infléxible Marguerite! Tu voulois me voir furieux, tes vœux sont accomplis... Tu voulois voir couler mes pleurs, mon visage en est baigné; ces pleurs sont les obséques de mon cher Rutland: & chaque larme crie vengeance contre ton inhumanité.

NORTHUMBERLAND.

Sa situation m'émeut; & j'ai peine à retenir mes larmes....

LE DUC D'YORK.

Regarde, impitoiable Marguerite! regarde ton fatal mouchoir? Tout le sang est bientôt effacé par mes pleurs.

Tiens;

Tiens, reprens ton funeste présent. Va te vanter de ta proüesse, si tant est que tu trouves des cœurs assez endurcis pour l'entendre sans horreur. Tiens, reprens ta couronne, & ma malédiction avec elle. Puisse-tu, dans l'excès du malheur, avoir la même consolation que je reçois de toi....

Allons, brave Clifford, tes mains sont elles
prêtes?
Que mon ame aille aux Cieux, & mon sang
sur vos têtes!

NORTHUMBERLAND.

Auroit-il détruit ma famille entière, l'excès de son malheur attendriroit mon ame.....

LA REINE.

Quoi vous pleurez, Milord? ..... Rappellez-vous les maux qu'il nous a faits, vous sentirez votre foiblesse.

CLIFFORD.

J'ai juré de vanger mon pere..

Je remplis mon serment. *

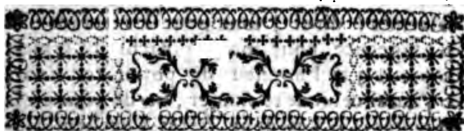
LA REINE.

Que sa tête soit mise sur la porte de la ville d'York, pour servir d'exemple aux rebelles.

* Il perce le Duc d'York.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

La Scéne est dans la Province de Galles. On entend une marche. Edouard, & Richard, paroissent avec leur armée.

Edouard est inquiet de n'avoir pas de nouvelles de son pere (le Duc d'York.) Il appréhende qu'il n'ait pas échapé à la poursuite de Clifford, & de Northumberland. Richard ressent la même inquiétude. L jour commence à paroître. Edouard croit voir trois soleils levans. Il regarde ce prodige comme favorable aux trois fils du Duc d'York, & il veut désormais que ces trois soleils soient peints sur son bouclier... Un Messager arrive, qui leur apprend la mort du Duc d'York. Il fait le récit de ce qu'on a vû en action, à la fin du premier Acte. Edouard pleure le sort de son pere, dont il exalte la valeur. Richard dit que la fureur l'empêche de pleurer. » ... Les

» larmes (dit-il) sont pour les enfans : la » vangeance pour moi ! ô Richard ! ô mon » pére ! j'ai l'honneur de porter ton nom ; » j'aurai celui de te vanger, ou de périr en le » tentant ! » Les deux fréres s'excitent mutuellement à soutenir la guerre, & les droits de la maison d'York.

SCENE II.

Les mêmes Acteurs. Le Comte de WARWICK*, & le Marquis de* MONTAIGU *arrivent avec leur armée.*

WArvvick dit, qu'il vient augmenter leur douleur. » Je n'eus pas sitôt appris (dit-» il) le malheureux succès de la bataille de » Wakefield, que je partis de Londres avec » toutes les forces que je pûs rassembler. J'é-» tois averti, que la Reine revenoit par saint » Alban, dans l'intention de faire casser l'Ac-» te du Parlement en faveur de votre maison. » J'allai m'y poster dans le dessein de lui fer-» mer le passage, & de lui livrer bataille ; je » trainois le Roi Henry à ma suite .... Que » vous dirai-je, Seigneurs ? On combattit d'a-» bord vaillament de part & d'autre. Mais » soit que la victoire de la Reine eût abbattu » le courage de mes soldats, soit que la pré-

» ſence du Roi devint fatale à mon armée,
» j'ai vû bientôt rallentir l'ardeur de mes trou-
» pes ; & tous les efforts que j'ai pû faire pour
» ranimer leur courage ont été vains! . . . .
» Le Roi s'eſt ſauvé dans l'armée de la Reine ;
» & je ſuis venu vous joindre en diligence
» avec votre frere George, & le Duc de Nor-
» folk, pour que nos troupes réunies puiſ-
» ſent compoſer une armée en état de faire
» face à celle de la Reine.

On délibére ſur ce qu'il eſt à propos de faire dans une pareille circonſtance. Le ſentiment de Warwick eſt de marcher droit à Londres, & d'y ſurprendre la Reine & ſon armée dans la joie de leur triomphe. Tous approuvent, & louent l'avis de Warvvick. Edouard, devenu Duc d'York, remet toute ſa fortune entre les mains de ce grand homme. Warvvick veut qu'Edouard ſoit proclamé Roi d'Angleterre dans toutes les Provinces par où ils paſſeront en allant à Londres. On donne le ſignal du départ ; & dans l'inſtant qu'on marche, en criant *Dieu & ſaint George*, arrive un Meſſager de la part du Duc de Norfolk, qui dit, que la Reine vient à leur rencontre, avec une puiſſante armée..... « Tant mieux (répond War-
» vvick) braves guerriers, allons la joindre.



SCENE III.

Le Théâtre change, & représente la ville d'York.

LE ROI HENRY. LA REINE. CLIFFORD. NORTHUMBERLAND. LE PRINCE DE GALLES. *Tambours, & Trompettes.*

LA Reine félicite Henry sur son arrivée. Elle lui fait remarquer la tête du Duc d'York sur la porte de la Ville, & elle invite le Roi à se réjouir du malheur de ce Prince. Henry est sensible au sort de son ennemi. Il atteste le Ciel qu'il n'en est point cause, & qu'on l'a forcé de rompre son serment. Clifford s'efforce de justifier la cruauté de la Reine, en déclamant contre l'ambition du feu Duc d'York. Le Roi applaudit à l'éloquence de Clifford.... » Mais, dis-moi, Clifford, » (ajoute-t'il) n'as-tu jamais oui dire que le » bien mal acquis profitoit rarement? Et » qu'heureux est l'enfant, dont le pere est » damné? ... Je ne veux donc laisser à mon » fils d'autre héritage que mes bonnes actions; » & je voudrois que mon pere ne m'en eût » pas laissé d'autre. De combien de douleurs, » de soins, d'inquiétudes, n'aurois-je pas » été exempt? .... Ah! pauvre York, que

» tes amis ne sçavent-ils tout ce que je souffre, » en voyant là ta tête !

La Reine tache d'inspirer à Henry des sentimens plus conformes aux siens. Elle lui représente que son peu de fermeté est capable de décourager ses troupes, qui sont prêtes à marcher au combat. Elle lui rappelle, qu'il a promis de faire son fils Chevalier ; & elle prie de ne pas différer plus long-tems cette cérémonie.... Le Roi y consent ; & en conférant cet ordre au Prince, qui est à genoux, il lui dit : » Edouard Plantagenette, » leve-toi, Chevalier. Mais souviens-toi de » ne jamais tirer l'épée que pour la justice ! .. Le Prince répond : » je crois, mon pere, avoir » droit de la tirer pour maintenir la Couronne » dans votre maison ; & dans cette confiance, » je combatterai jusqu'à la mort.... » Un Messager annonce que le Comte de Warwick avance à la tête de trente mille hommes, qu'il a fait proclamer le nouveau Duc d'York, Roi d'Angleterre, dans toutes les Villes de son passage ; & que son armée grossit à chaque instant des déserteurs de l'armée Royale.... Clifford propose au Roi de quitter le camp, attendu que ses armes sont plus fortunées dans les mains de la Reine que dans les siennes. La Reine joint sa priére à celle de Clifford ; mais Henry répond : qu'il s'agit de sa fortune comme de la leur, & qu'il veut demeurer dans l'armée. » En ce cas (dit Northumberland) » résolvez vous donc à combattre !.... » Le Prince de Galles prie son pere de ne pas indisposer les Seigneurs de son parti. » Animez,

» & chérissez (dit-il) ceux qui vont s'exposer
» pour votre défense. Tirez l'épée, mon pere,
» & criez, *Saint George!* ....

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. On entend la marche d'York, & l'on voit arriver de l'autre côté du Théâtre, EDOUARD, RICHARD, GEORGE, DUC DE CLARENCE, WARWICK, NORFOLK, MONTAIGU, & *des soldats*.

EDouard, d'York, somme le Roi Henry de le reconnoître pour son Souverain. Il lui reproche son parjure. La Reine répond pour Henry. Elle insulte Edouard, qui lui répond sur le même ton. Clifford vient à l'appui de Marguerite. Dès que Richard l'entend, il lui reproche le meurtre de son frere Rutland. Clifford dit qu'il a fait plus, puisque le Duc d'York est mort de sa main. Richard furieux, demande en grace qu'on donne le signal du combat. Warwick seconde Richard; il essuie des reproches de la part de la Reine, & de Clifford. Le Roi Henry veut parler; mais Marguerite lui dit de défier ses ennemis, ou de se taire. Grande altercation entre les deux partis. Edouard & Richard disent des invectives à la Reine, & en reçoivent d'elle. Clarence s'en mêle aussi. Enfin la dis-

pôte finit par un défi qu'Edouard fait à Marguerite, & aux Seigneurs de son parti; & l'on court aux armes de part & d'autre.

SCENE V.

Le Théâtre change, & réprésente le champ de bataille de Ferri-bridge, dans la Province d'York. On entend le bruit du combat.

LE Comte de Warwick, accablé de fatigue, vient un moment reprendre haleine. Il se couche sur le gazon... Edouard arrive, en fuyant, & en accusant le Ciel de son malheur... » Frappe (dit-il) ou sois-moi plus » favorable! Tout est désespéré, & le soleil » d'Edouard est obscurci!... Clarence vient en dire autant.. » La bataille est perdue, » l'armée est en fuite. Que faire? Où se » sauver?... Richard survient. Il se plaint de Warwick. » Pourquoi (dit-il) as-tu quitté » l'armée? Ton frere vient de périr de la » main de Clifford, & son dernier soupir im» plore ta vangeance.

Warwick se ranime à la voix de Richard... » Allons (dit-il) que la terre au» jourd'hui soit enyvrée de notre sang! Qui » de vous veut m'imiter? Je commence par » tuer mon cheval, en renonçant à tout es-

» poir de me sauver... Ah ! que faisons-nous
» ici, mes amis ? quoi, plus foibles que des
» femmes, est-il tems de compter, & de
» pleurer nos pertes ? Oublions-nous que l'en-
» nemi va bientôt achever de nous accabler ?
» Oublions-nous les horreurs qu'il nous pré-
» pare, si nous tombons vivans entre ses
» mains cruelles ? ... C'est ici, qu'à genoux,
» j'atteste l'Eternel, de ne prendre aucun
» repos jusqu'à ce que je meure, ou que je
» sois vangé !

EDOUARD.

O Warwick ? Je m'agenouille avec toi ? je m'associe à ton serment !... Achille de nos jours, c'est toi qui fais les Rois, c'est toi qui les détrône ! Sois maître de ma main, de mes yeux, de mon cœur. Tu me verras digne de la couronne, ou je péris à tes côtés..... Adieu, mes freres, Adieu ! Edouard espére encore de vous revoir. Ce sera dans les cieux, si ce n'est sur la terre.

RICHARD.

Mon frere, donne-moi ta main. Et toi vaillant Warwick, permets que je t'embrasse..... Je ne pleurai jamais ; maintenant je sanglotte à l'aspect de nos malheurs, & de ta générosité !....

WARWICK.

Aux armes! aux armes! encor un coup, adieu, ...

CLARENCE.

Non, partons tous ensemble, & mourons à la fois. Laissons fuir les lâches, & regardons comme nos freres tous ceux qui reviendront au combat avec nous. Promettons-leur des prix capables de les tenter : on n'a plus rien à ménager, quand il s'agit de vaincre ou de périr. .... Partons, volons, il est tems! ....

SCENE VI.

Le bruit du combat redouble. Richard poursuit Clifford.

RICHARD.

SAnguinaire Clifford, je te trouve donc seul? .... Regarde ces deux bras, dévoués à ta perte! Un mur d'airain dût-il t'environner, l'un vangera mon pere, & l'autre vangera l'infortuné Rutland. ....

CLIFFORD.

Fort bien, Richard! Allons; mais puisque nous sommes seuls, écoute-moi.....Tu vois cette main? C'est celle qui tua ton pere. Enfin tu vois ce cœur qui triomphe de leur mort, & qui brûle de triompher de la tienne..... *

RICHARD.

Warwick, retire-toi. Chasse d'autre gibier; je me sens fort assez, pour mettre ce loup à mort.....

* Ils combattent; Warwick paroît, & Clifford prend la fuite. Richard le poursuit.

SCENE VII.

LE Roi Henry paroît sur une petite éminence, d'où il examine la bataille avec des yeux Philosophes. C'est par complaisance qu'il s'en est retiré, pour ne pas déplaire à la Reine & à Clifford, qui lui ont dit que sa présence dans l'armée portoit toujours malheur à ses armes. Il compare ce spectacle à celui qu'offre la nature au lever du soleil,

quand l'ombre mourante des nuages semble combattre les rayons naissans de la lumiére.... D'un autre côté (dit-il) » C'est une mer agi» tée, que le vent fait refluer loin du rivage : » mais dont les flots pressés l'un par l'autre » reviennent sur leurs pas avec encore plus » d'impétuosité, & semblent à leur tour être » vainqueurs des vents, qui bientôt les re» poussent encore ! » Il prend le parti de s'asseoir, en attendant l'événement du combat, qu'il laisse à la volonté du Ciel... Il préféreroit la mort à une vie aussi tumultueuse que l'est la sienne ; & le sort des bergers lui paroît bien plus doux. Il fait ici l'éloge de la vie champêtre, & des avantages qu'on en peut retirer pour le salut, par une sage distribution du loisir, dont alors on est maître » Hélas (s'é» crie-t'il) l'ombrage de l'aimable aubépine » n'est-il pas bien plus agréable au pasteur » uniquement attentif au soin de son troupeau, » que ne l'est celui des plus riches dais à » un Souverain toujours en garde contre les » embûches de ses ennemis, ou de ses sujets ?

» Tout repose, tout dort, quand le premier
sommeille :
» Mais l'autre croit toujours que la trahison
veille ! ....

Les réflexions de Henry sont interrompuës par un soldat, qui vient fouiller un homme qu'il a tué. Ce soldat visite le mort : puis tout à coup il s'écrie, » Ah ! Malheureux, qu'as» tu fait ? C'est ton pere que tu viens de tuer !

» O jours affreux ! siécle à jamais exécrable !
» il te manquoit un si terrible événement !....
» Pardonne-moi, grand Dieu ! Je croyois
» servir mon Roi. Pardonne-moi, mon pere !
» Je ne te connoissois pas.... mes larmes
» vont laver tes blessures sanglantes & puis-
» sai-je expirer de douleur, après t'avoir ren-
» du ce funeste devoir !....

Le Roi Henry, touché jusqu'aux larmes, déplore les horreurs de la guerre civile.... » Pleurez, dit-il, infortunés mortels ! Mes » larmes couleront avec les vôtres......

Il est encore interrompu par un autre soldat, qui traîne un blessé sur le Théâtre. Ce soldat, qui est aussi blessé lui-même, demande la bourse au mourant.... Il le reconnoît pour son fils unique qu'il vient de massacrer. O mon fils ! O mon sang ! .... » Hélas ! ou- » vre les yeux, vois du moins la douleur, & » les remords qui me déchirent !

Henry aussi ému, aussi pénétré que ce triste pere, maudit la guerre, & l'ambition des hommes. Il leve les mains au Ciel, & demande, en pleurant, la fin de son couroux contre l'Angleterre.. » Fatales factions des deux » Roses ! (s'écrie-t'il) sources de sang, & de » carnage ! Je vous vois peintes, emblémati- » quement, sur le corps de cet enfant malheu- » reux ! Le sang vermeil, qui coule de ses » blessures, me représente la couleur de la » maison de Lancastre. Et la pâleur mortelle, » qui couvre son visage, exprime celle de la » maison d'York..... Flétris plûtôt, grand » Dieu ! arrache plûtôt l'une de ces deux ro-

» ses, que de les laisser croître plus long-tems » toutes deux pour le malheur des hommes !

Le fils ouvre enfin les yeux, & reconnoît son pere, qui est expirant comme lui. Ils expriment tous deux leurs regrets, leur tendresse, & leurs remords. Le Roi participe à une scéne si touchante, où il étale toute la bonté de son cœur.... Le fils veut se relever, pour emporter son pere... » Non, non, (ré- » pond le pere) c'est dans mes foibles bras » que mon fils doit expirer ! Mon cœur sera » ton tombeau ! ton image n'en sortira ja- » mais, & mes tendres soupirs feront (jusqu'à » ma mort) les obséques d'un fils, que je re- » grette autant que je l'aimois....Viens, mon « cher enfant ! Fuyons, loin de ce lieu fune- » ste. Régne ici qui voudra. Guerre inhumai- » ne, tu me coûtes trop cher !

Cœurs désolés (dit Henry) vous laissez ici un Roi plus malheureux encore, que vous ne croyez l'être !

SCENE VIII.

LE bruit de guerre augmente. Des troupes fuyent à travers le Théâtre. La Reine Marguerite, le Prince de Galles, & le Comte d'Exeter, disent à Henry que tout est perdu; & qu'il faut qu'il se sauve au plûtôt à Berwick. » Edouard, & Richard (*dit la Rei-* » *ne*) portent par-tout la victoire & la mort. » Ils nous poursuivent: sauvons-nous !

Henry consent à les suivre, non parce qu'il craint de mourir, mais parce qu'il aime à obéir à la Reine.... Ils sortent.

SCENE IX.

CLIFFORD, *blessé. Seul.*

C'Est ici que le flambeau de ma vie doit s'éteindre! ... Oüi, je le sens prêt à finir. Il n'éclairera plus Henry, du feu de sa lumiére!... O maison de Lancastre! je déplore bien plus ta chûte que la mienne. Mon amitié pour toi, & la terreur de mon nom, t'attacherent bien des guerriers, qui vont quitter tes drapeaux.... * Je chancelle, je tombe, & ma chute marque l'instant de l'élévation de l'ennemi de mon Roi.... Peuple volage! il te faut de bons guides; & mon Roi n'en a plus. Je te vois déja tourner les yeux du côté de la maison d'York; & Lancastre est abandonné...... Trop bon, trop foible Henry! que n'as-tu sçû régner? Ah! que n'as-tu suivi l'exemple de tes peres? York seroit soumis, tu

* Il tombe.

ferois un grand Roi ! ... Mais tu t'es endormi dans le sein de la molesse ; la crainte du danger t'a paru trop éloignée pour troubler ton repos ; & ton réveil fut d'autant plus affreux qu'il offrît à tes yeux un péril inévitable. Que de maux n'aurois-tu pas prévenu ? Que de sang n'aurois tu pas épargné ? Que de veuves de moins dans tes tristes Etats ? . . . . Ton indulgence, ou pour mieux dire, ton insensibilité, ont fait tous tes malheurs, & les nôtres ! La seule impunité nous enhardit au crime.... Mais aux maux sans espoir, la plainte est inutile ; & les miens sont de ce genre. Tous les chemins sont fermés à ma fuite. Et fussent-ils ouverts, dans l'état où je suis, pourrois-je en profiter ? . . . .

Attendons, sans frémir, un ennemi barbare,
Recevons en héros la mort qu'il me prépare :
Après ce que j'ai fait, mon sort est tout prévû ;
Et le malheur n'est rien, quand il est attendu ! . . . .
Mais je sens que la mort va prévenir leur rage :
Déja jusqu'à mon cœur elle s'ouvre un passage.

A travers ma blessure ; & les flots de mon sang,
S'ils n'arrivent bientôt, épuiseront mon flanc !
Je succombe !.. Venez, j'ai tué votre pere !...
Clifford, en expirant, brave votre colére !...

SCENE X.

On entend sonner la retraite. Edouard paroît avec RICHARD, CLARENCE, MONTAIGU, WARWICK, *& une partie de son armée.*

EDOUARD.

REposons-nous un instant, mes amis ; nous en avons acquis le droit. J'ai confiance en ceux que j'ai chargés de poursuivre la cruelle Marguerite, dont la prise est d'autant plus importante, qu'elle traîne après elle son imbécile époux ! ... Mais croyez-vous que Clifford soit un des compagnons de sa fuite ?

WARWICK.

Non, Seigneur : il n'est pas possible qu'il se soit échapé. J'étois présent lorf-

que Richard l'a blessé : & en quelque lieu qu'il soit, il est mort.

RICHARD.

.... * J'entens plaindre un mourant? ... Qu'on cherche... Quel est-il?

EDOUARD.

J'ai vaincu : quel qu'il soit, qu'on ait soin de ses jours.

RICHARD.

Retracte-toi, mon frere? Ah, grand Dieu, c'est Clifford ! c'est le bourreau de mon pere, & de Rutland.

WARWICK.

Qu'on aille au plûtôt à York chercher la tête de votre pere, & que celle de Clifford la remplace.

EDOUARD.

Qu'on extermine au plûtôt cette chouette si fatale à notre maison. Il n'ouvrit jamais la bouche que pour annoncer la mort !

WARWICK.

Je crois, Seigneur, qu'il est bon de le faire parler... Clifford, ranime-toi; ne m'entens-tu point? Parle? ... Je le crois mort : il ne voit, ni n'entend.

* Clifford se plaint.

RICHARD.

Plût à Dieu, qu'il vécût! ..... Mais, peut-être n'est-il pas mort... Il feint sans doute de l'être, pour ne pas essuyer les mêmes opprobres qu'il a fait souffrir à mon pere.

CLARENCE.

En ce cas, il faut tout employer pour le faire parler.

RICHARD.

Clifford, demande grace, pour ne pas l'obtenir?

EDOUARD.

Clifford, tâche de nous montrer un répentir infructueux?

CLARENCE.

Clifford, sens amérement la peine de tes crimes!....

Richard est au désespoir de ce que Clifford lui a ôté, (en mourant) tout le plaisir de la vangeance. On coupe la tête à Clifford, & on l'envoie sur la porte d'York en place de celle du pere d'Edouard. Warwick ordonne qu'on marche à Londres, pour le couronnement d'Edouard... « Je partirai, (dit-il) ensuite pour la France, & je demanderai pour » vous la Princesse Bonne en mariage... » Vous unirez par là les deux Royaumes; & » vous ne craindrez plus la maison de Lan-

» castre... Edouard consent à tout ; en pro-
» mettant au Comte de Warwick une autorité
» égale à la sienne, & de ne rien faire que par
» ses conseils... Il nomme son frere Richard,
» Duc de Glocestre ; & son frere George,
» Duc de Clarence... Pour vous (dit-il) War-
» wick, vous serez, & vous ferez, tout ce
» que vous voudrez ..

» Richard prie son frere de le faire plûtôt
» Duc de Clarence, que Duc de Glocestre,
» attendu que le nom de Glocestre n'a jamais
» été heureux... Warwick, dit, que ces re-
» marques populaires sont ridicules, & que
» le plus pressé est d'aller à Londres, pour
» prendre possession.



SCENE II.

Le Théâtre représente le Palais d'Edouard.

LE ROI EDOUARD. RICHARD, DUC DE GLOCESTRE, GEORGE DUC DE CLARENCE. MILADI-GRAY.

LE mari de Lady Gray a été tué à la bataille de Saint Alban, en combattant pour la maison de Lancastre, & toutes ses terres ont été confisquées par le vainqueur. Elle vient en demander la restitution au nouveau Roi. Edouard est frappé de la beauté de cette jeune veuve. Les Ducs de Glocestre, & de Clarence, qui connoissent le tempérament du Roi leur frere, en badinent entre eux. Edouard les prie de s'écarter un moment.... Dès qu'ils sont éloignés, Edouard, après quelques questions sur l'état de la famille de la veuve, & sur le nombre de ses enfans, lui déclare assez cavaliérement, qu'il est disposé à faire leur fortune, & à lui rendre les biens qu'elle reclame, pourvû qu'elle s'engage à lui en témoigner de la reconnoissance. Lady Gray répond en femme vertueuse. Edouard insiste, & va même jusqu'à la menace;

mace : mais la veuve répond toujours avec autant de force que de modestie........ L'amour d'Edouard n'en devient que plus grand.... Que vois-je ? (dit-il à part) » son » esprit, ses vertus, égalent ses attraits ! » Tout en elle est divin ! que lui faut-il de » plus pour mériter une couronne ? sans doute » elle étoit née pour un Roi, & le Ciel me » la réservoit pour maîtresse, ou pour fem- » me..... C'en est fait .... Madame, le » Roi Edouard vous offre sa main.

LADY GRAY.

Seigneur, cette offre me flatte sans m'éblouir. Je sçais ce que je suis, & tout ce que vous êtes.

LE ROY EDOUARD.

Je jure par mon sceptre, que mon cœur est d'accord avec ma bouche ; & je n'ai d'autre but, que de vous posséder....

LADY GRAY.

Moi, Seigneur ! C'est à quoi je ne puis consentir. Vous vous abaisseriez, en me prenant pour femme ; & l'honneur me défend d'être votre maîtresse.

LE ROY EDOUARD.

Ecoutez-moi, Madame : c'est un

trône, c'eſt ſa main, que votre Roi vous offre.

LADY GRAY.

Quoi Seigneur, vous pourriez vous réſoudre à prendre le nom de pere de mes fils ?

LE ROY EDOUARD.

Auſſi aiſément que j'eſpere que vous prendrez celui de mere de mes filles... Briſons donc là-deſſus, & recevez ma foi.

Les Ducs de Clarence & de Gloceſtre s'approchent, & le Roi leur déclare ſon mariage avec Milady Gray. Ils tournent cette déclaration en raillerie : mais Edouard leur notifie ſérieuſement, que telle eſt ſon intention. Un Meſſager vient apprendre au Roi, que le Roi Henry a été arrêté, & qu'il arrive à la porte du Palais. Edouard donne ordre que l'on conduiſe Henry à la Tour de Londres. Il prend congé de Lady Gray, après avoir commandé aux deux Ducs de la reſpecter ; & il ſort avec Clarence pour aller interroger celui qui a arrêté Henry.



SCENE III.

LE DUC DE GLOCESTRE, *seul.*

IL est fâché du mariage du Roi son frere. Il auroit souhaité que ce Prince se fût tellement livré à ses plaisirs, qu'il eût fini sa carriere sans laisser de postérité légitime : » c'é» toit, dit-il, un dégré de moins, pour aller » jusqu'au trône où j'aspire.... » Que feras» tu donc, malheureux Glocestre ? Quelle » autre félicité le monde peut-il t'offrir, pour » te consoler de n'être pas Roi ? L'amour se» roit-il capable de fixer un cœur tel que le » tien ? Es-tu taillé pour la galanterie ? & la » nature n'a-t'elle pas pris soin de te former » un corps plus propre à inspirer le mépris » que la tendresse ? ... Loin de moi, vain & » ridicule espoir ! Glocestre n'est point né » pour l'amour, il est né pour commander, » il est né pour se vanger de ceux que la na» ture a favorisé, à ses dépens.... Oui, c'est » au trône seul, que tout mon cœur aspire. » C'est un songe, je le sens ; c'est une chimé» re ; mais elle est douce, elle me flate, elle » me nourrit ! tout ce qui la détruit est un en» fer pour moi... mais comment la réaliser, » cette chimére aimable ? Quels moyens puis» je employer, quels ressorts, puis-je faire » mouvoir pour atteindre au but désiré ? L'es» pace immense qui m'en sépare, me déchire, » & m'anéantit !... Mais quoi ? le sang me

» peut-il pas me frayer un chemin jusque
» Tout assassin doit-il avoir un front sevé
» & ses projets sinistres doivent-ils être é
» sur son visage ? Contrefaisons le mien ; I
» gnons-y une autre âme que la mienne ;
» ressons, plaignons, séduisons, servons
» plus grands ennemis, pour les égorger a
» plus de sûreté ..... Plus éloquent que N
» tor, plus rusé qu'Ulysse, plus traître
» Sinon, plus subtil que Protée, plus pol
» quement sanguinaire que Machiavel : C
» me faut-il de plus, pour gagner la Cour
» ne ? L'enfer me la promet, & déja je la tie

SCENE IV.

Le Théâtre change, & représente Palais du ROI DE FRANCE. *voit entrer le* ROI LOUIS, *Princesse* BONNE, *l'Amiral* BOURBON, EDOUARD PRI CE DE GALLES, LA REI MARGUERITE, *& le Co d'*OXFORD.

Le Roi Louis, après s'être assis u moment, se léve.

LE ROI LOUIS.

DIgne Reine d'Angleterre, inco parable Marguerite, assey

vous; votre rang & votre naissance ne permettent pas que vous soyez debout tandis que Louis est assis.

LA REINE MARGUERITE.

Non, puissant Roi de France! Non, Marguerite n'est plus Reine. L'injustice du sort la condamne à servir, à plier sous un maître!...

J'ai regné, je l'avoue; & mon nom sur la terre,
A peut-être illustré le Thrône d'Angleterre:
Mais, avec mon bonheur, mes titres éclipsés,
De ce que je vous dois m'avertissent assés!

LE ROY LOUIS.

Qu'entens-je, Madame! D'où naît ce désespoir?

LA R. MARGUER.

Mes yeux baignés de pleurs, mon cœur noyé dans l'amertume, ne peuvent exprimer l'excès de ma douleur!

LE ROY LOUIS.

Parlez, parlez, Madame; & quelle qu'en soit la cause, soyez toujours l'illustre Marguerite.... * Ce n'est pas à

* Il la fait asseoir.

la fortune a fait plier un courage tel que le vôtre : il est fait pour triompher d'elle. Parlez donc sans contrainte ; & si la France peut apporter quelque remede à vos maux, comptez sur son secours.

LA R. MARGUERITE.

Cette promesse me rend la vie, & me donne la force de parler .... Apprenez donc, Seigneur, que le Roi mon époux, arraché de son Thrône par un Sujet rebelle, cherche aujourd'hui sa vie & sa sureté dans le fond de l'Ecosse. C'est l'ambitieux Edouard, ci-devant Duc d'York, qui regne maintenant en Angleterre ! ... Voilà, Seigneur, la cause de mes pleurs, voilà ce qui amene ici la triste Marguerite, & son malheureux fils. Vous seul pouvez nous secourir, Seigneur ! si nous perdons cet espoir, il ne nous en reste plus. L'Ecosse nous est encore fidelle : elle brûle de nous en donner des marques : mais les Pairs sont divisés entre eux, nos trésors sont pillés, nos troupes dispersées, & nous-mêmes forçés de chercher ici un azile contre l'orage !

LE ROI LOUIS.

Calmez-vous, grande Reine. Louis brûle de vous vanger. Il s'agit d'en concerter les moyens; nous allons y pourvoir.

LA R. MARGUER.

Ah, Seigneur, le mal exige un prompt remede! le moindre retardement accroit la puissance de mon ennemi.

LE ROI LOUIS.

Madame, le secours que je vous prépare n'en sera que plus grand.

LA R. MARGUER.

Seigneur, pardonnez mon impatience! c'est le défaut des malheureux! ... Mais, ô ciel! j'apperçois l'artisan de mes peines! ...

SCENE V

Les mêmes Acteurs. Le Comte de Warwick.

LE ROI LOUIS.

QUel est celui qui ose paroître devant moi avec tant d'audace?

LA R. MARGUER.

C'eſt le Comte de Warwick ; c'eſt l'ami, c'eſt le bras de notre uſurpateur !....

LE ROI LOUIS, *deſcend du Trône, & Marguerite ſe leve.*

Soyez le bien venu, brave Warwick... Quel deſſein vous conduit en ces lieux ?

LA REINE MARG.

Hélas, un nouvel orage s'éleve contre nous. Je vois celui qui diſpoſe des vents !

WARWICK.

Edouard, Roi d'Angleterre, mon maître, & votre ami, m'a chargé de vous ſaluer de ſa part, & de vous demander votre amitié. Prêt à ſerrer les neuds qui doivent aſſurer la paix des deux Royaumes, il vous demande la Princeſſe Bonne en mariage. Jamais plus beau lien ne peut l'unir à vous.

LA REINE MARG. *à part.*

Si ſa demande réuſſit, Henry perd la couronne....

WARWICK, *à la Princeſſe Bonne.*

Permettez, Madame, que pour remplir les ordres de mon Roi, j'obtienne

la faveur de vous baiser la main. Quoique foible interpréte des sentimens qu'il a conçû pour vous sur la foi de votre renommée, je vois pourtant avec admiration que vos charmes sont encore supérieurs à ce qu'elle en publie.

LA REINE MARG.

Permettez, Seigneur, & vous Madame, quil me soit permis de parler avant que vous répondiez à Warwick!.. Gardez-vous bien de croire que ce soit l'amour, ou l'estime, qui le guident dans sa demande. La politique seule, enfant de la nécessité, dirige les démarches d'un usurpateur. Quand un tyran parle d'amour à la fille, ou à la sœur d'un grand Roi, c'est de l'appui qu'il cherche, & non de la tendresse.... Pour le prouver tyran, je n'ai qu'un mot à dire : Henry respire encore.... Mais dût-il être mort, voila le Prince Edouard, voilà son successeur.... Quel est donc cet hymen ? Quelle est cette alliance, qu'on ose vous proposer, magnanime Louis ? C'est votre honte, c'est le tombeau de votre gloire. Les tyrans n'ont qu'un tems, &

ce tems est bien court! La vangeance du Ciel pend toujours sur leur tête.

WARWICK.

Impétueuse Marguerite! . .

LE P. EDOUARD.

Pourquoi pas, Reine?

WARWICK.

Parce que ton Pere étoit un usurpateur.

OXFORD.

Ainsi, Warwick, tu crois donc anéantir la mémoire de Jean de Gand, le vainqueur de l'Espagne? De Henry IV. le plus sage des Rois? De Henry V. dont la bravoure conquit la France?... L'univers sçait pourtant que mon Roi descend d'eux?

WARWICK.

Tu aurois dû ajouter, Oxford, que ton Roi perdit tout ce que ces héros avoient gagnés : c'étoit le vrai moyen de faire ici ta cour .... Quoiqu'il en soit, la généalogie dont tu fais l'étalage, n'embrasse pas plus de soixante ans. La prescription te paroit-elle suffisante, quand il s'agit d'une couronne?

OXFORD.

Eh quoi, Warwick, peux-tu sans

rougir attaquer le titre d'un Souverain que tu as bien servi pendant plus de trente-six ans?

WARWICK.

Et puis-je voir Oxford, que j'ai toujours crû juste, chercher à m'éblouir avec une généalogie? ouvre les yeux, comme moi, & reconnois enfin ton légitime maître.

OXFORD.

Qui? ton Edouard? lui, qui fit périr mon frere? lui, qui arracha à mon Pere un reste de vie, que l'âge alloit consumer? ... Non, Warwick, non. Tant que ce bras aura de la vigueur, il soutiendra la maison de Lancastre.

WARWICK.

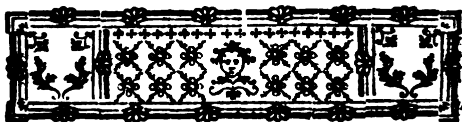
Et le mien combattra pour celle d'York.

Le Roi Louis prie la Reine Marguerite & sa suite de s'écarter un moment. Il interroge Warvvick sur la légitimité des droits du Roi Edouard au Thrône d'Angleterre; & sur la sincérité des sentimens de ce Monarque pour la Princesse Bonne. Satisfait des réponses de Warvvick, il consulte l'inclination de Bonne qui ne cache pas que la grande réputation d'Edouard a fait quelqu'impression sur elle. Alors le Roi Louis dit à Warvvick qu'il accorde sa

sœur à Edouard. Il rappelle la Reine Marguerite, à qui il fait la même déclaration. Elle s'en vange sur Warwick. Le Roy lui promet toute sorte d'assistance dans son Royaume, pour elle, & pour les siens. Mais il n'est plus d'avis de l'aider contre un Roi paisible possesseur du Thrône d'Angleterre de l'aveu de la nation Angloise. Marguerite, & Warwick, s'accablent de reproches. Un Courier arrive, qui apporte la nouvelle du mariage du Roi Edouard avec Milady Gray. Le Roi Louis en est indigné ; Warwick est furieux ; & Marguerite au comble de la joye... Warwick revenu de son étonnement, jure, & proteste qu'il n'étoit pas instruit de cette intrigue. Il déteste Edouard ; il le renie pour son Roi. Et pour se vanger de l'affront que ce Monarque vient de lui faire, il offre son secours à la Reine Marguerite pour rétablir Henry. Marguerite est charmée: elle oublie tout le mal que Warwick lui a fait ; & elle le comble de caresses. Ils s'unissent pour demander des troupes au Roi Louis ; & Warwick répond du succès de son entreprise. Il sçait déja (par la lettre qu'il vient de recevoir) que le Duc de Clarence est prêt à rompre avec le Roi Edouard. Il fonde de grandes espérances sur ce Prince. La Princesse Bonne, piquée contre Edouard, joint ses sollicitations à celles de Marguerite & de Warwick, pour que le Roi Louis prenne la défense d'Henry. Louis prend enfin son parti. Il dit au Courier, d'assurer son maître qu'il lui enverra bien-tôt une vigoureuse *bande de masques* pour danser à ses nôces... Le Roi Louis veut

que Warwick, & Oxford, s'embarquent au plutôt avec cinq mille hommes choisis. Si ce secours n'est pas suffisant, il se reserve d'en envoyer un plus puissant, sous la conduite de Marguerite, & de son fils. Il demande cependant à Warwick, quelle assurance il peut recevoir de sa fidélité? Warwick répond qu'il donne sa fille au Prince Edouard, si Marguerite l'agrée Elle y consent avec joie, & le Prince Edouard de même... Cet accord fait, & juré, Louis ordonne à l'Amiral de Bourbon de tenir sa flotte prête pour cette expédition; & ils sortent tous, à la réserve de Warwick.... Il exhale sa colere contre le Roi Edouard, qu'il brûle de punir de son ingratitude.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Palais d'EDOUARD. Les Ducs de GLOCESTRE & de CLARENCE paroissent, avec SOMMERSET, & MONTAIGU.

LEs deux Ducs marquent combien ils sont mécontens du mariage du Roy leur frere avec Milady Gray... Le Roi arrive avec son épouse, vêtue en Reine, suivie des Comtes de Pembroke, Stafford, & Hastings. Edouard qui s'aperçoit du chagrin secret de ses freres, demande à Clarence ce qu'il pense du choix qu'il vient de faire ? Clarence répond, qu'il en pense tout ce que le Roi de France, & le Comte de Warwick sont en droit d'en penser. Edouard dit qu'il est Roy, & qu'il n'a d'autre loi que sa volonté. Il interroge Glocestre, qui lui répond ironiquement. Les reproches s'aigrissent de part & d'autre. Hastings prend le

parti du Roi, Montaigu celui des Ducs. La Reine parle enfin. Elle prie les deux Ducs de songer qu'elle n'est pas née d'un sang que le Roi doive rougir d'élever jusqu'au Thrône : cependant, que le mépris qu'on lui temoigne, ainsi qu'à sa famille, suffit pour empoisonner sa joie, & pour faire le malheur de sa vie ... Le Roi la console, en lui marquant autant de tendresse que de ressentiment contre ceux qui oseront lui déplaire.

Le Messager, qui revient de France, annonce à Edouard les funestes effets qu'a produit la nouvelle de son mariage avec Milady Gray ; le couroux du Roy Louis, celui de Warwick, la joie de Marguerite, le mariage du Prince de Galles, & les préparatifs qui se font en France pour envahir ses Etats. Edouard entre en fureur, & se détermine à la guerre. Clarence triomphe. Il dit qu'il épousera l'autre fille de Warwick ; & qu'encore qu'il ne soit pas Roi, son épouse vaudra tout au moins celle d'Edouard. Il sort après ces mots, en invitant ceux qui aiment Warwick, de le suivre. Sommerset sort avec lui ... Glocestre dit, à part qu'il veut rester à la Cour, non pas par amitié pour Edouard, mais pour celle qu'il porte à la couronne. Edouard est émû de la défection de Clarence, & de Sommerset. Il ordonne à Pembroke & à Stafford d'aller lever des troupes, & de tout préparer pour la guerre.

SCENE II.

La Scene est dans le Comté de Warwick.

WArwick & Oxford paroissent avec les troupes Françoises. Leur petite armée s'augmente à chaque instant, par les Anglois mécontens d'Edouard, qui viennent se ranger sous leurs étendarts. Leur joie, & leur espoir augmentent, en voyant arriver Clarence, & Sommerset. Warwick accorde sa fille à Clarence, & lui confie le projet qu'il a conçû, d'enlever Edouard la nuit même dans son camp. Tout applaudit au projet de Warwick, & l'armée retentit du nom du Roi Henry. Ils sortent pour aller éxécuter l'entreprise préméditée.

SCENE III.

Le Théâtre représente le camp du Roi Edouard.

CEtte scene se passe entre les soldats destinés pour garder, pendant cette nuit, la tente du Roi Edouard. Leur conservation ap-

prend au Spectateur, que ce Prince a fait vœu de ne point coucher dans un lit, jusqu'à ce qu'il eût vaincu Warvvick, &c.

SCENE III.

WArvvick paroît dans les ténébres, avec les Seigneurs de son parti. Il leur recommande la bravoure, & le silence.. *Suivez-moy*, dit-il, *& le Roy est pris*... A l'approche de la tente du Roy, les gardes crient *qui vive?* Warvvick, & sa suite attaquent la Garde, en criant, *Vive Warwick!* Au bruit des tambours & des trompettes, la Garde prend la fuite, en criant, *aux armes*!... Ils entrent dans la tente d'Edouard, d'où l'on voit fuir le Duc de Glocestre, & Milord Hastings. Sommerset veut qu'on les poursuive....

WARWICK.

Non, qu'on les laisse aller... voilà le Duc d'York : * que nous faut-il de plus ?

LE ROI EDOUARD.

Le Duc, dis-tu Warwick ? Quand tu partis, n'étois-je pas ton Roi ?

WARWICK.

Oui ; mais tu t'en es rendu indigne ;

* Le Roi Edouard paroît dans un fauteuil, couvert d'une robbe de chambre.

ainsi tu ne l'es plus. L'affront que tu m'as fait, t'a dégradé du titre de Roi; & je viens te rendre celui de Duc d'York... Ne te plains pas, Edouard! Celui qui ne sçait pas respecter le caractere des Ambassadeurs; qui peut ignorer ce qu'on doit aux Têtes couronnées; qui méprise l'amitié & la puissance de ses freres; qui n'a pas le talent de captiver la bienveillance du peuple; & sur-tout, qui se laisse surprendre par son ennemi, n'est pas digne d'être Roi.

LE ROI EDOUARD.

Et toi Clarence aussi, parmi mes ennemis!... J'apperçois maintenant, qu'Edouard est perdu.... Triomphe, fier Warwick! mais malgré ta rage, & celle de tes complices, Edouard est toujours ton Roi.

La fortune aujourd'hui m'en ôte la puissance;
Mais mon âme, du moins, brave son inconstance.
On n'en est pas moins Roi, pour n'être pas vainqueur....

WARWICK.

Régne donc sur toi-même & sois Roi de ton cœur;

Tandis que ton rival portera la couronne,
Que la vertu t'arrache, * & que le Ciel lui donne.

Prenez soin, Milord Sommerset, que le Duc Edouard soit conduit sûrement chez l'Archevêque d'York, mon frere ... je vous suivrai, dès que j'aurai combattu Pembroke. Adieu Duc? j'espere te revoir bien tôt, pour m'acquitter auprès de toi des complimens du Roi Louis, & de la Princesse Bonne de France.

LE ROI EDOUARD.

Il faut céder au sort, quand la force l'exige! ... **

* Il lui arrache la couronne.

** On emméne Edouard.. Oxford, & Warwick sortent dans le dessein de marcher à Londres pour rompre les fers du Roi Henri.



SCENE VI.

Le Théâtre représente le Palais du Roi d'Angleterre.

LA Reine apprend à Milord Rivers le malheur du Roi Edouard son époux. Elle en gémit ; & après avoir recommandé à Rivers d'assembler au plutôt tout ce qui reste de partisans de la maison d'York, elle sort dans le dessein de se réfugier dans une Eglise avec ses enfans.

SCENE VI.

Le Théâtre représente un Parc, attenant au Château de MIDDLEHAM, dans la Province d'YORK.

LE Duc de Glocestre paroît, avec Milord Hastings, & Sir Guillaume Stanley. Il leur apprend que le Roi Edouard, prisonnier chez l'Archevêque d'York, y jouit d'une grande liberté, & qu'on lui permet même de venir souvent chasser dans ce parc avec une Garde peu nombreuse. » J'ai (ajoute-t'il) trouvé le » moyen de lui faire sçavoir, que si il peut y

» venir chasser aujourd'hui, il trouvera ici des » amis, & des chevaux prêts à faciliter son éva- » sion....

Le Roi Edouard arrive, avec un Chasseur, dont il se défait en l'envoyant voir après le gros de la chasse. Il est bien-tôt accosté par Glocestre & par ses amis, qui le pressent de monter à cheval, pour aller s'embarquer à Lynn, & faire voile en Flandres.

SCENE VI.

Le Théâtre représente la Tour de Londres.

LE ROI HENRI. CLARENCE. WARWICK. SOMMERSET. OXFORD. Le jeune COMTE DE RICHEMOND. MONTAIGU, & LE LIEUTENANT DE LA TOUR.

LE Roi Henry, apprenant la chûte d'Edouard, & son rétablissement sur le Thrône d'Angleterre, remercie Warwick de ce qu'il a fait pour lui. Il ne veut recevoir la couronne de la main de ce Seigneur, qu'en lui remettant les rênes du Gouvernement. » Vous » êtes plus heureux que moi (dit-il) & tout » prospérera sous votre administration.

WARWICK.

Seigneur, vous vous êtes toujours rendu fameux par vos vertus : vous montrez aujourd'hui votre sagesse, par la prévoyance que vous opposez à la malignité de la fortune. Je ne puis cependant approuver le choix dont votre Majesté m'honore, tandis que vous voyez ici le Duc de Clarence.

CLARENCE.

Non, digne Warwick : vous êtes né pour gouverner les hommes. Heureux dans la paix, comme dans la guerre, l'autorité ne peut tomber en de plus sages mains. Consentez aux désirs du Roi ; les miens y sont conformes.

WARWICK.

Je choisis donc le Duc de Clarence, pour *Protecteur*.

LE ROI HENRY.

Clarence, & Warwick, donnez-moi vos mains, & joignez-y vos cœurs: je vous fais tous les deux Protecteurs du Royaume, tandis que j'employerai le reste de ma vie au soin de mon salut.

Ils consentent à tout. Le Roi demande qu'on fasse revenir de France, son épouse,

& son fils. Clarence promet de faire expédier au plutôt les ordres néceſſaires pour leur retour... Le Roi Henry demande à Sommerſet, quel eſt le jeune enfant pour lequel il paroît avoir des attentions ſi tendres ; Sommerſet répond, que c'eſt Henry Comte de Richemond.... Le Roi fait approcher l'enfant, & cédant tout à coup à un entouſiaſme prophétique, il lui met la main ſur la tête, en s'écriant,

Cher & dernier eſpoir de la triſte Angleterre,
Le Ciel met dans tes yeux un rayon qui m'éclaire !
Ton front brille des traits de la divinité !
J'y vois bonté, valeur, ſageſſe, & majeſté.
Du Thrône qui t'attend, va rétablir la gloire....,
Anglois ! ſoyez heureux, & chantez ſa victoire,
Vos malheurs ſont paſſés : Beniſſez ce héros ;
Il fera plus de biens, que je n'ai fait de maux !

Un Courier vient annoncer, que le Roi Edouard s'eſt ſauvé de ſa priſon, & qu'il eſt paſſé en Flandres. Cette nouvelle cauſe beaucoup d'étonnement, & d'inquiétude. Warvvick ſort avec le Roi, & Clarence, pour aller pourvoir à la défenſe du Royaume. Sommerſet qui craint de nouvelles révolutions, ſe détermine à mettre le jeune Comte de Richemond à l'abri de tout danger, en le faiſant paſſer en Bretagne.

SCENE VII.

Le Théâtre repréſente la Ville d'YORK, & ſes environs.

LE Roi Edouard, ſuivi de Gloceſtre, de Haſtings, & de ſes ſoldats, leur dit que la fortune va décider encore une fois de ſon ſort, & de celui du Roi Henry. Il regarde comme un heureux préſage, d'être parvenu ſans obſtacle à conduire ſes troupes de Flandres juſqu'aux portes de la Ville d'York. Le Duc de Gloceſtre lui apprend que les portes ſont fermées, & que la garniſon eſt ſur ſes gardes. Edouard dit, qu'il faut y entrer de gré, ou de force, ſans quoi il a tout à craindre. Haſtings frape à la porte de la Ville. Le Maire & les Echevins paroiſſent ſur la muraille. Il annonce à Edouard qu'ils ſont Sujets du Roi Henri, & qu'il n'a rien à attendre d'eux. Edouard loue leur zéle, & ne demande à entrer qu'en qualité de Duc d'York; il reconnoît, dit-il, Henry pour légitime Roi d'Angleterre.

Le Maire ſatisfait de la parole d'Edouard, conſent de l'introduire dans la ville. Dès que le Maire en a livré les clefs, Edouard ſe charge de la défendre, & le renvoie avec ſes Echevins.

Le Comte de Montgommery arrive avec des

des troupes qu'il amene au secours d'Edouard. Mais Edouard lui répond, qu'il ne reclame actuellement que son Duché d'York, en attendant un tems plus heureux pour revendiquer la couronne. Montgommery dit, qu'en ce cas il prend congé de lui : que son dessein étoit de secourir un Roi, & non pas un Duc. Il ordonne à ses Tambours de battre aux champs.... Edouard le prie d'attendre un moment... On délibére sçavoir, s'il convient ou non, qu'il reprenne le titre de Roi. Glocestre, Hastings, & Montgommery, l'excitent à ne pas balancer. Edouard céde à leurs instances, & son armée le proclame Roi d'Angleterre. Montgommery se présente même pour Champion, & jette son gantelet en faisant le défi ordinaire à tous ceux qui attaqueront le droit du Roi Edouard. Edouard espére tout, & il promet tout à ses troupes, s'il est vainqueur.

SCENE VIII.

La Scéne est à Londres.

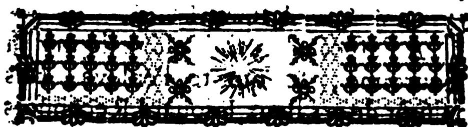
LE Roi Henry, Warvvick, Clarence, Montaigu, Oxford, & Sommerset tiennent conseil sur l'arrivée d'Edouard. Warvvick envoie le Duc de Clarence, Montaigu, & Oxford, en différentes Provinces pour rassembler des troupes ; & il veut que le Roi demeure à Londres, jusqu'à ce que l'armée soit prête à entrer en campagne... Ils prennent tous congé

du Roi, qui demeure seul avec le Comte d'Exeter.

Henry se croit en sureté, parce qu'il est supérieur en troupes. Exeter craint qu'Edouard ne les débauche, & ne les attire à lui. Henry plein de confiance dans la tendresse de ses Sujets, ausquels il n'a jamais cherché qu'à faire du bien, ne peut les croire capables de le trahir en faveur d'Edouard.... On entend tout à coup un grand bruit de guerre. C'est Edouard qui vient surprendre Henry dans Londres même. Il ordonne qu'on se saisisse de ce malheureux Roi, & qu'on le remene à la Tour de Londres. Edouard part sur le champ pour Coventry, afin de livrer bataille à Warwick, avant que ce Comte ait eu le tems de rassembler toutes ses forces.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

La Scene est devant la Ville de Coventry.

WArvvick est sur la muraille de la Ville, avec le Maire, & deux Espions. Il interroge ces derniers, sur les postes que Montaigu, Oxford, & Clarence occupent.... On entend des tambours. Warvvick croit que c'est Clarence qui vient le joindre avec ses troupes. Point du tout : C'est le Roi Edouard, avec Glocestre, & toute son armée.... Warvvick trompé, est au desespoir, & s'emporte contre ses Espions....

LE R. EDOUARD.

Ouvre tes portes Warwick; Excuse-toi, laisse fléchir ton genoux superbe, demande grace, & reconnois ton Roi : Il est assez généreux pour te pardonner.

WARWICK.

A l'aſpect de celui qui te donna la couronne, & qui te l'enleva, fuis plûtôt de ces lieux, Edouard. Reconnois ton vainqueur, & repens-toi de ton audace. Warwick, conſent, à ce prix, que tu ſois Duc d'York.

GLOCESTRE, *à Edouard.*

J'avois cru d'abord, qu'il alloit vous reconnoître pour Roi . . .

WARWICK.

Je t'avois fait Roi, Edouard. Mais le fardeau étoit trop lourd pour un ſi foible Atlas : J'ai eu pitié de ton inſuffiſance. Henry ſeul eſt mon Roi, je n'en connois point d'autre.

LE R. EDOUARD.

Le Roi de Warwick eſt pourtant priſonnier d'Edouard ? Voudrois-tu nous dire ce que devient le corps, quand la tête eſt ôtée ?

GLOCESTRE.

Eh, que vous dira-t-il, Seigneur ? A-t-il d'autre reſſource que l'eſpoir de ſe ſauver par quelque ſubtilité ? Ne ſent-il pas, que ſon Roi étant à la Tour, il eſt probable que votre deſſein eſt de lui envoyer compagnie ?

LE R. EDOUARD.

Il a raison .... Eh bien, Warwick, és-tu toujours le même ?

GLOCESTRE.

Allons, Warwick, tombe à genoux... Fais ta paix, ou tu es perdu ! ... Tu n'en fais rien ? Viens donc te battre. Ne laisse pas réfroidir ta colére.

WARWICK.

J'aimerois mieux, de cette main me couper l'autre, & te la jetter au visage, que de la deshonorer en attaquant un ennemi aussi méprisable.

LE R. EDOUARD.

Eh bien, défends-toi comme tu pourras : use de toute ton experience & de tes avantages. Mais sois sûr que cette main dont tu parles, sera bientôt attachée à ta tête, pour écrire en traits de sang sur la poussiére, *l'inconstant Warwick ne peut plus changer.*

On entend une marche. Warvvick reconnoît les drapeaux d'Oxford, qui arrive, en criant Lancastre ! Glocestre, qui le voit entrer dans la Ville, est d'avis d'y entrer pêle-mêle, avec eux. Edouard craint d'être envéloppé par d'autres troupes qui peuvent encore arriver. Son avis est d'attendre, &

d'offrir la bataille. Si on la refuse, il attaquera la place qui n'est pas en état de faire une longue deffense.....

Montaigu, & Sommerset, arrivent aussi, en criant Lancastre! ... Glocestre les menace, & particulièrement Sommerset.... » Déja » deux Ducs de ton nom, *lui dit-il*, ont » été les victimes de la maison d'York : Tu » seras le troisiéme, si cette épée seconde » mon espoir. ... Clarence arrive à son tour, avec un détachement considérable. Warwick, est au comble de ses vœux, en se voyant assez fort pour attaquer Edouard. Il appelle Clarence; il l'excite à entrer au plûtôt dans la Ville. ... Mais il est arrêté par son frere Edouard, qui lui a demandé un *pour parler*. ... Les deux freres parlent bas pendant un certain tems, au bout duquel Clarence se tourne vers la Ville; & après avoir arraché la rose rouge qui étoit à son chapeau, il la jette à Warwick, en lui criant, » tiens Warwick, tu dois m'entendre je rejette sur toi toute mon infamie. Non, je ne trahirai pas la maison » de mon pere, qui répandit son sang pour » élever son fils! Non, je ne combattrai » point en faveur de ses boureaux!...

» Eh! Comment as-tu pû penser, que Clarence fût assez aveugle, assez dénaturé, » pour être plus long-tems l'ennemi de son » frere & de son Roi?... Tu m'opposeras » mon serment, sans doute? Ah! N'étoit-il » pas plus impie que celui de Jephté?.... » Oui, je suis si pénétré de l'égarement dans

» lequel tu m'as fait tomber ; mon repentir » est si cuisant ; & mon retour vers mon Roi » si sincere, que je me déclare, en sa présen- » ce, pour ton plus mortel ennemi !

» Puissai-je laver bientôt, dans ton sang, » la tache flétrissante dont tu as sçu noircir le » mien ! . . . Oui féroce Warwick, c'est en te » défiant au combat, que j'embrasse mon fre- » re ! Pardon, Edouard ! Pardon, mon Roi ! » Clarence ne vivra que pour pleurer son cri- » me, & pour le réparer ! . . Et toi, Glocе- » stre, ne me regarde point d'un œil sévere. » Tu me vois, pour jamais, vrai sujet de mon » frere.

LE R. EDOUARD.

Je t'embrasse Clarence, & tout est oublié ! Tu m'es même plus cher, après ton repentir !

GLOCESTRE.

Je t'embrasse aussi, charmé de retrouver un Frere en toi.

WARWICK.

Traître, & parjure Clarence !

LE R. EDOUARD.

Eh bien, Warwick ? Veux-tu sortir de tes murailles ? Ou faut-il les réduire en poudre ?

WARWICK.

Tu sçais, ainsi que moi, que la Ville n'est pas de défense ? . . . . Mais

j'en vais sortir, pour marcher à Barnet. Viens m'attaquer, si tu l'oses?

LE R. EDOUARD.

Oui, Warwick, Edouard l'osera....
Il va t'attendre....

Allons, Mylords, Suivons le chemin de la gloire,
Invoquez, comme moi, saint George, & la victoire.

* L'armée du Roi marche, & celle de Warwick suit à travers le Théâtre.

SCENE II.

Le Théâtre représente un Champ de bataille.

LE ROI EDOUARD, traînant WARWICK blessé à mort.

EDOUARD.

Expire ici, Warwick, sous les coups de ton Roi?
Et que ton nom fatal y périsse avec toi!...
Rebelle Montaigu! pour terminer la guerre,
Que ne puis-je te joindre à ton superbe frere,
Et par ta mort enfin couronner mes exploits!

Attends-moi, traître !*

WARWICK, *seul.*

Où suis-je ? Et quelle est cette voix,
Qui du sein de la mort, me rappelle à la vie ?
Est-elle d'un ami ?... Mais fût-elle ennemie,
N'importe, approche-toi, parle : ai-je trop vécu ?
York est-il ton Roi ? Warvvick est il vaincu !...
Tu ne me reponds point ? .... Eh, que peut-on me dire !
L'état où je me vois, ne doit-il pas m'instruire ?
Meurtri, percé de coups, dans son sang étouffé,
Warvvick seroit-il seul, s'il avoit triomphé ?...
Ainsi tombe le Cédre ! En vain sous son feuillage
Le Roi des animaux alloit chercher l'ombrage ;
Sur ses branches en vain l'Aigle se reposoit ;
Vainement, à le voir, l'œil humain se plaisoit :

* Il sort.

La hâche frappe, creuse, il tombe, on l'a-
bandonne !
Regarde-moi, mortel, que le faste environne ?
Vois Warwick, expirant !... En vain au
tour de moi
Je jette un œil mourant, insensible à l'effroi
Cet œil, qui pénétroit l'âme la plus obscure,
En sondoit les replis, y lisoit l'imposture,
Ne distingue plus rien que l'ombre de la
mort!
Ces rides de mon front, ces arbitres du sort,
Du triomphe des Rois; ou de leurs funérailles,
Sont couvertes du sang tari dans mes en-
trailles!...
York, après ce coup, tu peux te reposer!
Tyrans! Warwick n'est plus; vous pouvez
tout oser:
De sa vaste puissance, en ce moment fu-
neste,
L'espace qu'il occupe, est tout ce qui lui
reste!
Vaine pompe des grands! Aliment de l'or-
gueil,
Vous montez jusqu'aux Cieux, pour tomber
au cercueil!

SCENE III.

LE COMTE D'OXFORD. LE COMTE DE SOMMERSET. LE COMTE DE WARWICK.

SOMMERSET.

JUste Ciel, je le vois !.... Ah, si tu peux nous suivre,
Notre gloire, Warwick, peut encore revivre ?
Marguerite, dit-on, vole à notre secours.
Viens, fuis, sauve Henry, l'Angleterre, & tes jours !

WARWICK.

Non, quand je le pourrois, c'est ici que j'expire ...
Seroit-ce Montaigu ?.... C'est lui, puisqu'il soupire !
Cher frere, approche-toi ? Tiens, reçois cette main.
Cherche à la ranimer ; serre-la dans ton sein ;
Que ta bouche chérie à la mienne se cole ;
Et retienne un instant mon âme qui s'envole !...

Tu te tais ?... Tes sanglots me prouvent ta pitié....
J'attendois tout hélas, de ta seule amitié !
Mais, je me flattois trop. Tu possedois la mienne;
C'étoit ici l'instant de me prouver la tienne.
Déja tes tendres pleurs, auroient lavé ce sang,
Dont mille coups mortels ont épuisé mon flanc....
Viens ? Accours ? ou je meurs !...

SOMMERSET.

N'accuse point ton frere ?
Il périt, comme toi, victime de la guerre ;
Et son dernier soupir, a prononcé ton nom !...

WARWICK.

Puisse-t-il être heureux !... Enfin, dans sa prison,
Rien ne retient mon âme, & la mort l'environne !...
Adieu !... Fuyez amis !... C'est Warvvick, qui l'ordonne....
Je meurs !.....



SCENE IV.

Le Théâtre représente un autre côté du Champ de Bataille.

LE Roi Edouard arrive triomphant, au bruit des fanfares. Il est suivi de ses freres, & des Seigneurs de son parti. Sa victoire a été complette : mais la nouvelle qu'il vient de recevoir, de l'arrivée de la Reine Marguerite, avec trente mille hommes, tempére un peu sa joie.

Ses freres sont d'avis de ne pas perdre un moment, de peur que les forces de la Reine ne s'accroissent ; & de marcher à sa rencontre.



SCENE V.

Le Théâtre représente le Camp de TEUKSBURY. *La* REINE MARGUERITE *paroît à la tête de son armée, avec* LE PRINCE DE GALLES, SOMMERSET, OXFORD, *&c.*

LA REINE MARG.*

LEs grands hommes, Milords, ne sont jamais accablés du poids de leurs disgraces : ils songent à les réparer. Tels qu'un vaisseau battu par la Tempête, notre grand mât est emporté, le cable est cassé, l'ancre est perdu, l'équipage est réduit à la moitié : mais le Pilote vit, l'espoir subsiste encore. Seroit-il digne de son emploi, si pénetré de l'horreur du danger, sa main tremblante abandonnoit le soin du gouvernail ? D'un malheur douteux, n'en feroit-il pas un certain ? Et le vaisseau,

*J'ai crû que la singularité de cette harangue pourroit la faire lire avec une sorte de plaisir.

bien-tôt brisé contre les rochers, n'auroit-il pas pû se sauver peut-être par l'industrie d'un plus brave Nocher ? Qu'elle honte pour lui ! quel malheur pour les autres ! . . . . Hélas, en comparant notre fortune à celle de ce malheureux vaisseau, Warwick à vos yeux en étoit l'ancre ? Montaigu en étoit le mât, nos amis massacrés en étoient les cordages ? Ils ne sont plus ! . . Qu'importe : en subsistons-nous moins? Oxford, & Sommerset, leurs braves successeurs, ne sont-ils pas ici ? Et les vaillans guerriers que la France nous donne, ne remplacent-ils pas ceux que nous regrettons ? ... Il est vrai que vous n'avez, pour Pilotes, qu'une Reine, & son fils ; leur expérience peut vous être douteuse : mais leur courage vous est connu. Vous ne les verrez point trembler. Toujours fermes, toujours tranquilles dans le fort de la tempête, ils verront les écueils ; ils tâcheront de vous en sauver ! . . . . . . Mais ne vous sont-ils pas déja connus ces écueils ? Edouard, Clarence, Richard ! Fatals rochers, fameux par nos naufrages, faut-il encore se briser contre vous ? Mais comment donc

s'en garantir? .... Est-ce en se jettant à la nage? Hélas peut-on nager long-tems? Est-ce en rangeant la côte? C'est le moyen de couler à fond! Est-ce en cherchant un azile sur le rocher même? Les flots sçauront vous en arracher, ou la famine enfin vous y fera périr! .... Concevez donc, mes amis, & soyez convaincus, que la mort est certaine pour quiconque de vous quitteroit le vaisseau. Notre courage seul pour le conduire au port, à travers les écueils que nous avons à craindre ... Quand le péril est inévitable, peut-on mieux faire que de l'affronter?

LE PRINCE EDOUARD.

Quelle femme pensa jamais plus noblement? Et quel homme assez foible pouroit en l'écoutant n'être pas magnanime? Ce n'est pas, mes amis, que j'ose soupçonner personne d'entre nous: mais si quelq'un trembloit, qu'il parte, qu'il s'en aille. La terreur d'un seul homme en décourage mille.

OXFORD.

Une femme, un enfant, méprisent le danger! & de vieux guerriers pour-

voient le craindre ? Leur honte feroit éternelle.... Jeune héros, ton ayeul vit en toi ! oui, c'est lui que j'entens ! oui, c'est lui que je vois ! vis, pour nous retracer sa grande âme, & sa gloire !

SOMMERSET.

Que les âmes timides, aillent attendre au loin des nouvelles de nos succès.

LA REINE MARG.

Oxford, & Sommerset, que ne vous dois-je pas ?

LE PR. EDOUARD.

Je ne puis vous offrir que ma reconnoissance .....

UN MESSAGER.

Seigneurs, préparez-vous ; Edouard arrive dans le dessein de livrer bataille.

OXFORD.

Je m'y attendois bien. Son espérance étoit de nous surprendre.

SOMMERSET.

Il sera surpris lui-même, puisque nous l'attendons.

LA REINE MARG.

Ah Milords, votre confiance, &

votre empressement me charment, & flattent mon espoir !

OXFORD.

Plantons ici notre étendart, & qu'il y soit cloué

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. EDOUARD paroît de l'autre côté du Théâtre, avec GLOCESTRE, CLARENCE, & son armée.

EDOUARD, *à son armée.*

REdoutables amis d'Edouard, voici le dernier de vos travaux! la voilà cette épaisse forêt, * dont vos vaillantes mains se proposent de détruire les arbres jusques dans la racine! le Ciel, & votre bras, m'assurent le triomphe. Qu'ai je besoin d'en dire plus à des cœurs enflâmés & par l'honneur, & par la gloire?

* En montrant l'armée de Marguerite.

La voix anime en vain un courage abattu,
Le signal du combat dit tout à la vertu !

LA REINE MARG.

Mylords, Chevaliers, & Gentils-Hommes qui suivez mes drapeaux ! mes sanglots m'étouffent la voix, & mes yeux nagent dans mes larmes. . . . Je ne dirai qu'un mot, Votre Roi est dans les fers, son Thrône est usurpé, son Royaume inondé de sang, ses Edits abrogés, ses trésors pillés, & ses tristes Sujets sont en proie au carnage : Voilà l'auteur de tant de maux ! * voilà l'ennemi de votre Roi, & le fleau de l'Angleterre ! . . . . Punissez-le. . . . . Que la Trompette sonne ?

* Montrant Edouard.



SCENE VII.

Les deux armées sortent, & combattent. Peu de tems après le ROI EDOUARD *rentre, avec* GLOCESTRE, CLARENCE, *& autres, conduisant la* REINE MARGUERITE, OXFORD, *&* SOMMERSET, *prisonniers.*

LE ROI EDOUARD.

ENfin, le destin fixe un terme aux maux de ce Royaume. Qu'Oxford soit étroitement resserré dans le Château de Hames. Quant à Sommerset, qu'il soit décapité.... * Qu'on les emméne; allez, je ne veux rien entendre.

OXFORD, *à part.*

Je me garderai bien de te parler.

SOMMERSET.

Ni moi non plus : je sçais céder au sort.

LA REINE MARGUERITE.

Nous nous quittons ainsi, pour nous

* Aux Gardes.

revoir bien-tôt dans un séjour moins triste !....

LE ROI EDOUARD.

A-t-on publié la récompense promise à celui qui m'aménera le Prince Edouard, a qui je donne la vie ?

GLOCESTRE.

Oui, Seigneur..... Mais je le vois paroître.

SCENE VIII.

Les mêmes Acteurs. Le Prince Edouard.

LE ROI EDOUARD.

QU'on le fasse approcher ? je veux l'entendre... Auroit-on pû penser qu'une si foible épine, s'avisât de piquer ?... Eh bien, Edouard, quelle satisfaction crois-tu pouvoir me faire, après avoir soulevé mes Sujets ? après les avoir armés contre ton Roy ?

LE PRINCE EDOUARD.

Ambitieux York ! connois-tu la voix de mon pere ? Crois donc l'entendre & respecte ton maître !... Descends

du Thrône ; & quand j'y serai assis, tombe à mes pieds pour répondre, toi-même à la question que tu viens de me faire ?

LA REINE MARGUERITE.

Ah mon fils ! Si ton pere avoit eû ce courage !...

GLOCESTRE.

Il n'eût pas été Reine, & Marguerite Roi.

LE PRINCE EDOUARD, *à Glocestre.*

Qu'Esope conte ailleurs ses fades apologues.

GLOCESTRE.

Tu payeras ce mot plus cher que tu ne crois.

LA REINE MARGUERITE.

Hélas, tu ne nâquis, que pour punir le monde !

GLOCESTRE, *au Roi Edouard.*

Pour dieu, délivrez-moi d'une telle mégére ?

LE PRINCE EDOUARD, *au Roi Edouard.*

Délivre-nous plûtôt de ton difforme frere. Il me blesse les yeux.

LE ROI EDOUARD.

Jeune homme, taisez-vous. Votre

insolence enfin commence à m'irriter. Craignez....

CLARENCE.

Ton indocile orgueil va jusqu'à la témérité.

LE PRINCE EDOUARD.

Je connois mieux que toi les droits de ma naissance. Oui traîtres, quoique vainqueurs, je ne vois en vous que mes Sujets. Voluptueux Edouard, toi parjure Clarence, & toi trop odieux Glocestre, l'usage que vous faites de la victoire ne vous rend que plus méprisables à mes yeux! Plus vous abusez des droits du vainqueur, & plus vous vous rendez indignes de la couronne que vous usurpez sur mon pere & sur moi.

GLOCESTRE.

C'est ainsi, que Richard répond à ton injure *.

LE ROI EDOUARD.

J'abrége ainsi les maux que ma victime endure.

CLARENCE.

Et je me vange ainsi du titre de parjure

* Il poignarde le Prince.

LA REINE MARGUERITE.

Frapez encor, boureaux, je vous offre mon sein!

GLOCESTRE.

Attends ?...

Le Roi arrête Glocestre.

Richard arrête, & sois moins inhumain.

Hélas nous n'en avons que trop fait ?...

GLOCESTRE.

Qu'elle vive,
Seigneur : mais craignez tout d'une telle Captive.
L'univers va bien-tôt retentir de ses cris.

LE ROI EDOUARD.

Dieu ! je crois qu'elle meurt ? rapellesz ses esprits ;
Gardes, prenez-en soin ...

Glocestre bas à Clarence.

Dis au Roi, cher Clarence,
Que Londres, pour ce soir, exige ma présence..
Tu sçauras mon dessein avant qu'il soit deux jours.

CLARENCE.

De quoi donc s'agit-il ?

GLOCESTRE.

De la Tour ; & j'y cours.
J'éteindrai dans le sang le flambeau de la guerre !...

LA

LA REINE MARGUERITE.

Edouard ? ... O mon fils ! n'entends-tu plus ta mere ?

Hélas, il ne vit plus ! ... Meurtriers de César, après ce coup affreux que peut-on vous reprocher ? César étoit du moins un homme ; mon fils étoit un enfant ! ...... Barbares Canniballes ! Nul de vous n'étoit pere Le sentiment de la nature auroit retenu votre bras ! ... Ah puissiez-vous l'être un jour, & voir périr ainsi vos enfans sous vos yeux ! ......

Marguerite donne des marques du plus grand désespoir. Elle demande la mort à Clarence. Elle regrette le départ de Glocestre, contre lequel elle vomit tout ce que la rage lui suggére. Enfin Edouard ordonne qu'on l'emméne, & qu'on la garde soigneusement.

Il demande où est Glocestre. Clarence lui dit, qu'il est parti pour Londres ; & que selon les apparences, il est allé faire un souper sanglant à la Tour. Le Roi répond simplement, que Glocestre suit toujours vivement ses premiéres idées ... Il dit à Clarence de licencier le gros des troupes, & de les bien récompenser. Après quoi il se propose de marcher à Londres, pour revoir la Reine.

SCENE IX.

Le Théâtre représente la Tour de Londres.

LE ROI HENRI. GLOCESTRE. LE LIEUTENANT DE LA TOUR.

Glocestre aborde le Roi Henri, avec un extérieur hypocrite. Henry, qui sçait la mort de son fils, le reçoit mal. L'autre ordonne au Lieutenant de sortir, & de le laisser seul avec Henri. Ce dernier, qui pressent le dessein de Glocestre, n'en est point ému. Il lui reproche l'assassinat de son fils Edouard, en le priant de lui épargner le suplice de le voir, & de l'entendre plus longtems. Glocestre, dont le but est de chercher querelle à Henri, affecte d'être insulté de ses reproches, & de ses soupçons. Henri s'émeut enfin. Il prédit à Glocestre tous les maux dont il fera gémir l'Angleterre. Il y joint les invectives les plus piquantes, tant sur la noirceur de son ame, que sur les difformités de son corps.... Glocestre entre en fureur, & poignarde Henri. Il s'applaudit ensuite de son crime, en souhaitant d'en pouvoir faire autant à tous ceux qui n'aimeront pas la Maison d'York. Il fait ensuite un portrait affreux de lui-même. Il ne connoît, dit-il, ni la pitié, ni l'amitié, ni la crain-

te, encore moins l'amour, son cœur n'est susceptible que d'un seul sentiment. C'est celui de son intérêt personnel. Il est charmé d'être défait de Henry, & de son fils. C'est à Clarence qu'il en veut maintenant; & il va travailler à sa perte, pour se préparer un chemin au Thrône de son frere Edouard.....

N. B. *Cette Scene est terrible; & j'avouë que je ne me suis pas senti capable de la traduire. On y voit tout ce que le tragique a de plus frappant: mais pour en bien juger, il faut le voir dans l'Original.*

SCENE DERNIERE.

Le Théâtre représente le Palais d'EDOUARD. Il paroît avec CLARENCE, GLOCESTRE, HASTINGS, la REINE, & une Nourrice, qui tient dans ses bras l'enfant dont la Reine est accouchée.

LE Roi Edouard se félicite lui-même du bonheur qu'il a eu de recouvrer sa Couronne. Il fait l'énumération de tous les Seigneurs qui sont morts dans cette guerre; & il compte, désormais, de régner en paix. Il demande à voir son fils. Il l'embrasse, & il le fait embrasser par ses freres, à qui il recommande d'aimer la Reine, & leur neveu. Glo-

cestre après avoir baisé le jeune Prince, dit à part, » que c'est un baiser de Judas qu'il vient » de lui donner. » Clarence demande au Roi, s'il ne veut pas accepter la rançon que René d'Anjou offre pour Marguerite. Le Roi dit, qu'il est charmé d'être délivré d'elle, & qu'il faut la faire partir au plûtôt pour la France. » Il ne nous reste plus (dit-il) maintenant, » qu'à jouir de notre triomphe, & à goûter » tous les plaisirs qu'une Cour galante peut » procurer à des Princes fortunés.

Que la trompette sonne; & que cet
heureux jour.
Fixe ici, pour jamais, & la joie, &
l'amour.

FIN.

